

Linguistique et philosophie du langage

édité par Patrick SERIOT



Cahiers de l'ILSL, n° 53, 2018

Unil

UNIL | Université de Lausanne

Présentation

Patrick Sériot
Lausanne / Saint-Pétersbourg

Les linguistes et les philosophes ont un objet de connaissance en commun, le langage, dont ils ont, curieusement, peu souvent l'occasion de parler ensemble. Tel était le point de départ de ce projet de rapprochement-interrogation : parlent-ils, au juste, de la *même chose*, eux qui, dans des départements universitaires différents, semblent vivre en parfaite ignorance réciproque ?

Or l'éclairage croisé de leurs approches pouvait, semble-t-il, faire apparaître des problématiques, des thèmes et des modes d'approche qui resteraient invisibles en éclairage direct. D'où l'insistance mise sur la *comparaison* dans l'appel à communication du recueil.

Même si aucun des textes présentés ici ne répond directement à cette demande, leur richesse et leur variété, voire l'allégresse de leur mode d'exposition, font apparaître, parfois indirectement, une évidence : comment travailler en linguistique (du moins en syntaxe) sans avoir en tête une orientation (explicite, mais bien souvent implicite, voire insue) philosophique ? Et comment aborder la philosophie du langage sans avoir une connaissance intuitive (empirique, et non en tant qu'objet construit) de son fonctionnement ?

Bien des solutions au problème n'ont pas été envisagées ici, bien des domaines n'ont pas été explorés. Cette tentative aura néanmoins l'avantage, je l'espère, de susciter des discussions, débats et surprises.

Sylvain Auroux entre dans le vif du sujet avec une thèse ontologique iconoclaste : la langue, «ça n'existe pas», le réel de la langue est une «chimère». Faisant voler en éclats la certitude qui est à la base du travail des professionnels de la grammaire et de la linguistique, il détaille ses arguments à partir d'un constat simple : même une langue comme le français n'est pas un objet d'évidence, puisque la langue française a été *instituée* historiquement, politiquement, au profit d'un projet étatique.

C'est par l'histoire de la philologie comparée au XIX^{ème} siècle que Lia Formigari aborde la différence entre une linguistique de la langue et une linguistique du langage. Là encore, c'est bien une interrogation épistémologique fondamentale qui est à l'œuvre : quel est cet objet que manipulent les linguistes, en quoi est-il différent de celui qu'utilisent les locuteurs dans leur usage quotidien. Elle montre, à partir de l'analyse précise de certains grands textes de la linguistique du XIX^{ème} siècle, la porosité des frontières à la fois entre les disciplines et les champs qu'elles recouvrent (la nature et l'histoire). Apparaît alors une question qui est ici en toile de fond : quel rapport entretiennent les linguistiques des langues avec la linguistique générale ?

Giorgio Graffi entreprend une discussion sur la notion de «connaissance de la langue» par les locuteurs, que N. Chomsky pense nécessaire à une approche véritablement scientifique de l'objet langue, du moins dans sa perspective générativiste. La réalité psychologique, ou mentale, de la grammaire est ici au cœur du débat, remise en question par Kripke ou Wittgenstein. A partir de ce débat, G. Graffi propose une réponse positive à la question posée dans le recueil : «la philosophie du langage pose des questions sur le langage, la linguistique tente de les résoudre». Mais s'agit-il alors de langage ou bien de langues ?

C'est clairement en philosophe que Claudio Majolino aborde un problème grammatical : celui des constructions impersonnelles, qui, depuis le Moyen-Âge, constituent la *crux logicorum* : si toute proposition grammaticale est l'expression d'un jugement logique, lequel ne peut qu'avoir la forme de *Sujet – Prédicat*, alors comment admettre, justifier, excuser l'absence de sujet ? Comment dire quelque chose à propos d'une pure absence ? En s'appuyant sur la critique qu'A. Marty fait du «dogme de la *Zweigliedrigkeit*», C. Majolino met en avant une conception «nécessairement, historiquement ou culturellement, décentrée ou passive de la subjectivité».

Savina Raynaud, quant à elle, choisit une autre façon de traiter la question des rapports entre linguistique et philosophie du langage : à partir de son propre parcours biographique elle rapporte les difficultés, les obstacles, mais aussi les joies de la découverte que lui a apportées cette aventure intellectuelle qu'a été la mise en regard des deux disciplines. Son expérience personnelle lui a fait accepter la présence simultanée de *sensibilia* et *intelligibilia* dans la recherche scientifique.

Claudia Stancati présente, elle aussi, une thèse forte : la philosophie n'a pas d'objet propre, mais elle peut accompagner toutes les formes de savoir en tant qu'épistémologie. Mais ce rôle ancillaire est en même temps le révélateur indispensable de ce que la linguistique ne sait pas qu'elle sait...

Quant à Béatrice Godart-Wendling, elle démontre le malentendu et l'incompréhension qui règnent entre la linguistique et la philosophie du langage, mais cette fois-ci, il s'agit de la version *logiciste* de cette dernière,

au XIX^{ème} siècle. D'où l'intérêt de scruter attentivement une autre période, plus tardive, celle d'une philosophie «ordinariste» autrement dit la philosophie du langage ordinaire anglo-saxonne, dont la linguistique a tort de se méfier.

Il y aurait eu encore bien d'autres modes d'approche, d'autres thèmes à explorer, comme celui de l'existence controversée d'une philosophie *marxiste* du langage, de l'opposition entre positivisme et idéalisme en linguistique, ou d'une philosophie religieuse du langage (Louis de Bonald en France, Sergej Bulgakov en Russie). Diverses circonstances ont retardé ces travaux, ce sera, on l'espère, la matière à un nouveau recueil.



Louis de Bonald (1754-1840)



Sergej Bulgakov (1871-1944)

Le mode d'existence de la 'langue'

Sylvain AUROUX

Laboratoire d'histoire des théories linguistiques UMR 7597

Résumé : On ne fait plus aujourd'hui de «philosophie de la nature» à la Schelling ou Hegel pour qui le philosophe est capable de construire une connaissance de l'objet nature indépendante de la science physique. Il serait de la même façon grandement temps qu'une philosophie autonome du langage cède la place à une philosophie de la linguistique. Il s'agit d'une réflexion technique sur les méthodes, les objets et les problèmes de la discipline. On se propose d'appliquer ce point de vue à l'un des concepts fondamentaux de la linguistique moderne, celui de «langue». La conclusion est très dure, puisqu'il s'agit de montrer que cet objet n'existe pas, qu'il est un mythe. Les principaux exemples proviennent de l'étude du français «langue nationale».

Mots-clés : langue, synonymie, valeur, axiome de la langue, axiome de Girard-Prodicos, sujet de la langue, mythe de la langue, langue nationale, hyperlangue, mathématisation, histoire de la langue, langue mère, origine des langues

Dans les trente dernières années l'évolution de la linguistique se traduit par trois points marquants : i) la progression sans précédent des connaissances historiques sur cette discipline et la représentation du langage depuis l'Antiquité la plus précoce ; ii) le succès croissant de la mathématisation de la discipline, appuyée sur le développement de l'informatique (Auroux 2009b); iii) une perte d'identité claire et d'unité disciplinaire : aujourd'hui, on parle plus volontiers des «sciences du langage» que de la linguistique. Cette dernière évolution traduit la complexité du champ et n'est pas nécessairement négative. Que l'on parle de «mathématiques» au pluriel n'entraîne aucun soupçon quant au caractère sérieux et scientifique de celles-ci. La situation est toutefois plus compliquée si l'on observe une des particularités de la linguistique du 20^{ème} siècle. Le célèbre *Cours de linguistique générale* (1916) de F. de Saussure se termine par une phrase non moins célèbre, dont nous savons aujourd'hui qu'elle était le fait des éditeurs : «*la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même*». Or, c'est ce concept qui semble avoir été remis en question, notamment par les développements de la sociolinguistique. Je voudrais m'attarder sur la constitution de ce concept et les conséquences de sa remise en question.

1 – L'AMBIGUÏTÉ DU CONCEPT DE LANGUE

Qu'est-ce qu'une «langue», comment peut-on la concevoir ? De fait, il ne s'agit pas d'un objet simple et évident, insensible aux variations historiques de l'idéologie, de la science ou, comme nous le verrons de la politique linguistique et de la construction d'un outillage cognitif :

Le concept intuitif ne fait guère problème ; depuis l'Antiquité la langue c'est *notre* langue et celle des autres l'est aussi, mais par analogie. Un bémol toutefois : le privilège va à la langue grammatisée (pour les médiévaux, *grammatica* est souvent pris pour synonyme de «langue latine», donc écrite.

Avec l'émergence des Etats-nations, apparaît une vue «possessive» de la langue (un «trésor»), puis une vue nettement «conventionnaliste» : «totalité des usages propres à une nation pour exprimer les pensées par la voix» (Beauzée, art. «langue» de l'*Encyclopédie*).

La naissance de la linguistique au début du XIXème siècle (par définition, chez les premiers utilisateurs du mot, cette discipline s'occupe de l'histoire et des apparentements des «langues») fait de l'autonomie de la langue un thème essentiel (lois phonétiques et arbitraire linguistique) et on la compare volontiers à un être biologique (Schleicher) qui croît, se développe (en fonction de lois internes) et meurt.

Quel qu'ait été son rôle dans le développement du comparatisme (et sa critique par de nombreux néo-grammairiens) la position naturaliste n'est guère tenable (même comme métaphore). On comprend parfaitement la

crise qu'elle a connue au tournant des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, suite aux attaques des romanistes et des dialectologues. Chez Saussure la solution adoptée est relativement ambiguë :

- le point de vue crée la langue (on tient compte des acquis de la géographie linguistique et de l'absence d'isoglosse ; «la langue n'est pas une espèce naturelle», disait le romaniste P. Meyer, en 1880) ;
- la langue est un système où tout se tient ;
- la langue est arbitraire (d'où son autonomie) : rien dans le monde naturel ne peut en rendre compte.

Le linguiste genevois se trouve conduit à adopter ce que j'ai nommé l'*axiome de la langue* (Auroux 1998, 98-99) et que l'on peut caractériser par la citation suivante :

Axiome de la langue (1) : La langue existe dans la collectivité sous forme d'empreintes déposées dans chaque cerveau, à peu près comme dans un dictionnaire dont tous les exemplaires identiques seraient répartis entre les individus. C'est donc quelque chose qui est dans chacun d'entre eux, tout en étant commun à tous et placé en dehors de la volonté des dépositaires. Ce mode d'existence de la langue peut être représenté par la formule : $1+1+1 \dots = 1$ (modèle collectif) (*Cours de linguistique générale*, éd. Engler, fasc. 1, 57).

En généralisant et en tenant compte des développements ultérieurs, on peut caractériser l'*Axiome de la langue* (2), de la façon suivante :

La langue est une réalité totalement indépendante (le structuralisme ; le fonctionnalisme de Martinet ; Milner 1978 et le réel de la langue : «constituer la langue comme un réel, le faire cause de soi, en écartant toute cause qui ne soit pas de son ordre, en ne le faisant cause que de son ordre») ; la position n'est pas toujours évidente à tenir, et certains finissent par reconnaître que la langue est «introuvable», selon le titre de Pêcheux et Gadet, 1981) ;

- elle est pareillement «distribuée» chez tous les individus qui «parlent» la même langue ;
- elle précède les variations (la norme est périphérique ; cf. Hjelmslev ou Coseriu) : même si la parole peut être innovatrice, elle a besoin d'une langue.

L'«axiome de la langue», conduit, avec la mathématisation de la linguistique, à l'*axiome du calcul* (plus fort) :

L'ensemble des propriétés de toutes les phrases possibles d'une langue L_i (ou l'ensemble des phrases possibles) peut être décrit (ou engendré) par un ensemble consistant d'axiomes. (Auroux 1998, 98)

De ce point de vue Milner est justifié de voir en Chomsky un continuateur du structuralisme : «constituer la langue comme un réel représentable par le calcul, comme un réel auquel on puisse substituer les petites lettres d'une formalisation» (1978).

2 – LA CONSTRUCTION DE LA LANGUE FRANÇAISE

Mais c'est la notion de «langue» qui fait problème. On a tendance à l'envisager à partir de ce que l'on peut parfois concevoir lorsqu'aujourd'hui on parle, par exemple, du «français». Il s'agirait d'une «réalité» substantielle, identique à elle-même, partout isotope dans tous ses usages (Milner 1978, 15-24). Or, dès 1908 A. Meillet généralisait la position de la majorité des romanistes sur l'absence de réelles frontières dialectales (on ne rencontre que des isoglosses) : la variation diatopique précède la stabilité isotopique. Il conservait toutefois quelque substantialité aux «dialectes» : la notion de «dialecte naturel» serait, selon lui, «un peu flottante¹», mais néanmoins «bien réelle» (p. 2). En effet, la variation qui ne cesse de se développer tuerait la communication, si elle n'était

interrompue par l'extension de quelque langue commune – parler local généralisé, tel le français, qui est essentiellement le parler parisien, ou mélanges de parlers, tel l'anglais où se rencontrent des particularités empruntées à plusieurs parlers distincts – qui se superposent d'abord aux langues locales et, qui bientôt, offrant plus d'utilité et répondant mieux aux besoins, élimine entièrement celles-ci (Meillet, 1908, p. 5).

On ne dira jamais assez l'importance de cette rupture par rapport à la conception générale des indo-européanistes des générations précédentes (dont les néo-grammairiens) qui voyaient dans les langues des entités se développant toute seules. Meillet note que ce sont les circonstances historiques (conquêtes, unification politique, etc.) qui donnent d'abord lieu aux extensions de la langue qui devient commune ; il fait reposer l'accélération de leur développement sur «l'avantage qu'ont les sujets parlants à employer *une langue* <mes italiques> dont le rayon d'utilisation soit le plus grand possible» (p. 5). L'histoire du français est l'histoire de l'expansion d'un dialecte «parisien» (pour une présentation moderne et très nuancée, voir Lodge 1993). Il est toutefois manifeste qu'en dépit d'une approche sociale du langage, Meillet reste prisonnier d'une vue bien mécaniste qui n'accorde guère de place à la politique linguistique, c'est-à-dire à l'action volontaire des hommes sur leurs pratiques langagières.

Or, la situation est plus compliquée, comme on peut le voir à la simple considération de quelques faits, choisis parmi des centaines

¹ Meillet atténue la position radicale du romaniste P. Meyer pour qui « dialecte » ou « langues » ne sont pas des « espèces naturelles ».

d'autres que l'on retrouve constamment dans les traités d'histoire du français:

- 813 : Le concile de Tours évoque la *Romana rustica*
- 842 : le texte des Serments de Strasbourg est rédigé en deux langues («langue romane» et «langue tudesque»)
- 13^{ème} siècle: début de l'effort centralisateur des rois dans le domaine du droit et de l'administration
- 1531: *In linguam gallicam Isagoge*, de Sylvius (Dubois)
- 1539 : Edit de Villers-Cotterets
- 1549 : *Défense et illustration de la langue française*, par J. Du Bellay, qui présente les options des poètes de la Pléiade pour défendre le français contre ses détracteurs, l'enrichir en vocabulaire et en tournures stylistiques et l'illustrer par la littérature
- 1550: *Traicté de la grammaire française* de Meigret
- XVII^{ème} siècle: Annexions et imposition du français dans l'administration: Pau, Béarn, Navarre (1620/1620), Roussillon (1659/1684), Flandres maritimes (1668/1678/1684), Alsace (1633/1691)
- 1606, Malherbe, en préparant une édition du poète Desportes, son presque contemporain, annote son exemplaire avec des remarques linguistiques extrêmement critiques. Ces notes seront éditées et connues sous le nom de *Commentaire de Desportes* ; elles critiquent les positions de la Pléiade.
- 1635: Création de l'Académie française
- 1636 : Descartes, *Discours de la méthode* (premier écrit technique philosophique en français)
- 1637 : Corneille, *Le Cid*
- 1647 : Vaugelas, *Remarques sur la langue française, utiles à ceux qui veulent bien parler et bien écrire*
- 1651 : Le père G. Macé publie une *Grammaire générale et raisonnée* (le texte date probablement de 1635), titre que l'on retrouvera chez Arnault et Lancelot (1661), les fameux grammairiens de Port-Royal
- 1694 : Parution du *Dictionnaire* de l'Académie.
- 1784: *Discours sur l'universalité de la langue française* de Rivarol
- 1790: *Rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser l'usage de la langue française*, abbé Grégoire
- 1791 : Création de la Société délibérante des amateurs de la langue française (U. Domergue)

Or, ces faits sont hétérogènes. Pour 813 et 842, on peut parler d'«attestations»: il y a quelque chose soit désigné, soit écrit. On peut trouver quantité d'attestations de ce type, bien datées, dans les contrats, chartes, actes de mariage, journaux de compte, etc. D'une certaine façon, il en va de même pour 1636 (début de l'utilisation du français dans la philosophie et, donc la science) et de 1637 (un «monument» littéraire). Il s'agit bien d'attestations, mais elles sont «littéraires», c'est-à-dire qu'elles ser-

vent de modèle et de norme. C'est, majoritairement, dans les attestations constituées en série que les linguistes ont pu retirer des informations et construire, de façon abstraite en supposant quelque continuité substantielle, l'histoire de «la» langue française. Ils en ont tracé les étapes depuis le «proto-français» (500 à 842) et le vieil «ancien français» (842-1100) jusqu'au «français moderne» (1789 à nos jours), en passant par l'«ancien français classique» (1350-1500), le «moyen français» (1350-1500), le «français de la Renaissance» (1500-1600) et le «français classique» (1600-1789) (voir Lodge 1993, p. 21). Pour le linguiste, il s'agit de suivre l'apparition, la disparition et la variation des formes. La périodisation (qui est évidemment une représentation simplifiée du continuum temporel) devrait témoigner de ces transformations. Comme le remarque Lodge, derrière les périodes canoniques de développement du français, on se base sur des événements politiques ou littéraires. De fait, on n'utilise guère des faits purement linguistiques, comme l'est la *Lautverschiebung* pour l'apparition des dialectes germaniques ou comme aurait pu l'être l'évolution de la déclinaison latine, d'abord réduite à deux cas (cas sujet et cas régime, en fonction du –s de la seconde déclinaison latine, conservé pour le cas sujet), avant de disparaître².

Il y a d'autres éléments intrigants dans notre liste, et qui déterminent largement la datation canonique. Il s'agit du signalement du début de la politique centralisatrice du pouvoir royal (XIII^e siècle). Politiquement, on vise d'abord l'expansion territoriale d'un petit groupe, dont le pouvoir s'étend au départ sur une partie de l'Île de France et les bords de la Loire (voir la carte historique de cette expansion XIII^e-XVIII^e siècle dans Lodge 1993, p. 167). Nous avons noté les seules expansions du XVII^e siècle en remarquant que, sur cette période, les décrets visaient *aussi* l'utilisation de la langue.

Si un groupe véhicule son «dialecte», et par conséquent en favorise l'expansion d'une façon assez bien décrite par Meillet, il n'est pas nécessaire qu'il «impose» sa «langue» : l'immense empire de Charles Quint était incontestablement multilingue et très diversifié dans son organisation administrative.

La nécessité de communiquer explique la politique de l'Église en faveur de la prédication en langue romane, à partir des remarques du Concile de Tours (voir Zinc, 1976). La normalisation administrative est tout à fait autre chose. On peut la comprendre pour des raisons techniques de gouvernance. Ces raisons techniques imposaient-elles le choix de la langue romane, plutôt que du latin ? Le Traité de Verdun (843), qui fait suite aux Serments de Strasbourg, partage l'héritage de Charlemagne en trois entités : à l'Est, le royaume de Louis composé de populations aux parlers ger-

² Ce but de description intrinsèque de l'évolution linguistique, s'il n'est toujours pas rempli de façon globale, est un programme prioritaire chez les linguistes «historiens» de la langue. Voir, par exemple, Marcello-Nizia 1995 sur l'ordre des mots, les démonstratifs et l'accent tonique.

maniques ; à l'Ouest celui de Charles le Chauve, où les parlers romans dominant ; entre les deux, la part de Lothaire, plus hétérogène. La domination des parlers romans sur le territoire de Charles n'est guère une explication. Les contrées sous la domination de Louis utiliseront longtemps le latin pour le droit (parfois jusqu'au XX^{ème} siècle) et la diversité dialectale s'y conservera. Dans l'Ouest, le latin restera la langue de l'Eglise catholique et le rituel ne se fera en français qu'au XX^{ème} siècle, à partir de Vatican II. Même dans l'Université française l'écriture de la thèse complémentaire en latin persistera jusqu'au seuil du XX^{ème} siècle (Bergson s'est soumis à ce rituel).

Le choix de la langue romane est un choix progressif d'une langue d'Etat sécularisée. Car c'est bien l'exclusion du latin, plutôt que celles d'autres vernaculaires (comme l'Occitan) qui est visée au départ.

En 1490, l'édit de Moulins recommande l'usage «du langage français ou maternel» pour les interrogatoires et les procès-verbaux ; en 1510, Louis XII exige l'emploi du «vulgaire et langage du pays» ; en 1535, l'ordonnance d'Is-sur-Tille demande que les actes juridiques soient rédigés «en français ou à tout le moins en vulgaire dudict pays». En 1539, la fameuse ordonnance de Villers-Cotterêts impose, enfin, que tous les actes de justice «soient prononcez enregistrez et delivrez aux parties en langage maternel françois et non autrement». On pourrait s'étonner de voir le «français» triompher au moment où les études latines et grecques prenaient leur essor dans toute l'Europe (Lodge 1997, p. 177). Mais c'est oublier que le retour à Virgile et Cicéron, fait du latin une *langue morte* (Auroux (dir.) 1989-2000, t. 2, pp. 24-25) et qu'il participe donc à l'essor des vernaculaires.

Dès le XIII^{ème} siècle on voit donc s'installer, au cours de la constitution et de l'évolution de la monarchie française des traits bien caractérisés. L'expansion territoriale s'accompagne d'une homogénéisation juridique au profit du pouvoir royal ; de façon cohérente, si l'on songe au poids de l'Eglise et de son latin universel, pour s'imposer comme principale source de pouvoir, la monarchie choisit son vernaculaire comme langue administrative. L'histoire du français est inséparable de la constitution de la monarchie absolue, qui ne sera véritablement acquise qu'après la victoire de Mazarin sur la Fronde. Le schéma de la politique linguistique française serait-il donc : expansion de la monarchie vers l'absolutisme → expansion du dialecte du groupe au pouvoir ? Cela justifierait, en partie, Meillet, mais laisse dans l'ombre une question fondamentale. Un dialecte existe sous forme de pratiques langagières elles-mêmes variables. Qu'est-ce donc que le «français» imposé par cette monarchie ? Si l'on ne répond pas à cette question, ou si l'on admet qu'il serait une réalité substantielle préexistante à son imposition, il devient difficile de comprendre la création (par Richelieu) de l'Académie française (1635) et certains des articles de ses statuts :

Art. 24: Donner des règles certaines à notre langue et la rendre pure, éloquente et capable de traiter les arts et les sciences.

Art. 25: Observer tant les dictionnaires que les phrases pour servir de règle générale.

Art. 26: Composer un dictionnaire, une grammaire, une rhétorique et une poétique à partir de ces observations.

Ces articles peuvent étonner aujourd'hui, car ils font de la langue une «institution». L'idée qu'il faille donner des règles est un lieu commun que l'on rencontre dans toutes les «grammaires» qui participent à ce mouvement de «grammatisation» à partir des catégories gréco-latines (parfois aménagées par ce que nous avons appelé la «grammaire latine étendue»), mouvement qui s'infléchit de façon exponentielle à la Renaissance (Auroux 1994). Il concerne aussi bien les vernaculaires européens que les langues du monde découvertes peu à peu par les grands voyages : 1492, année décisive de la découverte de l'Amérique par C. Colomb, est aussi celle de la parution de la grammaire castillane de Nebrija. Que la grammaire ait pour but de doter une langue de règles peut paraître totalement baroque aux linguistes dont l'esprit a été façonné par deux siècles de «scientisme linguistique» (depuis les premiers comparatistes jusqu'à nos contemporains, en passant par les structuralistes). Ce scientisme semble être le bon sens même : puisque les hommes parlent, il leur faut bien une «langue» et la grammaire n'est là que pour la décrire, pas pour prescrire des normes. Mais c'est oublier que les pratiques langagières des hommes n'existent que sous forme de variations, qui ne sont discontinues que sur certains éléments et jamais sur tous simultanément. Les grammairiens de la grammatisation avaient bien conscience de ces variations, par «donner des règles», ils voulaient dire «unifier les variations». Pour vivre dans un monde où la science s'exprimait en latin, ils savaient aussi qu'une «langue» n'est pas spontanément apte à son traitement ; il faut y «implémenter» un vocabulaire et des structures syntaxiques *ad hoc*, ce qui peut s'initier par voie de traduction comme l'avait bien compris Charles V le Sage (1338-1380) fondateur de la Bibliothèque Royale. Son précepteur Nicolas Oresme avait entrepris des traductions d'Aristote.

Comme le montre bien l'histoire de la grammatisation, la grammaire ou le dictionnaire monolingue³ ne sont pas de simples représentations (des «théories») d'une langue préexistante. Nous les avons qualifiés d'«outils linguistiques» (Auroux 1994) pour insister sur leur caractère d'artéfacts : ils existent comme des objets techniques au sein d'une communauté occupant un certain territoire et prolongent les compétences de

³ Historiquement, nous savons que ce sont les onomastiques (des listes d'objets) qui ont évolué vers le statut d'outils linguistiques (indications sur les mots), puis vers des traductions (bilingues). Dans l'Europe de la Renaissance, ce sont les dictionnaires bilingues (clairement des outils linguistiques) qui ont donné naissance aux dictionnaires monolingues. Ces derniers s'adressaient à des locuteurs natifs ; la question est : à quoi peut servir un dictionnaire de langue à un locuteur qui parlerait exactement cette même langue ?

chacun. Ce ne sont certainement pas la représentation de quelque chose qui serait dans la tête de chacun des locuteurs, comme une compétence également distribuée. Cette position, que l'on rencontre encore chez Saussure et Chomsky, n'est guère tenable. On comprend bien l'utilité d'un glossaire ou d'un dictionnaire bilingues, mais à quoi servirait un dictionnaire monolingue destiné à des locuteurs «natifs», s'il n'était là, disponibles au milieu de la communauté, pour servir de moyen de trouver des formes, des références et des normes qu'aucun des locuteurs ne possède dans leur intégralité ? Il en va de même des grammaires, des traités sur tel ou tel point du lexique ou de la grammaire, des remarques sur le style des auteurs, etc., même si cela paraît à première vue moins évident que pour les manuels de traduction. C'est pourquoi nous retenons certains «outils linguistiques» dans notre abrégé chronologique de la politique linguistique française⁴.

A ce stade, nous pouvons déjà envisager les principales particularités du modèle de politique linguistique français. L'essentiel est tracé par une marche simultanée vers la monarchie absolue et une «absolutisation» de la langue. En naîtra l'idée de l'unité indissoluble du royaume et de sa langue. A cela s'ajoute une grammatisation volontariste de la langue tant par le pouvoir central (Académie 1635, dissoute en 1793 et restaurée en 1803) que par la société civile⁵ (les écrivains; les remarqueurs; la Société délibérante de la langue française 1791, U. Domergue). Au XVIIIème siècle, Beauzée, le principal grammairien de l'*Encyclopédie* n'hésitera pas à définir la langue comme «l'ensemble des usages adoptés par une nation pour exprimer ses pensées par la voix»; «le reste n'est que patois abandonné à la populace des provinces». Il en résulte une certaine conception de la «langue», non comme simple moyen de communication, mais comme expression d'une *légitimité*. La «langue du royaume» dépend d'une autorité : c'est une institution. La politique de la langue passe nécessairement par la donation d'une norme. La norme est une question de choix et ce choix, il faut le justifier et l'imposer, même aux écrivains comme tente de le faire un Malherbe ou, après lui, les nombreux «remarqueurs», au premier rang desquels figure Vaugelas (voir les travaux d'Ayres-Bennett, notamment 1991), mais aussi l'Académie (Ayres-Bennett, 1996). Contrairement à la conception commune et à celle de certains sociolinguistes variationnistes (Labov, par exemple), ce n'est pas l'unité qui préexiste à la diversité et l'explique, il faut concevoir, paradoxalement que la variation est première.

La politique linguistique n'est pas seulement une question d'expansion territoriale, elle vise donc d'abord «la langue» elle-même. Il

⁴ En ce qui concerne les grammaires, le véritable point de départ d'une grammatisation nationale du français est Meigret 1550. Cela ne coïncide pas avec l'apparition des premières grammaires : le premier «outil» linguistique date de 1409, il s'agit d'un traité très succinct, proche du Donat latin, dû à Barton et destiné à faciliter les contacts des anglophones avec les maîtres normands de la cour d'Angleterre ; l'introduction de Dubois est très élémentaire.

⁵ Il faut noter que l'absolutisme tend à réduire l'espace de la société civile : de fait, écrivains et remarqueurs, sont largement dépendants, sinon toujours du pouvoir royal, du moins d'un pouvoir qui les fait vivre.

s'agit d'unifier (suppression des variantes, comme *je vas* vs *je vais*); d'enrichir; de «clarifier»; de raisonner les règles. Le mythe de la pureté (à partir de Malherbe et contre les enrichissements d'origine étrangère du XVIème siècle), de la clarté et de la précision de la langue française est, initialement, moins un prédicat imaginaire quasi naturel (comme le sera l'universalité chez Rivarol) d'une langue donnée qu'un programme de travail et la désignation du résultat attendu. A observer l'évolution des outils linguistiques, on doit reconnaître un indéniable succès au programme. Au départ les grammaires retiennent chacune des éléments différents, et l'on peut reconnaître l'origine régionale d'un grammairien jusque dans sa phonétique. On admet généralement (Rickard 1981) que c'est seulement vers le milieu du XVIIIème siècle que les différentes grammaires cessent de manifester des «variantes». Elles sont parvenues à représenter «une» langue française qu'elles ont construite.

Deux résultats centraux de la grammatisation du français ont eu d'importantes conséquences non seulement techniques, mais également, et c'est plus inattendu, théoriques. Il s'agit du *Dictionnaire* de l'Académie (1694 ; voir Collinot-Mazière 1997) et du mouvement d'étude de la synonymie qui a son point de départ dans le dernier tiers du XVIIème siècle (Gauger 1973 ; Auroux 1984b, 1986b).

Jusqu'à une date récente, le *Dictionnaire* de l'Académie, dédié au Roi⁶, a été assez mal jugé : il lui a fallu quelques quarante ans pour paraître ; face à l'ordre alphabétique des mots, il garde une large place à un ordre analogique (familles de mots), qui ne sera supprimé qu'à la seconde édition ; sa «nomenclature» (la liste des entrées) est extrêmement pauvre, notamment au regard de ses rivaux comme le Richelet (1680), le Furetière⁷ (1690), qui sera repris par les jésuites de Trévoux (1704). On doit principalement à F. Mazière et A. Collinot d'avoir réévalué l'apport de l'Académie. Nous laisserons de côté l'approche morphologique suscitée par le regroupement des mots en familles. Le plus important est la liste des entrées. Ce n'est évidemment ni par pauvreté, ni par ignorance que les académiciens ont fait ce choix : la même année, ils font paraître le *Dictionnaire des Arts et des sciences*, dû à Thomas Corneille, le frère de l'auteur du *Cid*. Autrement dit, on a chassé du dictionnaire les termes techniques et purement référentiels. Un dictionnaire de langue est constitué de termes communs qui peuvent s'entre-définir et se distinguer. Pour les académiciens, la «langue» n'est pas une nomenclature, mais une liste de mots généraux qui font système entre eux. La nouveauté est indéniable ; tout simplement, les académiciens ont inventé un *nouveau concept de langue* qui permet de dégager ce que l'on entend par précision et pureté. Ce nouveau concept,

⁶ « L'Auguste nom qui (...) défendra <ces ouvrages> du temps, en défendra aussi la langue (...). La supériorité de votre puissance l'a déjà rendue la langue dominante de la plus belle partie du monde », *Epître dédicatoire*.

⁷ Elu à l'Académie en 1662, il travailla à son dictionnaire. On l'accusa de plagiat et, plus grave, d'avoir dérobé les premières épreuves réalisées en 1674. Il fut chassé de l'Académie en 1685.

enfermé dans un objet technique, mettra longtemps à être thématiqué comme objet de réflexion théorique ; c'est lui que l'on retrouve chez Saussure (ou Milner !). Il a joué un rôle essentiel dans la politique linguistique de façonnage de la langue et du style. Il autorise la distinction entre dictionnaire de langue et dictionnaire encyclopédique, que reprendront Diderot et d'Alembert.

Comme le remarque Gauger (1973) le renouveau de la synonymie, dans le dernier tiers du XVII^e siècle, s'apparente à un jeu de société, pratiqué dans l'orbite de la cour. Soit des mots proches dans leur signification, il s'agit d'exhiber des contextes où ces significations sont distinctes et où les mots ne sont pas interchangeables : on *imite* par estime / on *copie* par stérilité / on *contrefait* par amusement. Cette conception avait déjà été soutenue dans l'Antiquité, notamment par le sophiste Prodikos de Rhodes, que citent Platon et Aristote, et abandonnée pour l'idée rhétorique d'une *copia verborum* (quand il s'agit de qualifier un sujet on lui adjoint des qualificatifs proches). Cette nouvelle conception oblige qu'on fasse un choix pour chaque expression utilisée à l'exclusion des autres. En 1718, l'abbé Girard publiera le premier dictionnaire de synonymes moderne, consacré à la *justesse* de la langue française. Ses entrées groupent des n-uples (en général limités à trois) de mots ou d'expressions (comme le fameux triplet que l'on retrouvera jusqu'à chez Saussure⁸ lorsqu'il s'agit d'expliquer la valeur linguistique : *redouter*, *craindre*, *avoir peur*). Elles ont exclu les mots techniques, qui, lorsqu'ils font doublet, sont de simples étiquettes différentes pour les mêmes réalités, et s'étendent donc sur le même champ linguistique que le *Dictionnaire* de l'Académie. Le dictionnaire de synonyme repose sur ce que nous avons nommé «l'axiome de Girard-Prodikos» concernant l'absence de véritable synonymie au sein d'une même langue. Il est difficile d'interpréter le statut de cet axiome. On peut le considérer comme une règle rationnelle choisie par les sujets parlants, ce qu'il était incontestablement lorsque la synonymie était un jeu de salon. Mais la série considérable (voir Auroux 1984b) des dictionnaires de synonymes inspirés de Girard⁹, jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle, en change nettement le statut : on en fait d'abord une affirmation sur ce que doit être une «bonne» langue, puis une propriété spécifique des langues (en 1730, Dumarsais : «dans une langue, il n'y a pas de synonymes parfaits»), et, dans ce contexte, pour réfuter les objections, dès le début du XIX^e siècle, on note que les «doublets synonymiques», dus à des origines différentes, tendent nécessairement à se différencier (germ. *War* → guerrier vs lat. *bellum* → belliqueux)¹⁰. Quoiqu'il en soit, l'existence de la

⁸ Sur le rôle historique de la synonymie dans la conception saussurienne de la valeur, voir Auroux 1985.

⁹ Comme tout objet technique le dictionnaire de synonymes évolue par «bricolage» d'une réalité matérielle : on reprend le prédécesseur, on l'étend, on remanie des entrées, etc.

¹⁰ Plus tard (fin XIX^e siècle) apparaît l'exemple de la distinction en anglais des mots d'origine saxonne désignant la viande sur pied (*ox*) et des mots d'origine normande dési-

série des dictionnaires de synonymes contribue largement à doter le français de ce caractère de précision, au départ recherché, puis admis comme propriété intrinsèque de la langue. On essaiera d'en transposer le modèle (voir la nomenclature, ce qui est plus contestable) dans d'autres langues (espagnol, allemand, russe, notamment).

Avec la synonymie, on pourrait considérer que la référence de la politique linguistique est en quelque sorte un acteur rationnel qui applique des règles. Mais ce n'est pas toujours le cas : ainsi *je vas* peut paraître plus analogique que *je vais*, mais c'est ce dernier que les grammairiens imposeront. C'est que, sans qu'il faille véritablement les opposer, la raison doit faire place à l'usage et à l'arbitraire linguistique. Les usages renvoient à la diversité des pratiques langagières ; il faut donc choisir entre eux ce qui constituera le «bon usage» susceptible de constituer un parler unifié. La véritable question devient alors : qui définit le bon usage. Il faut faire le choix d'un sujet empirique, qui sera le véritable «sujet» (le porteur ou le «souverain») de la langue (Auroux 1986a). Cela n'a certes rien de bien original : toutes les traditions grammaticales connues (notamment la sanskrite et l'arabe) ont désigné un groupe (plus ou moins fictif) pour être le garant de la «bonne» langue. L'originalité française tient dans le contexte purement politique de ce choix. La question n'est pas de savoir où et par qui se trouve parlée la bonne langue, mais plus brutalement : *Qui* est le maître de la langue capable de définir la bonne langue ? La question s'était déjà posée à Rome. Dans son court traité sur les *Grammairiens illustres*¹¹ Suétone rapportait une anecdote selon laquelle, lorsqu'au cours d'un procès, on opposait au grammairien Pompéius Marcellus une forme utilisée par l'empereur Tibère, celui-ci répondait : «Vous pouvez, César, donner le droit de cité aux hommes, mais non aux mots». L'anecdote sera notamment utilisée par Locke (*Essai sur l'entendement humain*, C, II, 8) pour justifier son libéralisme en matière linguistique (chacun a le droit inaliénable d'employer les mots comme il veut et de la façon qu'il veut). Notablement transformée¹² elle sera souvent citée à l'âge classique, notamment par le célèbre Dumarsais (*Traité des Tropes*, 1730). L'histoire de la langue française, sous la Monarchie comme sous la Révolution, passe par la recherche d'une définition du «bon usage» qui doit s'imposer au décideur linguistique qu'est le grammairien.

Malgré la politique de la Monarchie, on estime qu'au moment de la Révolution, le français n'est la langue que d'un citoyen sur quatre (12% au XVIIème siècle). La grammatisation (la construction d'instruments linguistiques) est une condition nécessaire mais pas suffisante. Les décrets quant à

gnant la viande de table (*mutton*). C'est celui que retiendra Saussure, mais on rencontre aussi des exemples dans d'autres langues : lat. *coquina* (cuisine) vs *popina* (cabaret de bas étage), qui vient de l'osque.

¹¹ Voir la traduction de française de Baudement (Paris, 1845) numérisée par Marc Szwajcer et accessible sur internet.

¹² Notamment par le changement de titre pour l'empereur, non plus « César », mais « Auguste », qui est postérieur.

l'utilisation ne concernent que la langue administrative et juridique. L'extension linguistique nécessite la mise en place d'appareils d'Etat spécifiques : ce sera le rôle du XIXème siècle, avec l'extension progressive de la scolarisation et de la conscription. Le «français», la langue française, n'est pas l'extension géographique d'un dialecte préexistant, c'est une construction complexe où l'on rencontre les luttes politiques et idéologiques, la mise en place d'institutions spécifiques et la construction d'un outillage linguistique varié (comprenant grammaires et dictionnaires). D'une certaine façon, la langue française est une création des grammairiens (voir Calvet 2004).

Les langues nationales n'existent pas en soi comme les entités «naturelles», ce sont des constructions qui peuvent avoir de multiples modalités et qui, au reste, ne suppriment jamais totalement la diversité des pratiques langagières. D'une certaine façon les «langues» n'existent pas.

3 – QU'EST-CE QUI EXISTE EN MATIERE DE FAITS LINGUISTIQUES ?

Dès 1975, Calvet mettait en question la position saussurienne à partir de l'idée d'une linguistique sociale («la critique lente, opiniâtre et agressive de *la* langue, n'est-elle pas la seule à nous offrir, peut-être, certaines ressources», p. 145) ; il accentuera sa critique en 2004. Il développe, dès lors, quelques thèses essentielles :

Saussure et le structuralisme «limitent» la langue ; il y a d'autres phénomènes à prendre en compte (slogans, chansons, expressions socialement marquées) ;

Même un code aussi simple que le code de la route se trouve inséré dans un contexte social susceptible de re-déterminer ses éléments ;

C'est dans la parole et non dans la langue que nous pouvons cerner l'aspect social du langage ;

Le digital n'est pas premier, c'est l'analogique ;

La phonologie pragoise exclut le bricolage social qui est à l'origine du phonème.

Il faut noter que le recul de Chomsky a laissé un champ important à ce type de considération. Il tient à la distinction entre i-langage et e-langage (dès les années 90 avec le programme minimaliste). Le i-langage est un état de l'esprit, le e-langage est le langage tel qu'il apparaît sociologiquement. Or,

The notion of E-language appears to be of marginal significance at best and may have no empirical interpretation at all, as assumed in the earliest work in generative grammar, Chomsky 1990, p. 147.

On doit à Roy Harris (1981) la thématique, convergente avec la critique de Calvet, du «mythe de la langue» ; pour le fondateur de la «linguistique intégrationniste», ce mythe repose sur deux postulats qui ne seraient pas fondés :

- i) unité du code national ;
- ii) la communication humaine consiste dans le transfert de messages entre individus à l'aide de ce code.

Selon Harris ce mythe parcourt toute la réflexion occidentale sur le langage (Harris, Ed., 2001).

Dans ces conditions quel peut bien être le statut de la «grammaire» ? Est-ce une représentation théorique ? Est-ce la constitution interne à la «langue» elle-même ? Est-ce quelque capacité interne aux individus qui leur permet de parler ? On peut considérer que structuralisme et générativisme en viennent au paralogisme de confondre les trois. Une solution est venue de l'étude historique des sciences du langage, discipline qui s'est considérablement développée et a apporté quantité de nouveautés à partir des années quatre-vingt : les grammaires sont des «outils linguistiques» (Aurox 1994a). On peut enchaîner les arguments et les conséquences de la façon suivante :

Les outils sont le prolongement des activités corporelles (Leroi-Gourhan). Ils se prolongent eux-mêmes par une myriade d'«objets techniques». Les objets techniques ont un mode d'existence particulier (Simondon) : ce ne sont pas des idéalités (comme les théories), mais des entités «réelles» susceptibles de différentes utilisations non prévues au départ, qui se développent par reprise, substitution, accrétion et re-finalisation ;

Grammaires et dictionnaires ne sont pas essentiellement des représentations, mais des outils linguistiques ; un dictionnaire monolingue n'aurait aucune utilité s'il était la même chose que la compétence partagée des locuteurs (elle n'est pas identique en chacun, comme le croyait Saussure ou comme l'impliquait l'utilisation chomskyenne de la notion de «compétence») ; un nouveau dictionnaire se construit en reprenant des éléments à ses prédécesseurs (mode d'existence des objets techniques).

Les langues «nationales» ne sont pas des réalités «naturelles», mais des artefacts, auxquels ont largement contribué les «outils» linguistiques (mais aussi littérature, sciences et décisions politiques, ainsi que des processus de représentations «imaginaires»).

Quantités d'autres conséquences fondamentales en découlent :

Une grammaire permet de construire un certain nombre d'énoncés (= langue grammaticale) ; en ce sens on peut dire qu'elle les «prédit», mais une grammaire du latin ne prédit aucun énoncé français et les «lois phonétiques» n'ont qu'une valeur «rétro-dictive».

Les communautés ne sont pas homogènes ;

Les énoncés réels des «gens» (= langue empirique) sont donc «sous-déterminés» par la grammaire (*thèse de la sous-détermination grammati-*

cale : une grammaire d'une langue ne saurait prédire le devenir de cette langue) ;

Il apparaît toujours dans la langue empirique des énoncés qui n'appartiennent pas à langue grammaticale ;

Le changement linguistique est un phénomène largement imprédictible et irréversible (*hypothèse de l'histoire*).

Dans ces conditions, on peut se demander ce qui «existe», en matière linguistique puisque le «réel de la langue» est une chimère. La solution la plus évidente consiste à revenir aux sujets parlants, comme le faisaient certaines dialectologues du XIXème siècle (J. Psichary, le spécialiste des dialectes grecs modernes, par exemple) :

(...) n'existent, dans certaines portions de l'espace-temps, que des sujets, dotés de certaines capacités linguistiques (...) (pas nécessairement identiques), entourés d'un monde et d'artefacts techniques, parmi lesquels figurent (parfois) des grammaires et des dictionnaires. Autrement dit, l'espace-temps, par rapport à l'intercommunication humaine, n'est pas vide, il dispose d'une certaine structure que lui confèrent les objets et les sujets qui l'occupent. Appelons *hyperlangue*, cet espace-temps ainsi structuré. Introduire un nouvel objet (par ex. un sujet doté de <nouvelles> capacités linguistiques (...), un dictionnaire, ou encore le moyen de communiquer à distance) change la structure de l'hyperlangue. Les événements dans l'hyperlangue (ce que nous appelons les discours) en changent également (plus ou moins) la structure. Toute grammaire – j'entends toute représentation <instrumentale> qui analyse des énoncés linguistiques – contient un certain nombre d'hypothèses <implicites> sur la structure d'une certaine hyperlangue. (Auroux, 1998, p. 115).

Il y a plus de dix ans que ce néologisme d'*hyperlangue* est utilisé, il devient donc difficile de le changer. Pourtant, j'ai bien conscience qu'il est source d'ambiguïtés chez de nombreux commentateurs : certains y voient quelque chose comme une «super-langue». Or ce que nous voulons, c'est mettre l'accent sur un espace structuré (comme l'est un champ gravitationnel) par la présence d'objets et de sujets munis de compétences linguistiques (qui peuvent varier et relever de pratiques linguistiques incompatibles du point de vue de la «compréhension» : on parle dans ce cas de «multilinguisme», situation qui est loin d'être rare dans l'histoire de l'humanité). Une «hyperlangue» n'est pas une langue. Nous pourrions choisir l'étiquette, plus neutre, d'«hyperspace L» (L pour linguistique). Décrire ce qui se passe au Caire en matière d'échanges linguistiques revient à étudier (partiellement) une hyperlangue ou un «hyperspace L».

4 – QUELQUES CONSEQUENCES THEORIQUES

Admettre que la «langue» n'a pas l'existence naturelle des fleurs de nos prairies n'a aucune conséquence grave sur la pratique de notre discipline. Rien ne nous oblige à renoncer à la théorie phonologique, ni même à la

mathématisation. Nous ne sommes pas, en effet, obligés de croire qu'il existe quelque part une réalité structurée a priori par des lois mathématiques intrinsèques. Les mathématiques sont un espace de représentation dans lequel nous projetons des phénomènes observés et décrits. Evidemment, on pourra toujours se demander si la validité de la représentation mathématique préexistait de tout temps à sa découverte. En matière de langage, la question est relativement indécise. Il en va comme de l'ambiguïté. On a tendance à la considérer comme une réalité antérieure à sa découverte. Mais où existerait-elle ? Doit-on penser qu'avant les discussions des sophistes et les *Réfutations sophistiques* d'Aristote, les ambiguïtés étaient clairement distinguées dans le code a priori de la langue grecque ?

Cela peut paraître un peu plus compliqué lorsque l'on veut faire «l'histoire de la langue». Si la «langue» n'existe pas, comment peut-on parler de son histoire et de ses «états» ? Au holisme des «états», il faut opposer l'atomisme rationnel de l'enchaînement de faits attestés. Il me semble que le projet de *Grande Grammaire Historique du Français*, développé au sein de l'Institut de la Langue Française par B. Combettes, S. Prévost, J. Sheer et C. Marchello-Nizi repose sur des visées théoriques qui tiennent compte de l'absence de consistance du concept de langue. D'abord, on part d'un corpus-noyau pondéré et étiqueté qui recueille des textes. On est sorti de l'amalgame que faisait F. Brunot dans son *Histoire de la langue française*, en mêlant littérature, attestations et grammaires, et on se donne une chance d'approcher la réalité des phénomènes linguistiques passés. Ensuite, on a répondu, en l'évacuant, au paradoxe des «états». En se consacrant à des «thèmes» (qui correspondent à des «phénomènes» linguistiques, comme l'anaphore) plutôt que sur des fantasmes comme le «français classique», on adopte un point de vue qui correspond à ce que nous appelons un «atomisme rationnel». Enfin, en prenant en compte les «variantes», on abandonne l'illusion de l'uniformité linguistique.

Il y a des domaines toutefois où la critique du concept de langue se révèle dirimante. Le premier est celui des décomptes statistiques. Au début du XIX^{ème} siècle l'ethnologue, A. Balbi conjecturait l'existence de 2000 «langues» ; aujourd'hui, après avoir risqué le nombre de 3000, on en est plutôt à 5 ou 6000. Qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi pas 6001 ? Le serbe et le croate, le bulgare et le macédonien sont-ils comptés pour 1 ou pour 2 ? Le statisticien se fie au concept «intuitif» de langue sans remarquer qu'il s'agit d'une donnée culturelle dont les composants sont sociologiques, voire parfois imaginaires. Les meilleurs exemples de ce genre de dérapage se retrouvent chez les théoriciens contemporains de la «mort des langues» (Crystal, 2000 ; UNESCO, 2003). Il y a des langues bien outillées et donc parfaitement tangibles, comme le latin ou le sanskrit, qui ont cessé d'être parlées. Mais à partir de quoi décide-t-on qu'une façon de parler est une langue ? Si les «langues» ne sont pas des espèces naturelles, comme les plantes ou les oiseaux, que peut bien signifier que l'on parle de leur

disparition ou de leur défense. Ce qui existe ce sont les locuteurs, et c'est leur vie à eux qui est en question.

Il est clair que la critique du concept de langue atteint les généalogies des chercheurs d'origine, en particulier celui de «langue mère», tel qu'elle entre dans les élaborations des nouveaux partisans du monogénéisme. En lui-même ce concept porte déjà quelques difficultés. Ceux qui se fient au modèle arborescent imaginent que le nombre de langues est allé en croissant au cours de l'histoire, puisque la seule évolution possible est la division. On oublie les processus de convergence et d'unification. On n'imagine pas que la diversité puisse être première, parce que l'on considère les langues comme des espèces naturelles. Que fait-on des «langues mortes» et des descendantes qu'elles n'ont pas eues ? Quand bien même on pourrait remonter par des méthodes assurées à une seule langue qui unifierait toutes les langues existantes, cela ne prouverait pas qu'il n'y en ait pas eu d'autres, toutes disparues avec leurs descendantes. Allons plus loin. Imaginons que les données de la paléontologie nous conduisent à admettre que le peuplement de la planète provient d'un groupe originaire venu de quelque part en Afrique de l'Est. Est-ce que cela apporte quelque chose à la thèse du monogénéisme ? A partir de quand est-on en présence d'une «langue», au sens où nous l'entendons aujourd'hui ? Quelles étaient les limites des éventuelles variations dialectales ? A partir de quelle taille du groupe et de quelle dispersion peut-on parler de «différentes langues» ? La «langue»-mère est un mythe, héritière du mythe biblique et de l'imprécision des concepts. Notre concept de «langue», celui dont les grammairiens ont construit la consistance technique et dont les linguistes ont étendu la représentation, ne s'applique qu'à des états historiques des systèmes de communication humains (et dans certaines conditions), dont l'apprentissage est nécessaire et ne peut se faire qu'au sein d'une «société» déterminée.

© Sylvain Auroux

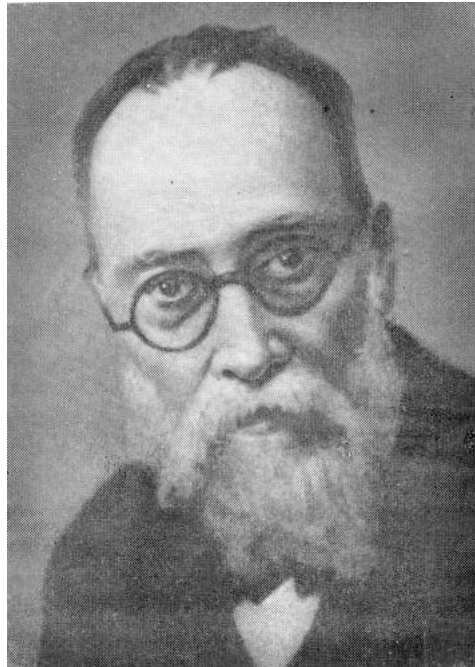
REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUROUX Sylvain, 1984a : «La première Société de linguistique : Paris 1837 ?», *Historiographia Linguistica*, X-3, p. 195-219.
- , 1984b : «D'Alembert et les synonymistes», *Dix-huitième Siècle* 16, p. 93-108.
- , 1985 : «Deux hypothèses sur les sources de la conception saussurienne de la valeur linguistique», *Travaux de linguistique et de littérature* (Strasbourg), XXIII-1, p. 188-191.
- , 1986a : «Le sujet de la langue : la conception politique de la langue sous l'Ancien Régime et la Révolution», in Busse W. & Trabant J.

- (éds), *Les idéologues. Sémiotique, Philosophie du langage et linguistique*, Amsterdam, John Benjamins, p. 259-276.
- , 1986b : «Les synonymistes et la contrainte de scientificité : Roubaud 1785», *Autour de Féraud la lexicographie en France de 1762 à 1835*, Collection de l'ENS JF, n°29, p. 73-81.
- , 1994a : *La révolution technologique de la grammatisation*, Liège : Mardaga.
- , 1994b : «L'hypothèse de l'histoire et la sous-détermination grammaticale», *Langages* 114, p. 25-39.
- , 1997 : «La réalité de l'hyperlangue», *Langages* 127, p. 110-121.
- , 1998 : *Le langage, la raison et les normes*, Paris : PUF.
- , 2009a : «Instrumentos lingüísticos y políticas lingüísticas : la construcción del francés», *Revista Argentina de historiografía lingüística*, I-2, p. 137-149.
- , 2009b : «Mathématisation de la linguistique et nature du langage», *Histoire Epistémologie Langage*, XXXI-1, p. 5-45.
- (dir.), 1989-2000 : *Histoire des idées linguistiques*, Liège : Mardaga.
- AYROUX Sylvain & ORLANDI Eni (éds), 1998 : *L'hyperlangue brésilienne*, *Langage*, n°130, Paris : Larousse.
- AYROUX Sylvain & MAZIERE Francine (éds), 2006 : *Hyperlangues et fabriques de langues*, *Histoire Epistémologie Langage*, XXVIII-2.
- , 2006 : «Hyperlangues, modèles de grammatisation, réduction et autonomisation des langues», *Histoire Epistémologie Langage* XXVIII-2, p. 7-17.
- , 2008 : «Une grammaire générale et raisonnée en 1651 (1635 ?) – Description et interprétation d'une découverte empirique», *History of Linguistics 2005*, Actes d'ICHoLS X, D. Kibbee (éd.), Amsterdam, John Benjamins, p. 131-155.
- AYRES-BENNETT W., 1996 : *Les Remarques de l'Académie française sur le Quinte-Curce de Vaugelas (1719-1720)*, Paris, Presses de l'École normale supérieure.
- BALIBAR Renée, 1974 : *Les français fictifs, le rapport des styles littéraires au français national*, Paris, Hachette-Littérature.
- , 1985, *L'institution du français. Essai sur le colinguisme des carolingiens à la République*, Paris, PUF.
- BALIBAR Renée & LAPORTE Dominique, 1974 : *Le français national, politique et pratique de la langue nationale sous la Révolution*, Paris, Hachette-Littérature.
- BOYER Henry (dir.), 1996 : *Sociolinguistique. Territoires et objets*, Lausanne et Paris : Delachaux et Niestlé.
- BUSSE W., 1980, «Domergue, Grammairien patriote», *Logos semanticos. Studia in Honorem Eugenio Coseriu (1921-1980)*, Madrid : Gredos, Berlin New-York: Walter de Gruyter, vol. 1, p. 371-384.
- CALAME-GRIAULE Geneviève, 1963, *La parole chez les Dogons*, Paris : Gallimard.

-
- CALVET Louis-Jean, 1974 : *Linguistique et colonialisme. Petit traité de glottophagie*, Paris, Payot.
 - , 1975 : *Pour et contre Saussure. Vers une linguistique sociale*, Paris : Payot.
 - , 1994 : *Les voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris : Payot & Rivages.
 - , 1999 : *Pour une écologie des langues du monde*, Paris, Plon.
 - , 2004 : *Essais de linguistique. La langue est-elle une invention des linguistes ?*, Paris : Plon.
 - CHOMSKY Noam, 1990: «On Formalisation and Formal Linguistics», *Natural Language and Linguistic Theory* 8, p. 143-147.
 - DE CERTEAU Michel, JULIA Dominique & REVEL Jacques, 1975 : *Une politique de la langue. La Révolution française et les patois*, Paris : Gallimard.
 - COLLINOT André & MAZIERE Francine, 1997 : *Un prêt à parler. Le Dictionnaire de l'Académie*, Paris : PUF.
 - CRYSTAL David, 2000: *Language Death*, Cambridge: CUP.
 - FODOR István & HAGÈGE Claude, 1983 : *Language Reform : History and Future*, Hamburg: Busk Verlag.
 - FOURNIER Nathalie, 2002 : *Grammaire du français classique*, Paris : Belin.
 - GADET Françoise & PECHEUX Michel, 1981 : *La langue introuvable*, Paris : François Maspéro.
 - GAUGER H.-M., 1973 : *Die Anfänge der Synonymik. Girard (1718) und Roubaud (1785)*, Tübingen Beiträge zur Linguistik.
 - GESSINGER J., 1980 : *Sprache und Bürgertum. Sozialgeschichte Sprachlicher Verkehrsformen*, Stuttgart: J. B. Metzler.
 - HARRIS Roy, 1980: *The Language Makers*, London : Duckworth.
 - , 1981: *The Language Myth*, London : Duckworth.
 - (ed.), 2001: *The Language Myth in Western Culture*, Richmond (Surrey): Curzon Press.
 - KIBBEE D.A. (éd.), 2002 : *Politiques Linguistiques 1/2, Histoire Epistémologie Langage XXIV-2*.
 - (éd.), 2003 : *Politiques Linguistiques 2/2, Histoire Epistémologie Langage XXV-1*.
 - LODGE A. R., 1997 [1993, orig. angl.], *Le français. Histoire d'un dialecte devenu langue*, Paris : Fayard.
 - MARCELLO-NIZIA Christiane, 1995 : *L'évolution du français. Ordre des mots, démonstratifs, accent tonique*, Paris, Armand Colin.
 - MAZIERE Francine, 2007 : «Emergence de la langue française», GALAZZI E., & MOLINARI C. (éds) : *Les français en émergence*, Bern : Peter Lang, p. 9-21.
 - MEILLET Antoine, 1908 : *Les dialectes indo-européens*, Paris : Champion.
 - MILNER Jean-Claude, 1978 : *L'amour de la langue*, Paris : Le Seuil.

- RICKARD P., 1981: *The Embarrassments of Irregularity. The French Language in the Eighteenth Century*, Cambridge: CUP.
- SAMPSON Geoffrey, 1979: *Liberty and Language*, Oxford : Oxford University Press.
- ZINC M., 1976 : *La prédication en langue romane avant 1300*, Paris : Champion.
- UNESCO, 2003 : Vitalité et disparition des langues, groupe spécial d'experts de l'UNESCO sur les langues en danger.
<http://portal.unesco.org/culture/fr>.



Antoine Meillet (1866-1936)

Philosophie du langage et linguistique : binôme ou antinomie?

Lia FORMIGARI
Univ. de Rome La Sapienza

Résumé : Le terme *philosophie du langage* a comme objet les langues naturelles et les pratiques linguistiques qui ont pour base les langues naturelles : une *philosophie de la linguistique*, donc, ou *philosophie des langues*. Le terrain de cette analyse sera l'histoire de la philologie comparée du XIXe siècle, une science largement institutionnalisée, en train d'élaborer une réflexion théorique et épistémologique institutionnalisée de même niveau. Parmi les textes qu'on peut considérer exemplaires de cette élaboration, on va examiner une conférence de Rasmus Christian Rask (1820?), l'*Abriss der Sprachwissenschaft* de Haymann Steinthal, les *Prinzipien der Sprachgeschichte* de Hermann Paul (1886², 1920⁵, 1898³, 1909⁴), et les *Antinomies linguistiques* de Victor Henry (1896). Ces textes expriment les diverses instances de la recherche théorique de l'époque : une première formulation d'une théorie générale des langues et familles de langues qui font l'objet de la recherche comparée (Rask), une première définition des rapports entre histoire et épistémologie (Steinthal), l'identification de la théorie générale avec une "science des principes" (Paul), la prise en compte de la naissance de la psycholinguistique et la répartition du travail entre une "linguistique du langage" et une "linguistique des langues" (Henry).

Mots-clés : Philosophie du langage; linguistique générale; linguistique historique; psycholinguistique.

“[Il y a] bien des phénomènes que la linguistique constate, enregistre, étiquette, mais n'explique point, parce que, si elle les expliquait, elle ne serait plus la science des mots, mais celle des idées, *et qu'à chacun suffit sa peine*” (Victor Henry [1901] 2001, p. 93).

0. Le champ disciplinaire que l'on appelle *philosophie du langage*, comme tous les champs disciplinaires, peut être identifié à condition qu'on en dessine les frontières qui le délimitent par rapport aux aires de recherche limitrophes. Cette considération banale constitue la prémisse de toute tentative de définition. Or cette opération n'est pas aisée car il faut croiser des analyses qui sont du domaine de l'histoire des théories avec des questions liées à la nature de l'objet théorique examiné et à la sociologie de la recherche scientifique. Sans compter que toute définition peut être remise en cause, vue la porosité qui est propre à toute frontière que l'on prétend établir entre les disciplines. Ceci vaut particulièrement dans le cas de sciences aussi hybrides, ou hétéroclites, que le sont les sciences du langage, qui participent des deux sphères de la nature et de l'histoire.

1. L'acception de *philosophie du langage* que je me propose d'analyser ici, est celle qui prend pour objet les langues naturelles et les pratiques linguistiques qui ont pour base les langues naturelles : une *philosophie de la linguistique*, ou une *philosophie des langues*. Je me placerai donc du côté des linguistes et dans la perspective d'une science institutionnalisée comme le fut la philologie comparée du XIX^e siècle, mais à laquelle il ne correspondait cependant pas encore une réflexion théorique et épistémologique institutionnalisée de même niveau, en adéquation avec les développements de la recherche comparative. Les philosophes du passé, à de rares exceptions comme Leibniz, Condillac, et plus encore ceux du présent, à part Humboldt, s'étaient occupés du langage essentiellement du point de vue de la théorie de la connaissance, de la philosophie politique ou de l'anthropologie philosophique.

J'utiliserai comme base pour cette analyse quelques textes qui me semblent représentatifs de différentes phases dans le développement de la linguistique historique. Le choix de ces textes n'a évidemment aucune prétention d'exhaustivité. Il suit simplement un parcours de lecture possible et, comme tous les choix, comporte une mesure d'arbitraire, sans être pour autant immotivé.

Un premier texte, auquel on ne sait attribuer de date précise mais qui remonte probablement aux années 1820, nous amène à l'un des pères fondateurs du comparatisme, Rasmus Rask. Il s'agit de notes de conférence publiées par William Christie en 1985, où Rask distingue dans l'étude du langage entre un aspect mécanique et un aspect philosophique. Le premier concerne les paradigmes, les concordances entre éléments morphologiques et syntaxiques, “ce qu'on apprend à l'école” ; le second concerne le *système* du langage, sa physiologie, sa “véritable organisation” : là se situe la philosophie du langage (Rask, *s.d.* [1885, p. 80]).

Et l'objectif de cette philosophie du langage est de comprendre le niveau le plus profond des phénomènes ; comprendre clairement les relations réciproques que ces phénomènes [...] entretiennent entre eux, et apprendre à combiner cette connaissance de choses différentes pour en tirer des résultats nouveaux mais assurés : apprendre à distinguer les choses qui n'ont entre elles aucune relation et dont la confusion porterait à tirer de fausses conclusions. Si une connaissance des fondements vient à manquer, c'est toute la construction qui est défectueuse, qui se dissout comme une bulle de savon. Si elle sort du langage et se transfère dans le monde des idées, elle n'est qu'imagination déréglée, ou bien se transforme en une discipline philosophique d'un autre genre [...]. *L]a linguistique générale ou linguistique philosophique doit être déduite de la réalité de la parole si l'on ne veut pas qu'elle devienne une pure fiction de l'imagination (ibid., p. 81-82).*

Les mots que j'ai soulignés en italiques déplorent justement les mobiles extrinsèques de la 'linguistique' des philosophes. La philosophie du langage, telle que la définit Rask, doit naître au contraire de l'intérieur des études linguistiques et des études comparées des langues. Rask prend donc ses distances vis-à-vis de la linguistique philosophique de son temps et de sa méthode a priori. Contrairement à la méthode philosophique légitime qui devrait partir du système de la langue et raisonner sur cet objet comme sur un objet d'expérience, il y en a une autre, apparemment philosophique, qui procède de la nature des idées que les formes du langage doivent exprimer. Or comme les pensées sont partout les mêmes, cette méthode semble devoir amener à un système linguistique ferme et définitif [...]. La pensée est un objet subtil, incorporel, immatériel, qu'il n'est pas facile de saisir, de tenir sous observation de façon à pouvoir en découvrir la forme correcte. *Quoi qu'il en soit, il ne s'agit pas de la pensée et de ses formes, mais de mots, de sons et de leurs formes, rapports ou combinaisons, qui fournissent la matière dont la linguistique doit s'occuper (ibid.).*

Dans le passage que j'ai de nouveau souligné en italiques, Rask touche un point critique des théories philosophiques du langage du passé récent et de Humboldt lui-même : le fait de donner pour acquise l'unité entre pensée et langage, au point d'identifier la pensée linguistique avec la pensée tout court. Il s'agit là d'un thème amplement développé et plus spécifiquement motivé par les linguistes philosophes de la génération suivante, avec pour tête de file Heymann Steinthal (ce qui ne lui évitera pas d'être accusé ensuite par Anton Marty de ce même vice de fond : avoir identifié pensée et langage).

2. La seconde prise de position que nous prendrons en examen est celle d'Hermann Paul, datant de la seconde édition des *Prinzipien der Sprachgeschichte* (1886). Je cite cette édition, très remaniée par rapport à la première de 1880, car on peut la considérer comme définitive d'un point de vue théorique. C'est elle qui fournira essentiellement la base des éditions suivantes : pour ce qui nous intéresse – le projet d'une philosophie du lan-

gage qui interagisse avec la linguistique – il n'y a d'ailleurs pas de changement substantiel entre la première et la deuxième édition. Environ soixante ans ont passé depuis le programme de Rask, mais le problème est toujours celui de produire une philosophie du langage *interne* à la linguistique, qui procède par généralisation empirique à partir de la réalité des langues. Entre temps un autre débat s'était développé, celui sur les lois phonétiques, et pour Paul qui participait à ce débat, cela constituait un problème particulièrement important : il s'agissait de définir la notion de *loi* sur la base d'une causalité différente de celle des sciences naturelles. Une causalité cependant qui soit suffisamment cohérente pour décrire et prévoir la mutation linguistique sur la base de comportements psychologiquement motivés dans le sujet parlant (par exemple l'analogie).

Paul désigne l'expression *Sprachphilosophie* comme un terme éculé, compromis avec une conception de la philosophie comme spéculation. Il n'y a pas encore de dénomination, observe-t-il, pour indiquer cette discipline qui n'est pas de la linguistique historique mais qui doit accompagner la linguistique historique : elle doit s'occuper "des conditions générales d'existence de son objet dans son développement historique", étudier "la nature et les opérations des éléments qui, à travers toute mutation, restent constants" (1886², p. 1). Cette science sans nom est désignée par Paul comme étant une *Prinzipienwissenschaft* ou *Prinzipienlehre*, science ou doctrine des principes. Paul lui assigne une tâche très générique : "se compénétrer" (*Ineinandergreifen*) des forces particulières qui rentrent en jeu dans la vie des langues, comme il l'annonce dans son *Introduction*. Mais la véritable substance de cette nouvelle science est à déceler dans la structure même de l'ouvrage de Paul, dans ses contenus et son développement. Il s'agit d'un livre sur les *causes* des phénomènes linguistiques. Outre les principes de causalité de la mutation phonétique, il examine les dispositifs de la sémantique et l'interaction entre ces derniers et la mutation phonétique ; les rapports entre la syntaxe des langues et la syntaxe mentale, ainsi que, dans ce contexte, le rapport entre les catégories de la pensée et les catégories grammaticales; l'interaction entre syntaxe et sémantique des langues dans leur développement historique; et enfin le rôle du sujet parlant et de l'interaction entre locuteurs dans l'histoire des langues.

Itkonen (2013, p. 765) traduit *Prinzipienwissenschaft* et *Prinzipienlehre* par *methodology*, une traduction qui me semble par trop restrictive car ce n'est pas seulement de méthode de la recherche linguistique dont il est question (de la méthode comparative, dans ce cas), mais de *principes et conditions de validité* de cette méthode. Une meilleure interprétation est sans doute celle qu'en propose Koerner (1972) qui les traduit par *linguistique générale*. Mais cette formulation, comme nous le verrons plus loin, reste encore en quelque sorte trop restrictive.

Paul, comme Rask dans le texte que nous avons vu plus haut, tient surtout à éviter une contraposition entre une approche historico-empirique et une approche métaphysique vis-à-vis de l'étude du langage. Comme il l'explique dans la suite de l'introduction aux *Prinzipien* (1886, p. 1-20), la

science qui s'occupe des conditions de possibilité d'un objet historique ne peut être mise en contraposition par rapport à l'étude historique de l'objet lui-même : la première n'est pas moins empirique que la seconde. En tant que science des conditions elle peut en effet se prononcer aussi sur des faits non observables comme par exemple l'origine du langage. Mais elle doit toujours procéder sur la base de principes observables dans la réalité empirique des langues (1886, p. 35-36). D'autre part la science des principes dans le cas des langues a une spécificité qui la distingue des sciences de la nature : en raison de sa nature nécessairement composite, il s'agit d'un "conglomérat" (*Konglomerat*: 1886, p. 1-2) de sciences et de segments de sciences. Tandis que les sciences de la nature tendent à isoler les forces singulières qui entrent en action dans les phénomènes, la linguistique, comme toutes les sciences historiques, doit plutôt porter son attention sur les points où ces forces s'entrecroisent et sur les modalités selon lesquelles, dans leur diversité, elles peuvent toutefois concourir à des effets communs.

3. La traduction du terme *Prinzipienlehre* n'est pas une question banale de simple terminologie. Car l'interprétation qu'on en fait implique la définition de cette science ainsi que la relation qu'elle entretient avec les autres sciences, ce qui touche à la difficulté de marquer une frontière nette et infranchissable entre la linguistique générale (qui est la traduction proposée par Koerner) et la philosophie du langage (qui est la dénomination refusée par Paul chaque fois que le problème se présente dans son livre). La traduction sous *linguistique générale* convient encore parfaitement à la science esquissée dans le texte de Rask auquel j'ai fait référence plus haut. La linguistique historique décrit une langue ou famille de langues et son éventuelle parentèle avec d'autres langues ou familles de langues. Ce que Rask désigne comme *philosophie du langage*, généralise au contraire son champ d'analyse: à la limite, dit Rask, elle devrait travailler sur la totalité des langues, pour en repérer les traits universellement partagés, les lois historiques universellement applicables, pour réaliser en somme le projet de construire une théorie générale des langues qui ne soit pas constituée sur la base de la connaissance de quelques langues de culture mises en relation à une et une seule métalangue, comme cela avait été le cas pour la *grammaire générale*. Si toutefois nous dressons l'inventaire des tâches que Paul confiait à la *Sprachlehre*, nous voyons que, certes, il s'agit également dans ce cas d'une généralisation des inférences qui se basent sur l'analyse historique, mais accompagnée du traitement de thèmes qui dépassent ce niveau. Le débat sur les lois phonétique, par exemple, est en dernière analyse une discussion sur la validité de la notion de *loi* dans le champ des sciences humaines. Il s'agit donc d'une intervention dans le débat épistémologique de l'époque sur l'encyclopédie des sciences. Les thèses de Paul sur la mutation linguistique ou sur le rôle du sujet parlant, dépassent de loin les attributions d'une linguistique générale. Elles concernent les prérequis du langage, ou le rapport d'unité et distinction entre la pensée préverbale et la pensée verbale, donc des thèmes que nous attribuerions aujourd'hui aux

études cognitives, tandis que ses théories sémantiques impliquent des aspects que nous confierions plutôt à la pragmatique.

Pour montrer combien la tension interne entre ces deux disciplines – linguistique et philosophie du langage – était alors diffuse, je rappellerai que la dénomination *philosophie du langage*, rejetée par Paul en raison de ses implications spéculatives, apparaît dans un autre texte important des années 1880 et dans un rôle assez similaire à celui que Paul attribue à la science des principes. Il s'agit de la dernière œuvre, la plus organique aussi, du linguiste-philosophe Heymann Steinthal qui avait d'ailleurs exercé sur Paul une influence certaine, sous différents aspects. L'œuvre dans laquelle Steinthal donne une organisation définitive à ses quarante, et plus, années de travail sur le langage et les langues constitue le premier volume du "Précis de linguistique" (*Abriss der Sprachwissenschaften*), intitulé "Introduction à la psychologie et à la linguistique", publié en 1871 et dans sa version définitive en 1881. La perspective des deux auteurs, en ce qui concerne la méthode de la philosophie et son rapport avec les sciences empiriques, est d'ailleurs très largement convergente.

Steinthal propose entre autres une réorganisation de l'encyclopédie des sciences du langage. Dans cette classification ce qui nous intéresse ici est le fait qu'il utilise les expressions *allgemeine Sprachlehre* et *allgemeine Sprachwissenschaft* comme synonymes de *Sprachphilosophie*. Il ne s'agit évidemment pas d'une imprécision : cette synonymie est le résultat de la critique à laquelle Steinthal a voulu soumettre la méthode de la philosophie idéaliste, et ce dès ses travaux de doctorat. Une philosophie, écrit-il, qui "veut comprendre tout à partir de l'Idée, et déclare nécessaire ce qu'elle peut indiquer comme moment ou étape de développement de l'Idée, sans se soucier de sa forme d'existence réelle" (1881, p. 16-17). La critique vise la coupure opérée par Hegel entre philosophie et sciences positives, mais touche aussi l'irréductible ambiguïté de la pensée de Humboldt par cette tendance qui le fait confluer dans le courant des grands maîtres de la philosophie spéculative : à savoir de toujours supposer la présence d'une force œuvrant au-delà du phénomène, irréductible à l'étude par les sciences positives. La méthode de la philosophie doit au contraire, selon Steinthal, être une recherche de l'universel *dans* l'individualité et la réalité empirique des phénomènes. La philosophie est une épistémologie générale (*allgemeine Erkenntnislehre*) qui présuppose mais ne précède pas les épistémologies spécifiques. Ces dernières étudient les conditions spécifiques à chaque discipline, dont justement la linguistique générale ou philosophie du langage. "Ce n'est qu'ainsi", conclut-il, "que la philosophie accomplit sa tâche comme doctrine des relations et comme unification du savoir" (1881, p. 22).

Chaque science a donc sa philosophie sectorielle. Tandis que la linguistique particulière (*besondere Sprachwissenschaft*) s'occupe de la description grammaticale des langues, la philosophie du langage étudie les finalités, les méthodes, catégories et principes appliqués dans la recherche sur les langues ou *Sprachforschung*. Elle questionne les éléments constitu-

tifs du langage, les modalités de son développement, le rôle qu'il joue dans la vie mentale de l'individu, les événements que les langues subissent au cours du temps. Elle a aussi pour tâche d'unifier en une théorie la plus générale possible ce qui resterait par défaut une "bibliothèque de grammaires". Pour réduire les grammaires singulières à l'unité d'une science, elle doit les classer comme membres d'un seul univers linguistique, une *Sprach-Welt* ou *Sprach-Reich* (1881, p. 30-31). La classification des langues et la typologie linguistique constitue ainsi l'articulation entre la linguistique théorique et la linguistique historique, le lieu où la multiplicité du matériel empirique se relie à l'unité d'une science

4. Chez Steinthal et Paul, on le voit, le domaine disciplinaire de la philosophie du langage et celui de la linguistique générale sont encore partiellement superposés, de même que se superposent les noms des deux disciplines. C'est sans doute la progressive spécialisation des disciplines philosophiques auxquelles la linguistique devait se confronter, qui contribua alors, entre autres, à un ultérieur processus de différenciation à l'intérieur de l'étude théorique. La synergie avec certaines d'entre elles, en particulier la psychologie et l'anthropologie, contribua certainement à définir un domaine de problèmes qui appartenaient à la linguistique quant à leur genèse et à la philosophie quant à la méthode de traitement.

Les philosophes/psychologues s'occupent – pour reprendre une expression de Steinthal – de ce qui advient sous le seuil du langage : par exemple de l'action des dispositifs de verbalisation des représentations mentales, des facteurs et des processus mentaux qui interfèrent avec la verbalisation, les rapports entre logique et langage, les rapports entre langage et inconscient, etc. Les linguistes pour leur part s'occupent de ce qui se passe une fois franchi ce seuil, à partir du moment où la vie mentale se manifeste sous des formes verbales parlées ou écrites. Mais on reconnaît aussi des cas de véritables synergies. Nous en avons la preuve avec certains débats qui sont devenus des classiques. J'ai déjà évoqué la controverse autour des lois phonétiques qui en substance tournait autour de deux différentes notions de causalité, valables respectivement pour les sciences de la nature et pour les sciences humaines. Il s'agissait donc bien d'un débat intrinsèquement philosophique, même si ses protagonistes étaient des linguistes, de par leur appartenance professionnelle. Il en est de même pour une autre question débattue pendant plusieurs dizaines d'années, celle des *subjektlose Sätze*. La question ouverte par un spécialiste des langues slaves, Franz Miklosich, dans les années 1870, avec une brève étude sur l'usage des verbes impersonnels dans les langues slaves, devint un débat qui impliqua logiciens et linguistes, et culmina avec la longue controverse engagée entre deux philosophes, Christopher Sigwart et Anton Marty, impliquant dans la même mesure un vieux problème de la philosophie de l'esprit – le rapport entre pensée et langage – et le problème éminemment syntaxique de la structure de la proposition.

A vouloir extraire de l'extraordinaire richesse de la production théo-rico-linguistique des années du tournant entre les deux siècles, un seul texte qui puisse être considéré comme fondateur pour la philosophie de la linguistique, je n'hésiterais pas à indiquer le bref ouvrage de Victor Henry, *Antinomies linguistiques* (1896). Ce texte semble prendre acte de manière tacite de cette nouvelle redistribution des tâches entre les sciences du langage. Il est communément présenté comme la démonstration de l'impossibilité épistémologique de traiter des thèmes 'philosophiques' de la linguistique comme celui de l'origine du langage. Il sanctionnerait donc le divorce irrévocable entre la linguistique "scientifique" et la philosophie. Je voudrais démontrer ici que la synthèse proposée par Henry pour chacune de ses trois (ou quatre) antinomies constitue en réalité une légitimation pour le traitement d'une philosophie des langues non antithétique mais complémentaire par rapport à la linguistique scientifique.

Je prendrai pour départ la première antinomie qui concerne le langage lui-même dans sa nature de pure abstraction. Le mot même, y lit-on, – et telle est la thèse –,

“n'est [...] autre chose que l'entité abstraite de toutes les émissions vocales, actuelles ou possibles, de tous les sujets parlants, passés, présents et futurs qui auront éprouvé ou éprouveront le besoin de communiquer à autrui la notion qu'il exprime. Et le langage, à son tour, n'est que la somme imaginaire de ces entités multiples, y compris les relations, également abstraites, qui sont susceptibles de les relier entre elles. Bref, il n'y a pas plus de langue française, qu'il n'y a quelque part une personne physique incarnant la République française, la sélection naturelle ou l'horreur du vide dans la nature. (Henry 1896 [2001, p. 6])

Cependant – c'est l'antithèse – il existe une science du langage qui prend comme objet les faits linguistiques, la vie des langues et la vie des mots.

Je noterai que, dans la thèse, il y a une distinction implicite entre compétence linguistique (selon laquelle quiconque parle une langue quelle qu'elle soit, le bas-breton ou le persan, parle en réalité une seule langue) et exécution (selon laquelle deux Parisiens, de même âge et classe sociale, ou même jumeaux, ne parlent jamais la même langue). Je noterai aussi que cette réduction de la langue à une entité abstraite dont il est impossible de déterminer l'acte de naissance (ce serait comme vouloir établir à quel moment un homme qui perd ses cheveux devient chauve) remet en doute un certain nombre de certitudes, non pas tant pour la philosophie que pour la linguistique historique. Les pages qui suivent sont en effet consacrées à la démolition de ces certitudes, à la critique de certains instruments fondamentaux du métier, comme par exemple la notion de racine, et ce jusqu'à la synthèse (*ibid.*, p. 24) qui résout l'antinomie en affirmant la réalité du langage comme “réalité psychologique, intermittente seulement à l'état conscient, mais permanente et vivante dans le tréfonds du moi inconscient”. Ainsi “la vie des mots, en tant que signes de concepts et concepts eux-mêmes, n'est point du tout une fiction, mais un fait, un fait psychologique

ou même physio-psychologique, et l'un des aspects, non le moindre, de la vie universelle". Inexistant comme objet réel, le langage est donc un objet épistémologique, qui relève de la pertinence d'une science des concepts et n'est pas à traiter du point de vue historique mais selon une approche cognitive ("psychologique").

Venons-en maintenant à la seconde antinomie, qui concerne l'origine du langage. La thèse affirme que le langage, comme tout chose au monde, doit avoir eu un début. L'antithèse affirme que l'origine du langage "n'est pas *a priori* un problème linguistique, puisque la linguistique ne se propose pour objets que les langues toutes formées, dans leur état actuel, historique ou préhistorique, et qui ne lui est donné que de constater l'évolution, jamais la naissance d'un langage" (*ibid.*, p. 25). La procédure qui porte ici sur la solution de l'antithèse est différente de la précédente. Le problème est démonté en diverses composantes dont aucune ne relève de la linguistique : aspect anatomique (l'organisation des organes phonatoires) et physiologique (l'exercice de ces organes). Dans les deux cas la différence entre langage animal et humain est uniquement quantitative. Mais il y a un nouvel aspect de la question qui émerge si l'on ne prend plus en considération la faculté de parler ou l'exercice de cette faculté mais sa "fonction mentale et sociale, et l'on se demande : comment cette fonction a-t-elle pris naissance? Comment s'est établie, entre les idées et leur signes sonores, cette mystérieuse relation que nous avons dénommée 'la vie des mots'? C'est là vraiment ce que l'on peut et doit entendre par le problème, aussi légitime qu'intéressant, de l'origine du langage". Il s'agit dans ce cas d'un problème "purement, absolument, exclusivement psychologique" (*ibid.*, p. 27). La naissance du langage est comprise dans l'espace cognitif qui sépare le réflexe primitif du cri animal de l'acte réfléchi de la parole humaine. Telle est la synthèse de l'antinomie, dont la solution est fournie dans les pages suivantes. Henry propose une explication en parcourant les phases de la formation du langage humain, de la spontanéité partagée avec les autres sphères du vivant, à la capacité, exclusivement humaine, de détailler son propre moi, de raconter et de se raconter, lorsque la permanence des sensations à l'état de faits de conscience remplace l'obscur coenesthésie animale.

La troisième antinomie évoque un autre thème courant de la linguistique philosophique de son époque, le thème de l'inconscient cognitif et de son rôle dans la genèse de la parole et de son usage, ce que Henry résume sous la formule : "Le langage est le produit de l'activité inconsciente d'un sujet conscient" (*ibid.*, p. 61). La thèse ici affirmée est que le langage n'est pas la reproduction réfléchie de notre vie intellectuelle, le langage n'est donc jamais adéquat à son objet. Par contre (antithèse), le langage est le seul moyen d'expression et de communication et il n'y a pas un sujet parlant qui ne soit convaincu de dire exactement ce qu'il pense ou de penser ce qu'il dit. Le paradoxe est "la constatation d'une semblable inconscience dans les conditions d'exercice de la faculté par laquelle l'homme affirme et crée sa conscience" (*ibid.*, p. 46). L'intérêt de cette antinomie ne réside pas

véritablement dans sa solution. La synthèse ne résout pas en effet l'antinomie mais en tire plutôt des conséquences : "d'une part, [...] notre langage flotte autour de notre pensée, s'y adaptant et s'y moulant de son mieux et de mieux en mieux ; – et d'autre part, [...] aucun changement introduit par nous dans notre langage n'y est introduit consciemment, avec l'intention réfléchie de mieux accommoder à la pensée un moyen d'expression qui dans notre esprit n'en est pas distinct et ne fait qu'un avec elle" (*ibid.*, p. 72). Le thème de l'inconscient croise ici tout le répertoire des thèmes de la philosophie de son époque : la constitution du langage chez l'enfant, la variation phonétique, la constitution de la grammaire et de la syntaxe. Enfin – et cela est particulièrement important pour notre thème – c'est là qu'Henry formule la distinction entre langage transmis et langage appris : entre le "langage qui a préexisté aux idées" et "celui qui ne lui a servi que de véhicule" (*ibid.*, p. 60). Le langage transmis est le résultat "chez le sujet humain, de centaines de siècles de pensée parlée" (*ibid.*, p. 19) qui ont produit "par une hérédité vague mais indéniable" un *a priori* évolutif ("un moule général des idées dans le cerveau du nouveau-né": *ibid.*, p. 60). Toute acquisition ultérieure – le langage appris – s'instaure sur ce fond naturel. Dans une note (*ibid.*, p. 55-56) Henry avance même l'hypothèse qu'il s'instaure sur une connaissance virtuelle de la langue, grâce à laquelle "les tours de phrase, l'ordre des mots et conséquemment l'agencement des idées constituent un fond linguistique et logique qui par un vague atavisme doit se transmettre du cerveau de l'ancêtre à celui des descendants". On lit en filigrane sous ces mots la question sur laquelle se fondait, dans le débat évolutif de l'époque, la notion d'instinct comme accumulation d'expériences acquises par l'espèce. Une fois encore on reconnaît dans le texte de Henry une notion de langage comme objet abstrait, irréductible à la méthode de la linguistique historique bien qu'elle soit une condition de la vie des langues.

En outre, cette troisième antinomie en contient une quatrième (confinée dans une note en p. 59) dont la solution fait aussi allusion à la constitution d'un objet épistémologique qui légitime l'étude des principes. Dans cette quatrième antinomie – la médiation entre la thèse (la linguistique est une science et, en tant que telle, est capable de produire des lois fixes, constantes et invariables dans leur effet) et l'antithèse (la parole est guidée par l'usage, ou même par l'arbitraire, irréductible à la norme) réside dans le fait que thèse et antithèse s'appliquent respectivement l'une au langage transmis et l'autre (l'antithèse) au langage appris. Ce partage de terrain entre les études linguistiques rentre parfaitement dans un programme scientifique d'intégration plus que de séparation entre la recherche des conditions naturelles de la parole et l'étude de leur réalisation dans les langues, entre une théorie du langage et une théorie des langues.

Certains ont évoqué Kant à propos du titre et de la structure de l'ouvrage de Henry (cf. Joseph 1996, p. 117, 122; Savatovsky 2004; Auroux 2007, p. 46-47). Mais la ressemblance n'est à mon avis que de surface. Les antinomies de Henry, contrairement à celles de Kant, ne concernent pas la

connaissance de l'inconditionné: elles concernent au contraire la connaissance des conditions et – pour un darwinien déclaré tel qu'Henry (1896 [2001, p. 31, note 5], *passim*) – des conditions à leur tour conditionnées par le processus de formation et évolution des langues.

Victor Henry a eu le destin d'être lu tardivement et interprété de façon unilatérale comme précurseur de Saussure. Roman Jakobson s'est particulièrement distingué dans cette entreprise dans les années 1940, en venant même à indiquer les textes de Henry comme la source d'un 'hégélianisme' de Saussure et de l'Ecole de Prague ; cela sans doute sur la base de l'assonance, purement externe, entre les termes des antinomies de Henry – thèse, antithèse, synthèse – avec ceux de la dialectique hégélienne. John Joseph a depuis fait justice d'une bonne part de ces élucubrations. Mais lui-même attribuait encore à Henry une certaine tendance "moderniste", tendanciellement structuraliste (1996, p. 118-119).

Aujourd'hui, à notre époque poststructuraliste, post-généraliste (et clairement orientée vers des formes de néo-naturalisme et néo-évolutionnisme), il est peut-être de quelque utilité de replacer dans le contexte qui leur est propre ces théories de Henry et de plusieurs de ses contemporains qui, imaginant une encyclopédie des sciences du langage – et l'imaginant, là est l'important, du point de vue de leur métier de linguistes – concevaient pour la *philosophie* du langage une tâche théorique ambitieuse et complémentaire par rapport à la linguistique: l'étude des *préconditions* psychiques des pratiques linguistiques. Le module sur lequel sont construits les trois (ou quatre) antinomies linguistiques semble impliquer non pas tant une thèse et une antithèse incompatibles l'une à l'autre, mais bien plutôt une approche méthodologique différente entre sciences diverses mais complémentaires. C'est ce que proposaient les théories psychophysiques de la tradition qui va de Steinthal à Wundt, dont Hermann Paul avait su recevoir les instances en les épurant de l'idéologie *volkspsychologisch*. Ce n'est pas un hasard si Henry cite la *Prinzipienlehre* de Hermann Paul comme exemple de cette science philosophique des langues, ainsi que les *Prinzipien der Sprachgeschichte* comme "non seulement le bréviaire de linguistes, mais encore l'auxiliaire indispensable des recherches du philosophe" (Henry 1887, p. 11). Une analyse plus subtile des textes, qui n'a pas sa place ici, pourrait sans doute mettre en évidence des consonances entre ces deux auteurs, à partir de ce que j'appellerais l' 'actualisme linguistique' de chacun d'entre eux: l'idée que le langage n'a d'existence réelle que dans les pratiques linguistiques du sujet parlant, d'où dérive une certaine réserve face à l'hypostase des objets comme la langue, le mot, le phonème, la racine, alors qu'ils ne sont de fait que de nature épistémologique. Les deux auteurs ont par ailleurs aussi en commun le modèle explicatif de la mutation phonétique et de la transformation des langues.

Un autre thème enfin rapproche la pensée de Henry du travail théorique des linguistes-philosophes de langue allemande : le rôle fondamental des processus inconscients dans la formation des mots. Quelques interprètes récents (Chiss et Puech 2001, p. x-xiii; De Palo 2004), en signalent à

juste titre la centralité dans le parcours des *Antinomies linguistiques*. D'ailleurs, dans son texte sur *Le langage martien*, il devient même le principe interprétatif de l' 'invention du sanscrit' d'Hélène Smith et la "vérification expérimentale des principes spéculatifs [...] exposés [dans *Antinomies linguistiques*]". Paul (1886, p. 26) avait indiqué la notion d'inconscient comme la découverte la plus importante de la psychologie moderne et avait attribué à Steinthal le mérite de l'avoir appliquée à la théorie du langage. Cette découverte était dérivée de la 'psychologie pragmatique' de la première moitié du siècle (Herbart, Beneke, etc.). L'inconscient dans cette version constitue un répertoire mental individuel de représentations, associations, savoirs subliminaux et – ce qui importe surtout pour ses applications linguistiques – de compétences opératives. Dans les applications qu'en font entre autres Steinthal et Paul, l'inconscient désigne, du point de vue des fonctions psychiques, l'ensemble des dispositifs préreflexifs qui contribuent à l'organisation de l'expérience et auxquels l'introspection n'a qu'un accès indirect à travers leur manifestations empiriques ; du point de vue du contenu, il désigne l'ensemble des traces représentationnelles déposées dans la psyché, un savoir potentiel. Cette notion psycho-cognitive de l'inconscient n'est pas assimilable aux autres acceptions courantes de cette époque : ni à l'acception vitaliste proposée par les philosophes de la nature, ni à la version hallucinatoire et chamaniste dont l'histoire a été reconstruite par Ellenberger (1970), ni à celle plus tardive que propose la psychodynamique freudienne. L'inconscient n'est ni une force surnaturelle, ni une altération du sujet dont il devrait alors être exorcisé ou soigné. Il s'agit plutôt d'une modalité normale, non pathologique, inhérente aux processus cognitifs ordinaires, et l'étude de son action dans l'élaboration et manifestation de la pensée verbale, ainsi que dans la transformation des langues, est un sujet central de l'étude philosophique des langues. Paul, on le sait, en fait un principe de la mutation linguistique.

5. Les cas d'étude sur lesquels je me suis penchée nous ont permis de déceler le projet embryonnaire d'une linguistique 'philosophique', sans autre détermination, dans la réflexion d'un des pères fondateurs du comparatisme, Rasmus Rask; puis la position de cette discipline dans la nouvelle encyclopédie des sciences du langage, chez Steinthal et Paul, où toutefois l'indétermination de la dénomination (*Sprachphilosophie, Sprachlehre, allgemeine Sprachlehre, allgemeine Sprachwissenschaft, Prinzipienwissenschaft, Prinzipienlehre...*) s'accompagne d'une relative indétermination du domaine, comprenant des thèmes et approches qui étaient destinés quelque temps après à retomber dans le terrain, limitrophe mais distinct, de la linguistique générale.

Le texte de Henry, enfin, nous a proposé une carte disciplinaire mieux délimitée, dont l'application peut concerner aussi le présent, dans un projet d'unité et distinction qui permette aux diverses sciences du langage d'affronter et de réduire, chacune selon sa propre méthode, ce qui resterait

sinon un objet abstrait. Et, pour reprendre la considération de Henry que j'ai souhaité mettre en exergue, à *chacune suffit sa peine*.

© Lia Formigari

(traduit de l'italien par Mathilde Anquetil)

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUROUX Sylvain, 2007 : *La question de l'origine du langage*. Suivi de *L'historicité des langues*, Paris : PUF.
- DE PALO Marina, 2004 : «Victor Henry, F. de Saussure et le signe». In Puech 2004, p. 271-290.
- CHISS, Jean-Louis & PUECH, Christian, 2001 : «Victor Henry: À la recherche des fondements de la linguistique». Avant-propos à Henry 1896 [2001], p. i-xvii.
- CHRISTIE, William M., 1985 : «Rask's Lecture on the Philosophy of Language», in Adam MAKKAI & Alan K. MELBY eds.: *Linguistics and Philosophy*, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins, p. 77-82.
- ELLENBERGER Henri F., 1970 : *The Discovery of the Unconscious: The History and Evolution of Dynamic Psychiatry*. New York : Basic Books.
- HENRY Victor, 1887 : «Compte-rendu de H. Paul, Prinzipien der Sprachgeschichte», *Revue critique d'histoire et de littérature*, 1, p. 6-11.
- HENRY Victor, 1887a : «Compte-rendu de A. Darmesteter, La vie des mots», *Revue critique d'histoire et de littérature*, 23, p. 282-285.
- HENRY Victor, 1896 : *Antinomies linguistiques*, Paris : Alcan (repris dans *idem*, 2001, pp. 1-73).
- HENRY Victor, 1901 : *Le langage martien*, Paris : Maisonneuve (repris dans *idem*, 2001, pp. 75-189).
- HENRY Victor, 2001 : *Antinomie linguistiques. Le langage martien*, Avant-propos de Jean-Louis Chiss et Christian Puech. Bibliothèque de l'information grammaticale. Louvain/Paris : Éditions Peeters.
- ITKONEN Esa, 2013 : «Philosophy of Linguistics», in *The Oxford Handbook of the History of Linguistics*, Oxford U.P., p. 747-774.
- JOSEPH John, 1996 : «'Undoubtedly a Powerful Influence' : Victor Henry's Antinomies linguistiques (1896), with an annotated translation of the first chapter», *Language and Communication*, 16, p. 117-144.
- KOERNER E.F.K., 1972 : «Hermann Paul und Synchronic Linguistics», *Lingua*, 29, pp 274-307. Repr.: *Towards a Historiography of Linguistics. Selected Essays* (Studies in the History of Linguistics, 19), Amsterdam: John Benjamins, 1978, p. 73-106.
- PAUL Hermann, 1886² [1880¹, 1920⁵, 1898³, 1909⁴] : *Prinzipien der Sprachgeschichte*, Halle: Niemeyer.

- PUECH Christian, éd., 2004 : *Linguistique et partages disciplinaire à la charnière des XIXe et XXe siècles: Victor Henry (1850-1907)*, Louvain-Paris : Peeters.
- RASK Rasmus Christian (sans date) : Trad. angl.: *A Lecture on the Philosophy of Language*, in Christie, 1985, p. 80-82.
- SAVATOVSKY Dan, 2004 : «La cinquième antynomie de Victor Henry (Une épistémologie kantienne de la linguistique)», in Puech, 2004, p. 77-97.
- STEINTHAL Heymann, 1881² : *Abriss der Sprachwissenschaft. I: Einleitung in die Psychologie und Sprachwissenschaft*, Berlin : Dümmler.



Victor Henry (1850-1907)

Between Linguistics and Philosophy of Language: The Debate on Chomsky's Notion of "Knowledge of Language"

Giorgio GRAFFI
Univ. de Vérone

Résumé :

Chomsky's notion of "knowledge of language" has given rise to much debate, with the participation of not only linguists, but also philosophers and cognitive scientists. Furthermore, Kripke's (1982) interpretation of Wittgenstein, while dealing with generative grammar only in a marginal way, helped to undermine the notion of "following a rule by an individual", which underlay the notion of "knowledge of language" in Chomsky's sense.

Chomsky's answer has been that his theory of language and its knowledge is perfectly consistent with the standards of any scientific theory. Skeptical objections in the style of Kripke or Wittgenstein can apply to any kind of science: then, if you accept them, you cannot do science; if you want to do science, they cannot be taken into account.

In my view, Chomsky's answers to his critics are fairly convincing; this does not mean, however, that all the problems are solved. For example, the issue of the "psychological reality of grammar", hotly debated between the 1960s and the 1970s, and quickly dismissed by Chomsky by stating that a psychologically real theory is simply a true theory, should probably be reconsidered.

Mots-clés :

Chomsky, Kripke, knowledge, psychological reality, representation

1. INTRODUCTION

A lively debate between Chomsky on the one hand and several philosophers (of language, but also philosophers of science) on the other started with the appearance of *Aspects of the Theory of Syntax* (Chomsky 1965), where one can read statements like the following one: “linguistic theory is mentalistic, since it is concerned with discovering a mental reality underlying actual behavior” (Chomsky 1965, p. 4). Then a question automatically arose: what constitutes this “mental reality”? And, even more radically: how can such a “mental reality” be proved to exist? These are essentially the questions about which the debate we have alluded to developed. This debate went through various stages: possibly, its first systematic documentation is the second part of Hook (1969), where one can read both Chomsky’s presentations and those of his critics (Goodman, T. Nagel and Quine, among others); subsequently, several other scholars intervened in the debate (e.g., Dummett or Searle), raising similar and other objections to Chomsky’s “mentalist” view of language. Chomsky answered many such objections in some of his books of the 1970s and of the 1980s (Chomsky 1975, 1980, 1986) and returned to the issue in Chomsky (2000).

In what follows, I will mainly focus on the debate as it is dealt with in chapter 4 of Chomsky (1986), where the MIT linguist defends his own view of “knowledge of language”, especially answering some objections by Dummett. In this same chapter, he also discusses some conclusions drawn by Kripke (1982) about the notion of “private language”, following and developing Wittgenstein’s view on the issue: Kripke’s arguments are not directed against Chomsky’s view of language and knowledge of language (except for some marginal remarks, as will be seen), but, if they were shown to be tenable, they would undermine the whole theoretical construction of generative grammar, as Chomsky himself (1986, p. 226) suggests. I will therefore examine Chomsky’s answers to Kripke and Dummett and I will try to give an assessment of the debate. Anticipating this assessment, I must say that I find Chomsky’s answers essentially convincing; this does not mean, however, that the issue of what “knowledge of language” is has really found a completely satisfactory answer. I will deal with this problem in the final part of this paper, also referring to some suggestions by a cognitive scientist (Pylyshyn 1980; 1984).

2. CHOMSKY'S VIEW OF "LANGUAGE" AND "KNOWLEDGE OF LANGUAGE"

Since the main reference of the present paper is the debate between Chomsky and the philosophers of language as it is presented in Chomsky (1986), I will start by presenting Chomsky's statements about the notions of "language" and "knowledge of language" that can be found in this same work. As will be seen, such statements, while being essentially consistent with the views held by Chomsky in the previous periods of his scientific work, nevertheless introduce some important modifications, which apparently are only of a terminological nature, but actually help to clarify some earlier discussions.

According to Chomsky (1986, p. 3), the inquiry into "knowledge of language" has to answer "three basic questions":

- What constitutes knowledge of language?
- How is knowledge of language acquired?
- How is knowledge of language put to use?

In Chomsky (1986, p. 3-4), their answers are sketched as follows:

The answer to the first question is given by a particular generative grammar, a theory concerned with the state of the mind/brain of the person who knows a particular language. The answer to the second is given by a specification of U[niversal] G[rammar] along with an account of the ways in which its principles interact with experience to yield a particular language; UG is a theory of the "initial state" of the language faculty, prior to any linguistic experience. The answer to the third question would be a theory of how the knowledge of language attained enters into the expression of thought and the understanding of presented specimens of language, and, derivatively, into communication and other special uses of language.

Some years later Chomsky (1991) dubbed questions (i)-(iii), respectively, "Humboldt's problem", "Plato's problem" and "Descartes's problem". Actually, as will be seen, Chomsky proposes a solution only for "Humboldt's problem" and "Plato's problem", while he maintains that a scientific treatment of "Descartes's problem" is essentially unavailable.

An essential condition for the solution of all the problems listed above is, in each case, a sharper definition of the notion of "language". To attain this goal, Chomsky introduced in his 1986 book a very important terminological, but also conceptual, innovation with respect to his previous work, namely the distinction between "E(xternalized) Language" (*E-Language*) and "I(nternalized) Language" (*I-Language*):

[...] David Lewis [...] defines a language as a pairing of sentences and meanings [...] over an infinite range [...]. Let us refer to such technical concepts as instances of "externalized language" (*E-language*), in the sense that the construct is understood independently of the properties of the mind/brain. (Chomsky 1986, p. 19-20)

The I[nternalized] language [...] is some element of the mind of the person who knows the language, acquired by the learner, and used by the speaker-hearer (*ib.*, p. 22). [C1]

This polysemy of the term “language” has brought about various misunderstandings of the generative theory, which certainly was not concerned with the same kind of “language” to which other linguistic schools devoted their research. Chomsky (1986, p. 29 ff.) recognizes that some of the studies in generative grammar have also contributed to the confusion, especially from the point of view of terminology: e.g., “the term «language» has regularly been used for E-language in the sense of a set of well-formed sentences, more or less along the lines of Bloomfield’s definition of «language» as a «totality of utterances»” (*ibid.*). He also judges the choice of the term “grammar” not particularly happy to denote both linguistic theory and the object of this theory as well, namely I-language (cf. *ibid.*). Furthermore, the study of formal systems, which was one of the intellectual strands from which generative grammar developed, suggested a misleading equation between formal systems such as arithmetic on the one hand and language (in the sense of “E-language”) on the other (*ibid.*, p. 30-1). Many people have therefore considered it fundamental to develop a mechanism that can generate all and only the sentences of natural language, without worrying about the features of this mechanism from the point of view of language acquisition: an emblematic case is represented by Quine, who considers meaningless the problem of choosing the “correct” grammar between two or more that generate the same language (in the sense of “E-language”). For Chomsky, however, the interest lies not so much in the identification of the produced language, as in the “realistic” definition of the mechanism that can produce it, namely “I-language”. In subsequent works, Chomsky has further defined the features of I-language, stating that “I” means *internal, individual and intensional* (“that is, the actual formulation of the generative principles, not the set it enumerates”, Chomsky 2006, p. 175). Summarizing this discussion, we can observe that the notion of “I-language” allows Chomsky to get rid of some equivocations brought about by his earlier terminological choices (cf. Chomsky 1965): firstly, the “systematic ambiguity” of the term “grammar” is eliminated, since it now only denotes the linguist’s theory, and not the speaker’s mental representation as well, which is dubbed “I-language”; secondly, the “individual” character of I-language renders the notions of “ideal speaker-hearer” and “homogeneous linguistic community” (both postulated in Chomsky 1965) superfluous. Of course, the individual character of I-language raises the problem of how communication between different individuals is possible; Chomsky’s answer is very straight: “I can understand Jones, within limits, because my I-language is not too different from his” (Chomsky 2000, p. 72-3). Hence, there is no need to postulate a super-individual entity to account for

communication, such as Saussure's notion of *langue*, which the Geneva linguist defined as follows:

La langue [...] est un trésor déposé par la pratique de la parole dans les sujets appartenant à la même communauté, un système grammatical existant virtuellement dans chaque cerveau, ou plus exactement dans les cerveaux d'un ensemble d'individus; car la langue n'est complète dans aucun, elle n'existe parfaitement que dans la masse. (Saussure 1922, p. 30)

Even Saussure therefore defines *langue* as a psychological phenomenon, which, however, has not only an individual, but also a social component, which is the crucial one. As is well-known, Chomsky (1965, p. 4) explicitly related his distinction of competence vs. performance to Saussure's one of *langue* vs. *parole*, with the qualification that "it is necessary to reject his [namely, Saussure's] concept of *langue* as merely a systematic inventory of items and to return rather to the Humboldtian conception of underlying competence as a system of generative processes". In the case of Saussure's *langue* vs. Chomsky's I-language, the difference would rather lie in the contrast between social vs. individual. Hence another problem arises: is it really possible to account for linguistic communication without assuming a social entity, or, at least, a kind of "public language"? Saussure would give a negative answer; other linguists more or less contemporary to him gave however a positive one; indeed, they maintained that the postulation of a super-individual entity is an essentially ungrounded move.

3. A HISTORICAL DIGRESSION: THE ISSUE OF THE SOCIAL VS. THE INDIVIDUAL IN THE ANALYSIS OF LANGUAGE

The German linguist Hermann Paul (1846-1921) was one of the firmest adversaries of the idea that "a social mind" is necessary to account for social phenomena, included language: "in my view, there can only exist an individual psychology" (Paul 1910, p. 364). According to him, "the task of linguistics" is to offer a solution to the following five problems: 1) the way in which linguistic activity takes place; 2) language learning; 3) language change; 4) the splitting of languages into dialects; 5) language origin. "Such problems – Paul continues - are not isolated from each other, but they are strictly connected. They all share a common feature: to solve them, one thing is chiefly necessary, i.e. the careful observation of the mutual communication between different individuals" (*ibid.*, my translation). Paul's position seems therefore share a substantive part with Chomsky's, but there is an important difference between the two scholars (for a systematic confrontation between them I refer to Graffi 1995): as has just been seen, Paul, unlike Chomsky, does take into account "the mutual communication between different individuals", namely the activity of the

different speakers in a linguistic community. This activity brings about what Paul calls “linguistic usage” (*Sprachusus*), which is a kind of average drawn from the comparison of single linguistic organisms (Paul 1920, p. 29) and which excludes those aspects of individual linguistic activity which are not shared by a plurality of speakers.

Another linguist of the first decades of the 20th century who speaks against the postulation of a super-individual entity to account for linguistic communication is the former student and editor of Saussure himself, namely Albert Sechehaye (1870-1946), who wrote, among other things:

L'agent des phénomènes de psychologie collective n'est que la somme des agents qui produisent isolément les phénomènes de psychologie individuelle. (Sechehaye 1908, p. 97)

Nous ne croyons pas que la conception sociologique de la langue nous oblige à admettre l'existence de cette langue en soi, dont le sujet, en dehors des individus parlants, est inimaginable. (Sechehaye 1933, p. 65)

The historical settings of Paul and Sechehaye, on the one hand, and of Chomsky, on the other, are of course very different: the former were both especially critical of the approach to psychology held by the German psychologist Wilhelm Wundt (1832-1920), who was highly authoritative in their time, and who pleaded for an “ethnopsychology” (*Völkerpsychologie*), which should be added to individual psychology in order to account for social and cultural phenomena, namely, as well as language, also myth, custom, and so on. Clearly, the constructs of ethnopsychology are completely out of date, and they should bother neither us nor Chomsky: nevertheless, the problem remains of how accounting for the fact that language, being treated as a psychological phenomenon, is essentially individual, while at the same time allowing for communication between different individuals. In other words, what makes it possible that a certain group of people can mutually understand each other, although their I-languages are necessarily different, while such mutual understanding is impossible outside of this group? Chomsky (1986, p. 15; although the argument often occurs throughout his works) stresses that “language” (in the sense of “E-language”) “has a crucial sociopolitical dimension”: we speak of “Chinese language” and “Chinese dialects”, but the speakers of such different “dialects” often do not understand each other; in contrast, we normally refer to German and Dutch as two “languages”, but people on both sides of the Dutch/German borders speak “dialects” of these two “languages” which are mutually intelligible. Chomsky is surely right about this: but what are the limits within which two languages (in the sense of “I-languages”) are mutually intelligible, and beyond which they no longer are? Paul's notion of “linguistic usage” is an attempt to answer this question, which one could call “Paul's problem”. Chomsky does not even mention “Paul's problem”: he is only interested in language as a cognitive phenomenon, not as a communicative one.

4. THE “PSYCHOLOGICAL REALITY OF LINGUISTICS”

In fact, Chomsky (2006 [1968], p. 1) explicitly states that “linguistics is a particular branch of cognitive psychology” and that “linguistics is simply that part of psychology that is concerned with one specific class of steady states, the cognitive structures employed in speaking and understanding” (Chomsky 1975, p. 160). These statements have also been the subject of a lively debate, which, as often occurs, has seen Chomsky and several of his critics on opposite sides. A first, substantive, confirmation of Chomsky’s approach seemed to be provided by the so-called “Derivational Theory of Complexity” (DTC), worked out during the 1960s especially by George A. Miller and his coworkers. In a nutshell, DTC maintained that the process of the perception of a sentence would be more difficult (and therefore longer) depending on the number of transformations needed to generate its surface structure from its deep structure. Hence a passive sentence would require more time to be processed than the corresponding active one, but less time than the corresponding passive-negative, and so on. The results of the first experiments seemed to corroborate DTC. Later work, however, showed that 1) some transformationally derived sentences are processed faster than the corresponding untransformed ones and that 2) the greater complexity of a given sentence type with respect to another is not due to the greater number of transformations, but to other reasons, e.g., the difficulty for a speaker to imagine a non-existing state of affairs, which renders a negative sentence more complex than the corresponding affirmative one. The failure of DTC led some Chomsky’s followers to abandon his “standard theory”: e.g., from such a failure Bresnan (1978, p. 2) drew the conclusion that standard theory was “psychologically unrealistic” and began to work out an alternative linguistic theory (Lexical Functional Grammar). On the contrary, the failure of DTC did not especially worry Chomsky, possibly because he considered it to be irrelevant: the implicit assumption of DTC was that linguistic competence and linguistic performance are isomorphic, which is not necessarily true. Hence, if the judgments of native speakers and the overall deductive structure of the theory spoke in favor of a transformational analysis, there was no reason, in Chomsky’s view, to give it up. Chomsky’s conclusion was that the problem of the “psychological reality of linguistic theory” simply does not exist; linguistic theories are not “psychologically real” or “psychologically unreal”, but they are true or false:

The question is: what is ‘psychological reality’, as distinct from ‘truth, in a certain domain’? [...] I am not convinced that there is such a distinction”. (Chomsky 1980, p. 107)

[...] the question of psychological reality is no more and no less sensible in principle than the question of the physical reality of the physicist’s theoretical constructions. (*id.*, p. 192)

Hence there would be no differences in the requisites that a cognitive theory (such as linguistics when it deals with “I-language”) or a physical one, such as any naturalistic theory, must satisfy. I’ll come back later (section 7) on this whole equation between cognitive disciplines and natural ones.

5. KRIPKE AND DUMMETT VS. CHOMSKY

As has been hinted above, Kripke’s (1982) book only devotes some marginal remarks to generative grammar: its aim is to reconsider Wittgenstein’s (1953) arguments against so-called “private language”, in order to show that they not only apply to the expression of states such as “feeling pain”, etc., but to any notion of “following a rule” which is based only on the subjective reports. Kripke’s conclusions, at any rate, apply to any kind of explanation in terms of “individual psychology”, hence also to Chomsky’s notion of “knowing a language”. As Kripke (1982, p. 14) remarks, Wittgenstein’s position is essentially behavioristic hence it contrasts not only with generative grammar, but also with any cognitive approach to the mind: Wittgenstein’s behaviorism, however, is not a premise (as it is with Quine), but “it is to be argued as a conclusion”.

According to Kripke’s reconstruction, Wittgenstein’s argument against private language is formed by a “skeptical paradox”, followed by a “skeptical conclusion”. The “skeptical paradox” runs as follows.

Let me suppose, for example, that ‘68 + 57’ is a computation that I never performed before. [...]

I perform the computation, obtaining, of course, the answer ‘125’. I am confident, perhaps after checking my work, that ‘125’ is the correct answer. [...]

Now suppose I encounter a bizarre sceptic. This sceptic questions my certainty about my answer [...]. Perhaps, he suggests, as I used the term ‘plus’ in the past, the answer I have intended for ‘68 + 57’ should have been ‘5’! [...]. In the past I gave myself only a finite number of examples instantiating this function. All, we have supposed, involved numbers smaller than 57. So perhaps in the past I used ‘plus’ and ‘+’ to denote a function which I will call ‘quus’ and symbolize by ‘ \oplus ’. It is defined by:

$$x \oplus y = x + y \text{ if } x, y \text{ is } < 57 \\ = 5, \text{ otherwise.}$$

The sceptic claims (or feigns to claim) that I am now misinterpreting my own previous usage. By ‘plus’, he says, I *always meant* ‘quus’; now, under the influence of some insane frenzy, or a bout of LSD, I have to misinterpret my own previous usage.

Ridiculous and fantastic though it is, the sceptic’s hypothesis is not logically impossible (Kripke 1982, p. 9).

In a nutshell, Wittgenstein's (according to Kripke) "skeptical paradox" amounts to saying that we can never be sure that our behavior conforms to a given rule, even if it apparently does. In other words, there is no basis for assuming that, if I behaved in a given way in the past, I will always do the same in the future. According to Kripke, there is no way of solving this skeptical paradox by preserving the usual interpretation of "rule" as something which is tacitly followed by the individual.

This conclusion also applies to "competence" as conceived in Chomsky's framework (remember that Kripke writes before the appearance of the notion of I-language). Kripke says:

[...] given the skeptical nature of Wittgenstein's solution to his problem (as this solution is explained below), it is clear that if Wittgenstein's standpoint is accepted, the notion of 'competence' will be seen in a light radically different from the way it implicitly is seen in much of the literature of linguistics. For *if* statements attributing rule-following are neither to be regarded as stating facts, nor to be thought of as *explaining* our behavior [...], it would seem that the *use* of the ideas of rules and of competence in linguistics needs serious reconsideration, even if these notions are not rendered 'meaningless'. (Kripke 1982, p. 31, fn. 22)

What is the "skeptical solution" proposed by Wittgenstein to his "skeptical paradox", according to Kripke:

[...] the answer is that, if one person is considered in isolation, the notion of a rule as guiding the person who adopts it can have *no* substantive content. [...]

The situation is very different if we widen our gaze from consideration of the rule follower alone and allow ourselves to consider him as interacting with a wider community. (Kripke 1982, p. 89).

Therefore, we can say that someone "follows a rule" only if her/his behavior agrees with the behavior of the community which surrounds her/him. Of course, this also applies to the notion of "following a linguistic rule" and hence renders any approach to language in terms of individual psychology impossible in principle. As Kripke remarks about generative (which he still calls "transformational") grammar:

Modern transformational linguistics, inasmuch as it explains all my specific utterances by my 'grasp' of syntactic and semantic rules generating infinitely many sentences with their interpretation, seems to me to give an explanation of the type Wittgenstein would not permit. (Kripke 1982, p. 97, fn. 77)

Kripke's criticism of generative grammar can be summarized as follows: any approach to language in terms of individual psychology is impossible in principle; therefore, the generative view of language as "I-language", where "I" stands for "internal" and "individual" (and also for "intensional", as we have seen, but this is irrelevant in the present context), is untenable.

Let's now turn to Dummett's criticism of Chomsky: it is mainly directed against Chomsky's assumption that knowledge of language is a kind of "unconscious knowledge". Dummett was certainly not the only one who raised objections against such assumptions; I have chosen him as a representative of this whole set of philosophers mainly for practical reasons, among them that Chomsky (1986) devotes several pages to answer the criticisms that Dummett (1981) directed against one of his previous books (Chomsky 1980). Dummett writes:

There are two principal issues with which the book [Chomsky 1980] is concerned and to which its author repeatedly returns. [...] We are born with a propensity to speak one out of a restricted range of possible languages. [...] This thesis is of philosophical interest, because of its bearing on the concept of learning: but it is in itself an evidently empirical thesis, with no very great philosophical consequences. As such, it is very much subordinate to the other thesis on which Chomsky lays great stress in this book: namely, that mastery of a language consists of unconscious knowledge. I will concentrate exclusively on this latter thesis.

One has to keep in mind that Chomsky considers knowledge of language as a kind of "knowing that", not of "knowing how", to employ the terminological distinction made famous by Ryle (1949). As a consequence, Chomsky assumes that knowledge of language is a form of "knowledge that" (hence not a practical ability, such as riding a bicycle, which would be an instance of "knowledge how") which is at the same time of an unconscious nature. This position is untenable, according to Dummett:

There are two distinct positions entailing a denial of explanatory power to Chomsky's theory. One is: there can be no such thing as unconscious knowledge; a speaker does not know the system of rules governing the language, but merely acts as would someone who knew those rules and could apply them sufficiently rapidly. The other is: one may legitimately describe a speaker as unconsciously knowing the rules governing the language, but, in doing so, one is saying no more than that he speaks, and responds to the speech of others, in accordance with those rules: hence no *hypothesis* has been advanced, nor any *explanation* given. The difference between these positions is of little interest to Chomsky. He repudiates both: his theory is an explanatory hypothesis, not a systematization of facts open to view.

Dummett also brings into question the alleged "psychological nature" of knowledge of language according to Chomsky:

Chomsky's assumption is that our knowledge of our mother tongue is 'represented somehow in our minds, ultimately in our brains, in structures that we can hope to characterize abstractly, and in principle quite concretely, in terms of physical mechanisms'. [...] Unconscious knowledge is thus a physiological state, presumably a state of the brain: in locating it 'in our minds',

we are acknowledging the purely abstract character of the account which is the best we can at present give of it. [...] A characterization of some physiological system is not, however, qualified as psychological merely by being abstract or schematic: i.e. by omitting to specify the actual mechanisms involved. What gives Chomsky's theory its psychological character is its use of psychological terms like 'computation' and 'knowledge of a rule'.

In other words, Dummett says that Chomsky attempts to save his notion of "unconscious knowledge" by linking it to the hypothesis that there must be some "physical mechanisms" which would implement it, but the nature of these mechanisms is unclear. The problem of the "psychological reality of grammar" surfaces again, though this time raised from a purely theoretical point of view.

Dummett concludes as follows about Chomsky's notion of knowledge of language:

Knowledge of a language does not resemble an ordinary practical skill: one who cannot ski may perfectly well know what it is to ski, whereas one who does not know Spanish does not know what it is to speak Spanish, and would be unable to tell for sure whether others were speaking Spanish or not. A good deal of conscious knowledge is required for the knowledge of a language, as Chomsky himself remarks. [...] It is on the basis of such knowledge that we say what we do: for speech is ordinarily a highly conscious activity, an activity of rational agents with purposes and intentions.

For reasons such as these, Chomsky is almost certainly right in treating knowledge of language as a genuine instance of knowledge, as well as in holding practical knowledge, properly so called, to have a large theoretical component. That does not entitle him, however, to dismiss the problems that then arise by declaring such knowledge inaccessible: for one thing, we need an account of how unconscious knowledge issues in conscious knowledge.

Therefore, Dummett's basic criticism is that Chomsky's notions of "knowledge of language" and of "linguistics as a branch of psychology" are essentially groundless.

6. CHOMSKY'S ANSWER: THE "METHODOLOGICAL NATURALISM"

It has been already said that the target of Kripke's "Wittgensteinian skepticism" was not, or was only marginally, generative grammar: however, its conclusion that an approach to language in terms of individual psychology is untenable was so threatening for the whole construction of generative grammar that it is well understandable that Chomsky devoted some pages of his 1986 book to answering it. Chomsky (1986, p. 226) starts by distinguishing two cases in which it can be asked if a person "is following a rule": the first concerns "my doing as a person in ordinary

life”, and the second “my doing so as a scientist seeking to discover the truth about language faculty”. In the first case, Chomsky (*ibid.*) goes on,

Because attribution of rule following requires reference to the practices of a community, there can be no “private language”. There is no substance or sense to the idea of a person following a rule privately. It seems that the “individual psychology” framework of generative grammar is undermined.

However, this conclusion is unsound, according to Chomsky. Referring to the passage by Kripke (1982: 89) quoted above, that rejected the possibility of “considering a person in isolation”, Chomsky (1986, p. 232-3) remarks that “isolation”

[...] must be understood as referring not to an individual whose behavior is unique but to someone “considered in isolation” in the sense that he is not considered as a person, like us. But now the argument against private language is defanged. We consider Robinson Crusoe to be a person, like us.

Also on this point Chomsky shows some striking similarities with Hermann Paul. The German linguist rejected “ethnopsychology” (see above: section 3), but at the same time he had to account for the reciprocal understanding between different individuals. His solution of the problem lay in what I have elsewhere (Graffi 2001, p. 46) called “the assumption of the constitutional uniformity of individuals”:

Everything that we believe to know about the representation of another individual only rests on conclusions which have been drawn about our own. We further presuppose that the mind of the other is in the same relationship with the external world as our own mind, that the same physical impressions bring about in it the same representations as in our own, and that such representations connect with each other in the same way. (Paul 1920, p. 15, my translation)

The fact that all humans essentially share the same nature, although they obviously differ from each other in their individual features, is what renders a scientific investigation of humans possible. Then, this same fact also accounts for the second case listed by Chomsky about “following a rule”, namely the “doing so as a scientist”:

What about our conclusions, as scientists, that Jones is following the rule R? [...] We then try (in principle) to construct a complete theory, the best one we can, of relevant aspects of how Jones is constructed – of the kind of “machine” he is, if one likes. [...]

This theory is about Jones’s capacities and how they are realized, these being facts about Jones. At the same time it is a theory about persons, the category to which we take Jones to belong as an empirical assumption. [...]

This approach is not immune to general skeptical arguments – inductive uncertainty, Hilary Putnam’s antirealist arguments, and others. But these are not

relevant here, because they bear on science more generally. (Chomsky 1986, p. 236-7)

Chomsky's modelling of linguistics on "hard" empirical sciences is also the leading thread of his answer to Dummett's (and others') objections concerning his notion of "knowledge of language". He clearly restates that language is a case of propositional knowledge (namely, "knowing that"):

Knowledge of language involves (perhaps entails) standard examples of propositional knowledge: knowledge that in the word *pin*, /p/ is aspirated, while in *spin* it is not; that the pronoun may be referentially dependent on *the men* in (9i), but not in the identical phrase in (9ii), and so forth:

(9i) I wonder who [the men expected to see them]

(9ii) [the men expected to see them]

(Chomsky 1986, p. 265-6)

In (9i), *the men* and *them* can refer to the same set of individuals: in (9ii), they cannot (here and in what follows, I reproduce Chomsky's original numbering). In Chomsky's wording, *them* can be "referentially dependent" on *the men* in the first sentence, but not in the second. Let's now take a glance to Chomsky's explanation of this contrast.

In the theoretical framework of Chomsky (1986), (9i) and (9ii) would have the abstract representations (10i) and (10ii), respectively (these representations would be partly different in more recent models, but this is irrelevant for our topic):

(10i) I wonder who [_{S1} the men expected [_{S2} *e* to see them]

(10ii) the men expected [_{S1} PRO to see them]

In (10i), the symbol *e* ("empty") indicates the position from which the pronoun *who* has been moved by the transformation of "*wh*-movement". In (10ii), the symbol PRO indicates the understood subject of the infinitival clause: it has the same reference as the subject of the main clause, *the men* (it is "referentially dependent" on it).

The key to explaining the contrast is the so-called "Binding Principle B", namely the second of the three principles which describe the possibilities vs. the impossibilities of "referential dependence" between the three different kinds of Noun Phrases ("anaphors", "pronominals" and "R(eferring)-expressions") within the sentence (for more details on the "Binding Theory", cf. e.g. Chomsky 1986: 164-204). The "Binding Principle" (B) states:

"Pronominals are free in a local domain".

"Free" means "not referentially dependent"; a "local domain" is (roughly) the simple clause. Let's now consider the sentences (10) again. In (10i), the pronominal *them* is free in its local domain (S_2): therefore, it may be referentially dependent on *the men*, which is outside S_2 . In (10ii), the

understood subject PRO is referentially dependent on the subject of the main clause, i.e. *the men*; but PRO is also in the same local domain as *them* (S₁); therefore, *them* may not be referentially dependent on *the men*. Chomsky comments:

Suppose our best theory asserts that speakers know the facts of referential dependence in these cases because their language provides the representations (10i) and (10ii) for (9i) and (9ii) [...]

(9i) I wonder who [the men expected to see them]

(9ii) [the men expected to see them]

(10i) I wonder who [the men expected [*e* to see them]]

(10ii) the men expected [PRO to see them]

Should we then say that the person who “has” this language “knows the binding theory principles” and so forth? [...] a positive answer seems consistent with normal usage. (Chomsky 1986, p. 267)

Hence, the facts that speakers of English invariably recognize the contrast between (9i) and (9ii) is a proof that they have the representations (10i) and (10ii) and know (in the sense of “knowing that”) the Binding Principle B as well. Chomsky concludes that

Thus, according to the theory that Dummett finds problematic or unintelligible, a person has unconscious knowledge of the principles of binding theory, and from these and others discussed, it follows by comparisons similar to straight deduction that in (9i) the pronoun *them* may be referentially dependent on *the men* whereas in (9ii) it may not [...]. That this is so is conscious knowledge, among the numerous consequences of principles of U[niversal] G[rammar], which are surely not accessible to consciousness. [...]

We do not, of course, have a clear account, or any account at all, of why certain elements of our knowledge are accessible to consciousness whereas others are not, or of how knowledge, conscious or unconscious, is manifested in actual behavior. (Chomsky 1986, p. 270)

Knowledge of language would therefore contain some elements which are unconscious, but easily traceable to consciousness, on the one hand, and some other elements which are inaccessible to consciousness, on the other. For these latter, Chomsky, resorting to a terminological distinction introduced in Chomsky (1975), prefers to speak of “cognizing” instead of “knowing”: “«cognizing» would appear to have the properties of knowledge in the ordinary sense of the term, apart from, perhaps, accessibility to consciousness” (Chomsky 1986, p. 268).

In a nutshell, Chomsky’s answer to Kripke is that the investigation of I-language is legitimate since we assume that all humans are essentially like us; his answer to Dummett is that “unconscious knowledge” of rules and principles can be shown to exist and that it provides an adequate explanation of the speakers’ I-language(s). These two answers share the same feature. I-language can (and must) be investigated as any natural

object: “methodological naturalism”. This attitude is described by Chomsky in the following terms:

A “naturalistic approach” to the mind investigates mental aspects of the world as we do any others, seeking to construct intelligible explanatory theories, with the hope of eventual integration with the “core” natural sciences. [...] Naturalism, so understood, should be uncontroversial [...]. I think that the opposite has been true, a curious feature of recent intellectual history. Explanatory theories of mind have been proposed, notably in the study of language. They have been seriously challenged, not for violating the canons of methodological naturalism (which they seem to observe, reasonably well), but on other grounds: “philosophical grounds”, which are alleged to show that they are dubious, perhaps outrageous, irrespective of success by the normal criteria of science; or perhaps that they are successful, but do not deal with “the mind” and “the mental”. (Chomsky 2000, p. 76-7)

“Philosophical objections” such as those by Kripke or Dummett would therefore be caused by an unwarranted “dualism” which considers the investigation of the “physical” and of the “mental” as two radically different enterprises. For Chomsky, on the other hand, they have to follow exactly the same paths, namely the working out of hypotheses and their checking against empirical facts, such as the speakers’ intuition.

7. MENTAL PHENOMENA VS. PHYSICAL PHENOMENA

In my view, “methodological naturalism” is unobjectionable. However, it is merely a *methodological* choice: mental as well as natural phenomena are to be dealt with in the same way. Nevertheless, one could ask if these two kinds of phenomena are exactly the same also from an *ontological* point of view. Chomsky himself traces a boundary between phenomena that can be described in terms of cause and effect (hence, in “naturalistic” terms) and those which cannot:

Is behavior governed or guided by these “rules”, as we call them? Do the rules we postulate play what some call “a causal rule” in behavior? Do the principles formulated in UG concerning the initial state S_0 have “causal efficacy” in bringing about the attained state S_L ?

[...] if R is a constituent element of the initial state determined by our best theory, and invoking R is part of our best account of why the attained state has such-and-such properties that then enter into behavior, we are entitled to propose that R has “causal efficacy” in producing these consequences. (Chomsky 1986, p. 244)

The principles of Universal Grammar have therefore a “causal” role in bringing about our steady state, our “knowledge of language”. Such principles, however, do not have any causal role as far as our linguistic

behavior is concerned: "Our behavior is not «caused» by our knowledge, or by the rules and principles that constitute it." (Chomsky 1986, p. 260). "Naturalistic" explanations, therefore, only apply in accounting for the acquisition of language (S_0) and its knowledge (S_L); they cannot apply in explaining language use. This is the reason why I said earlier (section 2) that Chomsky gives two quite different answers to "Humboldt's problem" and to "Plato's problem", on the one hand, and to "Descartes's problem", on the other. This different treatment of language acquisition and knowledge vs. language use is connected to the question of intentionality, which Chomsky recognizes as "staying beyond" any naturalistic explanation:

[...] intentional phenomena relate to people and what they do as viewed from the standpoint of human interests and unreflective thought, and thus will not (so viewed) fall within naturalistic theory, which seeks to set such factors aside. (Chomsky 2000, p. 22)

Naturalistic inquiry will always fall short of intentionality. (*ib.*, p. 45)

So far so good. But now a further problem arises: what is the exact nature of "knowledge of language"? The problem is no longer that raised by Dummett, namely the relationship between conscious and unconscious knowledge, but rather the role of the notion of "representation" in the treatment of physical vs. mental phenomena. A cognitive scientist (who, by the way, agrees with Chomsky on many points) writes the following:

If there is any validity to the view that at least some human behavior is rational, then the systematicity of people's behavior in those cases will be stateable only when their actions are described in what I refer to as *cognitive* or *intentional* terms. (Pylyshyn 1984, p. 10)

I do examine one aspect of intentionality because it is closely related to the notion of *representation*, a notion which plays a fundamental role in cognitive explanation. (Pylyshyn 1984, p. 21)

While we do not assume that planets have a symbolic representation of their orbits (or of the laws governing their trajectory), we *do* claim that the appropriate explanation of cognitive processes must appeal to the organism's use of rules and explicit symbolic representations. The distinction between behavior being governed by symbolic representations and behavior being merely exhibited by a device in virtue of the causal structure of that device is one of the most fundamental distinctions in cognitive science. (Pylyshyn 1980, p. 120)

In Pylyshyn's framework, the notion of representation is strictly connected to that of intentionality and does not apply to physical phenomena. Hence one could assume that it only enters into phenomena of language use, not of language acquisition and of knowledge of language.

This position seems to fully coincide with Chomsky's one, who explicitly takes it into account:

[...] the cognitive system involved in the use of language is "cognitively penetrable" in the sense of Pylyshyn (1984) and other current work; that is our goals, beliefs, expectations, and so forth clearly enter into our decision to use the rules in one way or another, and principles of rational inference and the like may also play a role in these decisions [...].

But while the system of language use is cognitive penetrable in this sense, the system of principles of S_0 presumably is not; it merely functions as a kind of automatism. [...]

There is a distinction to be made between cognitive impenetrable systems that constitute what Pylyshyn (1984) calls "functional architecture" and systems that involve reference to goals, beliefs, and so forth, and perhaps inference of one sort or another. (Chomsky 1986, p. 261-2)

The notions of "functional architecture" and "cognitive penetrability" are defined as follows by Pylyshyn:

By "functional architecture" I mean those basic information-processing mechanisms of a system for which a nonrepresentational or nonsemantic account is sufficient. The operation of the functional architecture might be explained in physical or biological terms, or it might simply be characterized in functional terms when the relevant biological mechanisms are not known (Pylyshyn 1984, p. xvi).

Consequently, the input-output behavior of the hypothesized, primitive operations of the functional architecture must not depend in certain and specific ways on goals and beliefs, hence, on conditions which, there is independent reason to think, change the organism's goals and beliefs; the behavior must be what I refer to be *cognitively impenetrable* (*ib.*, p. 113-114).

Chomsky (1986, p. 262) states that "most of our discussion so far has been at the «symbolic level», not the «semantic intentional level»" (where the first level stands for "functional architecture"). Up to this point, his position and that of Pylyshyn still seem to coincide: causal (or "naturalistic") explanations apply to the functional architecture, not to the semantic-intentional level. The scholars diverge, however, on the extension that has to be assigned to the notion of representation; according to Chomsky (1986: 263), "it seems that at each level we are entitled to postulate rules and representations, and to hold that these are involved in language use, when «best theory» considerations of the sort discussed lead to this conclusion", while "Pylyshyn argues in contrast that we can speak of rules and representations only at the semantic-intentional level. The conclusion seems to me unsound, in fact hardly more than a dubious terminological proposal" (*ib.*, p. 274, fn. 21).

Chomsky seems therefore to extend the scope of the notion of representation not only to the intentional domain, but also to the mental domains which are to be described in causal, naturalistic terms. One could

ask, however, what is the meaning of “representation” in these latter domains. If representation is simply synonymous with true description, then the question would be a purely terminological one, but Chomsky rejects this interpretation; if it means something different, then it is necessary to specify what exactly it means, and why it comes into play in cognitive sciences, while it plays no role in natural ones. The problem of the “psychological reality of grammar” again surfaces. In a volume devoted to “the Chomskyan turn”, we can read:

Chomsky (1980, p. 197) argues that we are justified in attributing psychological reality to the constructs postulated by a grammar true of the speaker/hearer. In effect, the psychological reality of these constructs is assumed to be inherited from that of the grammar. But this assumption seems arguable. [...]

Suppose, for example, that the best “theory” of my present location on the Earth’s surface includes a statement to the effect that I am presently located at 40 degrees 30.25 minutes North latitude, 74 degrees 26.04 minutes West longitude. Whatever the existential commitments of that theory, it is surely *not* committed to the existence of a certain quantity of something called “latitude” or “longitude”. [...] The point here is a very general one: in determining the existential commitments of a theory, we must distinguish the *theoretical magnitudes* to which the theory *is* existentially committed from the representational constructs to which the theory is *not* existentially committed and which serve only to specify the theoretical magnitudes. (Matthews 1991, p. 195-6)

In my view, Chomsky’s insistence on the existence of representations also on the level which Pylyshyn calls functional architecture is a case of such an “existential commitment”: the notion of representation is a key one in accounting for any kind of mental phenomena, be they penetrable (again in Pylyshyn’s sense) or not. Hence, although there is no methodological difference between the science of mental phenomena vs. the science of physical ones, the kinds of phenomena are ontologically different. Furthermore, this difference is not related to the presence vs. absence of intentionality: some mental phenomena are intentional, while others are not.

Of course, the “existential commitment” must also show that mental representations actually exist. Chomsky’s answer, in this case, would be direct: since the representations postulated by the theory undoubtedly play a role in our linguistic behavior (see the case of “Binding Principle B” discussed above), this a sufficient proof of their existence. This does not seem, however, a fully satisfactory answer: even Kepler’s laws or geographical coordinates truly “represent” the motion of planets or the position on the Earth’s surface, but nobody would maintain that planets have an internal representation of Kepler’s laws or the Earth’s surface of latitude and longitude. One would ask, therefore, for a more “substantial” proof: this could be given by an updating of the Derivational Theory of Complexity (a suggestion which I heard from Luigi Rizzi, during a workshop held at IUSS Pavia, Nov. 2013) or by an implementation in

neurolinguistic terms of the abstract model of generative grammar, along the lines traced by Moro (2008; 2013). This matter, of course, would deserve a much deeper treatment.

8. SOME CLOSING WORDS

The occasion of the present paper was to answer the question of what distinguishes philosophy of language from linguistics. I have tried to answer it by showing how a linguist, namely Chomsky, answered some objections raised against his theory by two philosophers of language, viz. Kripke and Dummett. We have seen that Kripke's skepticism raises a fundamental issue (the legitimacy of the individual analysis of an apparently social phenomenon), which, however, does not invalidate the generative grammar model. The solution lies in what Chomsky calls "methodological naturalism": this attitude can also adequately answer Dummett's objections to Chomsky's view of "knowledge of language". Nevertheless, "methodological naturalism" itself is not free of difficulties, as has been seen in the last section. Kripke's and Dummett's objections stimulated us to investigate these difficulties: philosophy of language asks questions about language; linguistics attempts to solve them.

© Giorgio Graffi

REFERENCES

- BRESNAN Joan W., 1978 : "A Realistic Transformational Grammar", in M. Halle, J. Bresnan & G. A. Miller (eds.): *Linguistic Theory and Psychological Reality*, Cambridge, MA, The MIT Press, pp. 1-59.
- CHOMSKY Noam, 1965: *Aspects of the Theory of Syntax*, Cambridge, MA, The MIT Press.
- 1975: *Reflections on Language*, New York, Pantheon Books.
- 1980: *Rules and Representations*, New York, Columbia University Press.
- 1986: *Knowledge of Language: Its Nature, Origin, and Use*, New York, Praeger.
- 1991: "Linguistics and Adjacent Fields: A Personal View", in Kasher (ed.), pp. 3-25.
- 2000: *New Horizons in the Study of Language and Mind*, Cambridge, C.U.P.
- 2006: *Language and Mind*, 3rd ed., Cambridge, C.U.P.

-
- DUMMETT Michael, 1981: “Objections to Chomsky”, *London Review of Books*, 3-16 September.
 - GRAFFI Giorgio, 1995: “Old Debates and Current Problems: *Völkerpsychologie* and the question of the individual and the social in language”, in L. Formigari and D. Gambarara (eds.): *Historical Roots of Linguistic Theories*, Amsterdam & Philadelphia, Benjamins, pp. 171-184.
 - 2001: *200 Years of Syntax. A Critical Survey*, Amsterdam & Philadelphia, J. Benjamins.
 - HOOK Sydney, ed. (1969), *Language and Philosophy: A Symposium*, New York, New York University Press.
 - KASHER Asa, ed., 1991: *The Chomskyan Turn*, London, Blackwell.
 - KRIPKE Saul, 1982: *Wittgenstein on Rules and Private Language*, Cambridge, MA, Harvard University Press.
 - MATTHEWS Robert J., 1991: “Psychological Reality of Grammars”, in Kasher (ed.), pp. 182-199.
 - MORO Andrea, 2008: *The Boundaries of Babel*, Cambridge, MA & London, The MIT Press.
 - 2013: *The Equilibrium of Human Syntax. Symmetries in the Brain*, New York & London: Routledge.
 - PAUL Hermann, 1910: “Über *Völkerpsychologie*”, *Süddeutsche Monatshefte*, Heft 10, pp. 363-373.
 - 1920: *Prinzipien der Sprachgeschichte*, 5th ed., Halle, Niemeyer.
 - PYLYSHYN Zenon, 1980: “Computation and Cognition: Issues in the Foundations of Cognitive Science”, *The Behavioral and Brain Sciences* 3, pp. 111-69.
 - 1984: *Computation and Cognition. Toward a Foundation for Cognitive Science*, Cambridge, MA, The MIT Press.
 - RYLE Gilbert, 1949: *The Concept of Mind*, London, Hutchinson.
 - SAUSSURE Ferdinand de, 1922: *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
 - SECHEHAYE Albert, 1908: *Programme et méthodes de la linguistique théorique*, Paris-Leipzig-Genève, Champion-Harrassowitz-Eggimann.
 - 1933: “La pensée et la langue, ou: comment concevoir le rapport organique de l'individuel et du social dans le langage”, *Psychologie du langage* (= *Journal de Psychologie*, n°s. 1-4, 1933), pp. 57-81.
 - WITTGENSTEIN Ludwig, 1953: *Philosophical Investigations*, Oxford, Blackwell & New York, Macmillan.

Réflexions sur le problème 'philosophique' des impersonnels

Claudio MAJOLINO
Université Lille III/UMR CNRS 8163

Résumé : Cet article est la première partie d'une étude en deux volets consacrée à l'examen du soi-disant «problème philosophique» des constructions impersonnelles. Après avoir introduit quelques éléments issus des réflexions d'Anton Marty dans ses articles «Über subjektlose Sätze», l'auteur essaye de montrer comment un phénomène linguistique peut se constituer en problème philosophique à l'aide d'un «dogme heuristique». Il fournit ainsi un certain nombre d'exemples très divers issus tant de la linguistique que de la philosophie, afin de montrer si et dans quelle mesure le «problème» de la portée philosophique des impersonnels dépend de l'identification d'un tel dogme. Ce volet préalable, de caractère plutôt méthodologique, permettra dans un deuxième temps, de mieux comprendre l'originalité de l'approche des impersonnels proposée par Marty et d'en mesurer l'intérêt vis-à-vis des autres positions étudiées.

Mots-clés : propositions sans sujet, impersonnels, dogme heuristique, post-moderne, linguistique, philosophie, Aristote, Marty, Sigwart, Venn, Heidegger, Foucault

I. DES DOGMES ET DES EFFETS

MARTY ET L'HEURISTIQUE DU DOGME

Entre 1884 et 1895 Anton Marty est engagé dans une double entreprise critique — à la fois génétique et descriptive.

Le volet génétique de ses recherches de l'époque est livré notamment dans les dix articles de la série *Über Sprachreflex, Nativismus und absichtliche Sprachbildung* (Marty 1884-1892 ; Marty 1893 ; Marty 1896). Dans ces textes — qui poursuivent les études des années soixante-dix (Marty 1875a ; Marty 1875b ; Marty 1879) et se prolongent dans l'appendice aux *Untersuchungen* consacré à Wundt (Marty 1908 : 543-738) — Marty prend position à l'intérieur du débat sur l'origine du langage qui opposait les défenseurs de l'*Erfindungstheorie* aux partisans du *Nativismus*. Si des empiristes comme Tiedemann ou Geiger croyaient pouvoir affirmer que le langage n'est qu'une construction *a posteriori*, résultat d'une opération réfléchie et planifiée bien que soumise aux aléas du hasard, leurs adversaires nativistes soutenaient en revanche que, à son origine, le langage était plutôt une production instinctive et inconsciente : tout comme les éclats de rire ou les pleurs, il aurait été question d'un simple réflexe et prolongement de la nature humaine comme telle. Au sein d'un tel débat, et tout en s'en démarquant sur des points importants, Marty choisit le camp «empiriste» et critique ouvertement le «nativisme» :

Dans mon *Ursprung der Sprache* de 1875 j'ai appelé «nativisme» la position de Steinthal, Lazarus, Wundt etc. selon laquelle on ne saurait expliquer l'émergence du langage sans admettre que chez l'homme primitif un certain nombre de sons et gestes onomatopéiques (compressibles par eux-mêmes) se seraient produits à partir d'intuitions ressenties et d'une manière tout à fait involontaire, grâce à un mécanisme psychophysique inné déjà tout prêt (des «réflexes linguistiques»). De mon côté, j'ai essayé de faire l'économie d'une telle hypothèse injustifiée (empirisme) en reconnaissant que, déjà dans les stades les plus précoces de l'émergence du langage, un rôle crucial est joué par le besoin de compréhension et par la construction *délibérée* de moyens de désignation qui en est issue (et cela non seulement contre le nativisme, mais aussi contre certains empiristes — *la théorie aléatoire de Geiger*) ; de même, j'ai résolument refusé d'attribuer à un tel choix dans la formation des signes linguistiques une quelconque nature planifiée ou réflexive (théorie de l'invention). (Marty 1893, p. 307)

Quant au volet descriptif de ses recherches, Marty y aborde en revanche la question de l'articulation et des relations mutuelles entre forme *grammaticale* de l'énoncé (*Aussage*) et forme *psychologique* ou *logique* du jugement (*Urteil*). Les résultats de ses réflexions de type descriptif sont

livrés dans la série d'articles intitulés *Über subjektlose Sätze und das Verhältnis der Grammatik zur Logik und Psychologie* (Marty 1884-1895). Et c'est justement dans un tel cadre que la soi-disant *vexata quæstio* des constructions impersonnelles va lui servir de fil conducteur.

Les verbes impersonnels, ou comme on les appelle récemment, *subjektlose Sätze*, ont occupé les logiciens et les grammairiens depuis l'antiquité d'une manière constante. (Marty 1884-1895 : 3)¹.

Or, si son incursion dans le débat sur l'origine du langage n'a au fond rien d'étonnant, comme le rappellera Bühler quelques années plus tard, l'intérêt de Marty pour le thème «déconcertant» (*befremdlich*) des impersonnels n'est pas isolé non plus, et s'inscrit également dans un mouvement de réflexion général qui traverse l'ensemble de la tradition logico-linguistique de son époque.

Ce n'est pas un hasard si les logiciens indo-germaniques regardaient les impersonnels déconcertés et si, au XIX^e siècle, ils s'en sont occupés d'une manière intensive pendant des décennies (Bühler 1934, 378)².

Les deux questions, *l'origine du langage et le problème des impersonnels* sont donc largement débattues à l'époque où Marty rédige les deux séries d'études auxquelles il se consacre pendant plus d'une décennie. Cependant, si les thèmes sont répandus, et si l'approche des deux séries d'études (génétique d'un côté, descriptive de l'autre) n'est guère originale³, quelque chose de plus singulier apparaît dans la méthodologie et dans la démarche critique suivies par Marty. Rien de particulièrement flagrant à première vue : dans les deux séries d'articles Marty procède d'abord par une présentation générale du problème ; il brosse ensuite un vaste tableau du *status questionis* où il expose les différentes positions engagées dans le débat ; puis il en propose une minutieuse discussion critique, avant d'avancer au fur et à mesure ses tentatives de solution, inspirées pour la plupart de la psychologie empirique de Brentano. Force est de remarquer qu'un tel procédé n'a en soi rien de surprenant. Il s'agit en effet d'un *modus operandi* largement employé dans la littérature de la fin du XIX^e siècle, tant dans l'école de Brentano, qu'ailleurs — *modus operandi* dont les traces scolastiques sont d'ailleurs plus que manifestes. Ce qui est en revanche assez frappant est que Marty double un tel procédé d'un geste heuristique très particulier, que l'on retrouvera par exemple chez Meinong,

¹ «Die Verba impersonalia oder, wie Neuere sie nennen, *subjektlose Sätze*, haben seit alter Zeit Grammatiker und Logiker in gleich nachhaltiger Weise beschäftigt».

² «Es war kein Zufall, dass die indogermanischen Logiker befremdet auf die Impersonalien blickten und sich im 19. Jahrhundert durch Jahrzehnte intensiv mit ihnen befassten.»

³ Car elle dépend d'une distinction classique à l'intérieur de l'école de Brentano. Sur la différence entre approche descriptive et génétique chez Marty, cf. Taieb 2014 ; Rollinger 2010.

mais qui, globalement, est moins répandu. Ce geste consiste à *identifier à chaque fois quelque chose comme un dogme général implicite dans les positions critiquées* — dogme à partir duquel on pourra mesurer la portée philosophique des questions abordées.

J'ai évoqué l'exemple de Meinong et, à cet égard, un regard rapide à l'un de ses textes les plus explicites se révèle sans doute instructif. En effet, dans la *Gegenstandstheorie*, véritable manifeste de sa «théorie de l'objet», Meinong ne se limite pas à présenter les traits fondamentaux de sa position en la comparant, explicitement ou implicitement, à d'autres positions. Il préfère plutôt la «dramatiser» en l'opposant non pas à telle ou telle autre doctrine défendue par tel ou tel autre auteur mais à ce qu'il appelle le «préjugé en faveur de la réalité effective»⁴, véritable dogme ontologique qui aurait subrepticement et profondément conditionné la pensée philosophique. *Mutatis mutandis* il n'en va pas autrement chez Marty, qui dans les deux séries d'études évoquées s'oppose à chaque fois, certes, à des positions ponctuelles (Sigwart, Wundt, Steinthat etc.) — mais, chez lequel à y regarder de plus près, on remarque que de telles positions *valent* toutes en tant que *figures particulières d'un dogme philosophique général*. D'un «préjugé» qui, une fois identifié, contribue à donner de la profondeur historique et critique aux fastidieux débats techniques dans lesquels Marty s'engage⁵.

Dans le cadre des recherches génétiques, le dogme en question se nomme dogme du «parallélisme du parler et du penser» (*Parallelismus von Sprechen und Denken*) et tous les auteurs analysés apparaissent comme des variations sur un tel dogme. Quant au volet descriptif, il s'agit en revanche de ce que Marty appelle «le dogme de l'articulation binaire du jugement» (*das Dogma der Zweigliedrigkeit des Urteils*) (cf. Marty 1884-1895, 32, 33)⁶, dogme qu'il caractérise d'une manière bien particulière et qu'il utilise comme filtre pour entrer dans le débat de son époque sur le statut des impersonnels. Un tel geste heuristique, répétons-le, n'est pas sans importance,

⁴ «Das Vorurteil zugunsten des Wirklichen», Cf. Meinong 1908, §2, pp. 3-7.

⁵ Depuis quelques temps, parmi les interprètes de Marty, se répand de plus en plus l'idée selon laquelle l'énorme quantité de pages consacrées par Marty à la critique de ses adversaires (Sigwart, Wundt, Meinong, Husserl etc.) serait un obstacle à la compréhension de sa pensée. A ce sujet Rollinger 2010 (cf. pp. 26-27 et *passim*) insiste à plusieurs reprises sur le caractère plutôt gênant de «Marty's usual vexing polemics» (p. 19). Il est néanmoins utile de rappeler que de tels débats critiques, extrêmement techniques et parfois virulents, visent les auteurs en question tant dans leurs doctrines individuelles qu'*en tant que figures particulières de ces dogmes généraux* qui déterminent, *ex negativo*, la portée du combat martyen, trop souvent réduit à une simple querelle de clochers où Marty prendrait par défaut les défenses de son maître et ami Brentano. Une telle thèse semble d'ailleurs d'autant plus fragile que Marty, comme cela a été montré notamment dans le cas de sa doctrine de l'objet intentionnel, serait censé défendre les thèses de Brentano par des arguments reconnus comme étant littéralement faux par Brentano lui-même. Cf. par exemple, Antonelli 2011, qui parle explicitement — et à juste titre — de «grundlegende Mißverständnis des Brentano'schen Intentionalitätsgedankens» et de «Fehldeutung» (p. XXIX).

⁶ Les deux «dogmes» ont d'ailleurs été clairement identifiés par Egidi 1992, p. 39.

car il permet une mise en perspective des problèmes abordés assez singulière — mise en perspective où les solutions apportées par Marty apparaissent non seulement comme de nouvelles réponses à de vieux problèmes («l'origine du langage»), ou comme des manières différentes d'interpréter tel ou tel énoncé («il pleut», «il y a des éclairs») mais aussi comme des occasions de redéfinir le sens et la portée de notions philosophiques plus fondamentales.

Dans les pages qui suivent nous nous arrêterons notamment sur le volet descriptif des analyses de Marty, en laissant pour l'instant de côté l'étude du volet génétique⁷. Nous essayerons notamment de retracer la stratégie heuristique suivie par Marty dans la série d'articles *Über subjektlose Sätze* en reconstruisant d'abord les traits spécifiques martyens du dogme de la *Zweigliedrigkeit* qui en définissent, *ex negativo*, le champ d'action ; puis, nous nous efforcerons de montrer comment le problème des impersonnels s'insère à l'intérieur d'un tel contexte, en tant que problème *non seulement linguistique*, mais *éminemment philosophique*. Ce procédé devrait nous permettre finalement d'identifier l'originalité de l'apport critique de Marty par sa manière de redéfinir les deux notions centrales de *forme* et d'*existence*. Dans ses articles sur les *subjektlose Sätze* — titre que nous n'allons pas traduire pour l'instant ; en tout cas, pas avant d'avoir précisé ce que Marty entend par *Satz* — Marty montre en effet comment le dogme de la *Zweigliedrigkeit* non seulement interdit toute compréhension de la nature non prédicative des jugements, mais révèle également une double confusion : (1) la confusion sémantique entre *forme interne linguistique* et *signification*, entre les moyens d'expression linguistiques et leurs fins sémantiques ; (2) la confusion ontologique entre *existence et réalité*, entre ce qu'Aristote appelle *ὄν ὡς ἀληθές* «être du vrai», et l'*ὄν καθ'αὐτὸ* ou «être en tant que tel» qui qualifie la réalité (*das Reale*). Ainsi, le problème *linguistique* des impersonnels, lu à travers le prisme de la critique du dogme de la *Zweigliedrigkeit*, devient également pour Marty l'occasion de dégager la pertinence et la portée *philosophique* de la double distinction *forme interne/signification* en philosophie du langage et *existence/réalité* en métaphysique⁸.

⁷ Une telle étude devrait s'appuyer sur une compréhension du sens précis à attribuer à la notion de *Nativismus* et son articulation avec l'autre notion cruciale dans le débat sur l'origine du langage, à savoir la notion d'*Empirismus*, ce qui dépasse le cadre de cet article. Je remercie Lia Formigari d'avoir porté ce point à mon attention.

⁸ Pour des raisons d'espace, cet article a été divisé en deux parties : *Sans sujet I. Des dogmes et des effets* et *Sans sujet II. Entre Forme et existence*. La deuxième partie, où il sera plus spécifiquement question de Marty, paraîtra prochainement dans cette même revue. Ces recherches ont été menées dans le cadre du Projet «SÉMAINÓ» (ANR-15-CE33-0008).

2. QUEL PROBLEME PHILOSOPHIQUE ?

Mais avant d'étudier en détail la position de Marty — ce que je ferai dans la deuxième partie de cette étude — je voudrais d'abord prendre un peu de recul et m'interroger sur ce que peut bien vouloir dire l'expression, passablement vague, d'«enjeux philosophiques du débat autour des impersonnels». *Comment mesure-t-on la «portée philosophique» d'un débat technique, apparemment limité à des questions qui semblent relever plutôt de la linguistique ?*

Un tel recul me semble nécessaire dans la mesure où encore aujourd'hui, tant en philosophie qu'en sciences du langage, il arrive parfois d'évoquer ce que l'on a pris l'habitude d'appeler, d'une manière plutôt générale, «le problème des impersonnels». Cette appellation est souvent doublée d'un court *récit* prétendument historique : le «problème des impersonnels», dit-on, serait un problème très ancien, dont les premiers germes se trouveraient déjà dans la grammaire grecque, dont les racines remonteraient à l'étude du passif impersonnel par les grammairiens latins du III^e siècle, et dont on trouverait les dernières pousses dans les débats récents autour des limites formelles de la grammaire générative et transformationnelle. Dans le passage cité plus haut, Bühler rappelait avec un certain recul l'engouement des linguistes, des psychologues et des logiciens du XIX^e siècle à l'égard du «problème des impersonnels». Et, déjà à l'époque, les analyses de détail étaient presque systématiquement précédées par le récit quasi-mythique d'un problème ancestral. On trouve cette *ouverture* tant sous la plume du linguiste Miklošič que sous celle du philosophe Marty. Elle est reprise telle quelle et désormais répétée avec l'autorité ordinaire du lieu commun dans la dissertation de 1897 de Simon Fraser McLennan qui, négligeant la diversité des exemples évoqués, pouvait désormais écrire,

The consideration of such expressions as «ὄει, χρή, *pluit, mich hungert, it grows, fire*», has excited much interest from the days of the Greeks. (...) Thus arose a controversy which has come down to us (McLennan 1897, 3)

On sait pourtant aujourd'hui que cette formule — «le problème des impersonnels» — souvent utilisée de façon générale et assez neutre, est loin d'aller de soi. Et cela non seulement en raison du caractère ambigu de la notion même d'*impersonnel*, à laquelle il faudrait sans doute préférer, du moins dans certains cas, celle, plus précise, de «construction asubjectale» (cf. Creissels 1991)⁹ ; mais aussi parce que, depuis ce que l'on a fort heureusement appelé leur «création latine» (Desbordes 1991 : 11), plutôt que de décrire *un problème* (unique, constant et inchangé), les différents traitements des impersonnels qui se sont suivis au fil des siècles, ont plutôt fini

⁹ Creissels 1991 remarque en effet, et à juste titre, qu'il existe des constructions *personnelles et subjectales* («je pense que cette hypothèse n'est pas correcte»), *impersonnelles et subjectales* («cette hypothèse ne semble pas correcte») et *impersonnelles et asubjectales* («il ne semble pas que cette hypothèse soit correcte») (p. 48-52).

par constituer un *réseau de problèmes* : liés, certes, mais pas identiques — réseau dont l'histoire est moins linéaire qu'on aurait pu l'imaginer (Cf. Desbordes 1991 ; Colombat 1991 ; Amacker 2000). Et aussi banal que cela puisse paraître, il n'est pas inutile de rappeler que, en dépit d'un intitulé unique, ce qui posait problème aux grammairiens latins dans le cas des *verba impersonalia* (la flexion uniquement à la troisième personne, la valeur active accordée à l'action exprimée par le verbe etc.)¹⁰ *n'est pas du tout* ce qui gêne encore récemment les grammairiens chomskiens.

Du point de vue des sciences du langage, on a pu d'ailleurs remarquer à juste titre que l'on touche en réalité avec les impersonnels à

plusieurs problèmes fondamentaux de linguistique générale : structure de la proposition, histoire de ses conceptions grammaticales, statut syntaxique du sujet, rapports entre la logique et la langue, contenu de la notion de "personne" en grammaire (Berendonner-Sériot 2000 : 1).

Il serait donc plus aisé de parler de quelque chose comme d'une famille de problèmes. On trouve ainsi, à côté d'études de type diachronique, des approches typologiques visant à établir des critères de description et classification, ainsi que des essais théoriques plus généraux ayant pour but la conception de modèles grammaticaux de la structure de la proposition capables d'en capturer la spécificité (cf. Chocheyras 1985 ; Maillard 1991 ; Berendonner-Sériot 2000). Mais on peut même aller plus loin et dissoudre la solidité apparente du soi-disant «problème des impersonnels» en rappelant non seulement que la notion même d'impersonnel est historiquement construite et épistémologiquement composite, mais aussi que le terme même de «phrase» ou «construction» impersonnelle ou sans sujet n'est pas à l'abri de toute ambiguïté :

Le terme «phrase impersonnelle» est lui-même instable, et révèle une grande et durable confusion. Ce terme recouvre en effet des phénomènes qui sont loin d'être identiques. On peut distinguer, par exemple, les propositions (ou phrases) sans sujet grammatical, sans sujet sémantique, sans sujet logique, sans sujet psychologique, sans thème, sans personne, et enfin sans agent. Même si l'on s'en tient à la notion de «phrase sans sujet grammatical» (à la manière de Fr. Miklosich, qui parlait de *subjektlose Sätze*), il faut bien reconnaître que ce n'est que repousser le problème un peu plus loin, car pour définir une phrase sans sujet il faut finir par savoir ce qu'est un *sujet*. (Sériot 2000, p. 235).

Or, compte tenu d'une telle hétérogénéité — tant historique que thématique — rendant la notion même de «problème des impersonnels» assez douteuse, une question s'impose : en quel sens peut-on encore parler de «problème *philosophique* des impersonnels» ?

Deux options semblent désormais disponibles. *Soit* il n'y a pas de problème philosophique des impersonnels, car il n'y a pas de problème des

¹⁰ Sur tous ces points, cf. Amacker 2000, 17-23.

impersonnels comme tel ; *soit* c'est le télescopage d'un thème ou d'un problème philosophique sur le champ épistémologiquement hétérogène des impersonnels qui fait apparaître à chaque fois quelque chose comme un «problème *philosophique* des impersonnels».

La première option semble difficile à défendre. Qu'un philosophe contemporain de Marty comme Franz Brentano ait pu écrire, dans son compte rendu de l'étude pionnière *Subjektlose Sätze* du slaviste Franz Miklosich que

sont concernées par la question [des impersonnels] non seulement la philologie, mais aussi la psychologie et la métaphysique (Brentano 1883 : 184).

ne devrait pas nous surprendre. Il se pourrait en effet que, à la fin du XIXe siècle, le philosophe Brentano n'ait pas été tout à fait au clair au sujet des complexités liées à la notion d'impersonnel signalées plus haut. Mais qu'environ un siècle plus tard, tout à fait conscient de l'hétérogénéité épistémologique et des ambiguïtés notionnelles évoquées plus haut, un linguiste attentif comme Michel Maillard déclare que

le problème de l'impersonnel n'est pas que linguistique [mais aussi philosophique] (Maillard 1991a : 6)

semble montrer que, malgré tout, l'idée d'un problème *philosophique* des impersonnels n'est pas si dépourvue de sens. Et que les fils des divers «paradoxes du sujet» (Berendonner-Sériot 2000) étudiés par les linguistes semblent malgré tout converger, d'une manière ou d'une autre, jusqu'à dessiner la silhouette relativement reconnaissable d'*un seul et unique* problème philosophique. Mais lequel ? Si en effet, du moins *verbatim*, dans les deux passages cités, les propos du linguiste Maillard semblent rejoindre ceux du philosophe Brentano («le problème des impersonnels est autant linguistique que philosophique») l'on peut néanmoins se demander si la manière même de circonscrire un tel «problème» et les critères évoqués par l'un et l'autre pour en mesurer la «portée philosophique» sont effectivement les mêmes.

Rien n'est moins sûr. Et tout comme il y a plusieurs problèmes des impersonnels en linguistique, force est d'admettre qu'il existe aussi plusieurs problèmes *philosophiques* des impersonnels.

Ce n'est pas le lieu ici de brosser un tableau exhaustif d'une telle «famille» de problèmes — ne serait-ce que parce que, contrairement aux linguistes, il ne me semble pas que les philosophes aient eu conscience d'une telle hétérogénéité. Je vais en revanche me limiter à identifier au moins deux formes diverses de métadiscours philosophique sur les impersonnels. L'une que je qualifierai, d'une manière sans doute un peu arbitraire, de «judiciaire», l'autre de «paradigmatique». Bien que les raisons de telles appellations devraient apparaître dans les paragraphes suivants, autant l'admettre tout de suite, je n'y tiens pas spécialement — d'autres dé-

nomination auraient pu faire l'affaire. Leur fonction, cependant, me semble importante. Car cette distinction terminologique sert simplement à montrer dès le départ qu'il existe de nombreuses manières de concevoir la soi-disant portée philosophique des impersonnels et partant de s'interroger sur les raisons d'une telle pluralité. Ceci nous permettra également, dans la suite de notre étude, de mieux comprendre la spécificité *philosophique* de l'approche du problème propre à Marty. Et de le faire d'une manière qui *n'est pas qu'historique*.

3. LE METADISOURS JURIDIQUE : ETRE ET SUBJECTIVITE.

3.1. LES ANTICARTESIENS

La caractéristique saillante du premier type de métadiscours philosophique que je vais qualifier de judiciaire s'appuie sur l'ambiguïté de la notion de «sujet», qui est susceptible de prendre tantôt l'un des nombreux sens que l'on a fini par lui attribuer, à tort ou à raison, en grammaire (ce qui régit le verbe ; ce qui occupe une certaine position dans la phrase; ce dont on parle ; ce qui accomplit l'action etc.), tantôt le sens, éminemment philosophique, de sujet métaphysique personnel, supposé d'état mentaux et d'actions ayant des propriétés axiologiques. Dans un tel contexte, l'existence de constructions impersonnelles comme «il pleut» et «ça luit», suggérant que rien n'est impliqué en tant que supposé de la propriété de «pleuvoir» ou de «luire», semble plaider en faveur d'une certaine conception générale de la subjectivité, et donc de l'être ou du monde. Pour le dire rapidement : l'existence de constructions asubjectales, où l'indice de sujet semble être un renvoi vide — peu importe que l'on insiste davantage sur des formes comme «ça parle» ou des variantes du plus célèbre «il y a» —, témoignerait d'une remise en cause profonde de la notion moderne de subjectivité. Dans le procès intenté par les post-modernes à l'égard de l'idée cartésienne de subjectivité, les impersonnels jouent ainsi le rôle de pièce à conviction principale.

Un premier exemple, relativement récent, qui pourrait bien illustrer cette position est celui de Foucault, dont la formule «où “ça parle”, l'homme n'existe plus» (Foucault 1966 : 540) a connu un succès indéniable :

La percée vers un langage d'où le sujet est exclu, la mise à jour d'une incompatibilité peut-être sans recours entre l'apparition du langage en son être et la conscience de soi dans son identité, c'est aujourd'hui une expérience qui s'annonce en des points bien différents de la culture : dans le seul geste d'écrire comme dans les tentatives pour formaliser le langage, dans l'étude des mythes et dans la psychanalyse, dans la recherche aussi de ce Logos qui forme comme

le lieu de naissance de toute la raison occidentale. Voilà que nous nous trouvons devant une béance qui longtemps nous est demeurée invisible : l'être du langage n'apparaît pour lui-même que dans la disparition du sujet (Foucault 1966a : 2).

Le fait que les grammairiens aient pu buter sur le problème des constructions impersonnelles témoigne pour Foucault d'un «langage sans sujet» et, en dernière instance, contribue à montrer — avec d'autres indices tels que les expériences d'écriture automatique, le formalisme logique du calcul fonctionnel, la psychanalyse etc. — cette «disparition du sujet» dont *Les mots et les choses* avaient déjà posé le décor (cf. Foucault 1966). La stratégie mise en place ici consiste donc à mesurer la portée philosophique des impersonnels en faisant valoir le vide référentiel du sujet syntaxique comme indice de l'absence de sujet ontologique ou, plus précisément, du caractère construit, dérivé et, en dernier ressort, ontologiquement vide de la notion même de subjectivité. Découvrir l'absence de sujet «véritable» dans la phrase voudrait dire ainsi dénoncer l'absence de sujet métaphysique dans le monde.

Cette thèse, implicitement défendue à plusieurs endroits par Foucault, revient aussi sous la plume de Michel Maillard où la «béance» à laquelle faisait allusion le texte foucauldien se nomme désormais ouvertement «sérénité cartésienne» :

C'est un sujet fascinant que l'Impersonnel ; précisément parce qu'il n'a pas de sujet et que sa marque de personne ne renvoie à personne (...). La Non-Personne au cœur de la Personne, voilà sans doute le commun dénominateur des grands courants de pensée du XXe siècle : freudisme, existentialisme et structuralisme. (...) La Non-Personne au cœur de la personne, c'est l'épine douloureuse qui tourmente l'humanisme contemporain. Est-il encore possible d'affirmer aujourd'hui avec une belle sérénité cartésienne «Je pense donc je suis» ? Et si ce cogito cachait un «cogitatur», inconscient de sa sourde agitation et incapable de se dire ? Est-ce moi qui parle quand je parle ? (...) Sous le masque de la Personne visible — la *Persona* — c'est l'Impersonnel qui nous travaille, et nous le savons tous aujourd'hui. Mais ça, les poètes l'ont senti depuis toujours. (Maillard 1991a : 5-7)

L'axe semble parfois se déplacer légèrement : ici c'est le sujet de l'énonciation, dans son identité ontologique (la Personne) à être mis à mal par l'existence de constructions impersonnelles. Dans d'autres textes, Maillard évoque également les exemples de Heidegger, Sartre (Maillard 1991a : 253) et Lacan (Maillard 1985 : 93), mais la stratégie argumentative demeure la même : il existe une profonde solidarité entre des phénomènes apparemment distincts comme les blocages de la flexion personnelle des verbes (véritable condition de possibilité de toute construction impersonnelle) et la dialectique de la Personne et de la Non-Personne — celles-là étant, pour ainsi dire, des preuves indiciaires de celle-ci. Les raisons d'une telle solidarité restent souvent implicites, mais les effets qui en découlent sont nombreux. L'existence des impersonnels «où *les marques de personne*

ne renvoient à personne» témoignerait ainsi en faveur de la *koiné* structuraliste-existentialiste-psychoanalytique et de sa campagne de destruction / dissolution / dispersion du soi-disant «sujet cartésien» (Maillard 1991a, p. 6).

Qu'a-t-on ici ? Un *dogme métaphysique* (le sujet cartésien), présumé enfoui de la modernité, et un *phénomène linguistique particulier* (les constructions asubjectales) qui acquiert une «portée philosophique» dans la mesure où il *pose problème* au dogme en question. Plus le dogme est profond, plus il est mis à mal, plus le phénomène linguistique gagne en «portée philosophique».

3.2. LES POST-HUMBOLDTIENS

A cette variante ouvertement «anticartésienne» de métadiscours judiciaire où c'est à partir de la *référence vide* de l'impersonnel que l'on mesure sa portée philosophique, s'en ajoute une autre, issue plutôt d'une lignée que l'on pourrait vaguement qualifier de «post-humboldtienne». Tout comme dans le premier cas, l'existence des impersonnels *vaut philosophiquement* comme l'indice d'une conception du sujet déterminée ; cette fois-ci, cependant, la présence massive de constructions impersonnelles *dans certaines langues plutôt que d'autres*, témoignerait moins de «la mort du sujet» ou de la «dialectique de la Personne et de la Non-Personne» en général, que de l'existence d'une *Weltanschauung* ou d'une compréhension de l'être bien particulières, propres à une langue, peuple ou ethnie déterminés, et impliquant une conception du sujet en tant que passivité vis-à-vis d'une transcendence irréductible, immaîtrisable et fondatrice. Cette fois-ci, c'est moins le partage référentiel/non référentiel qui rend philosophiquement saillant l'impersonnel, que la distinction entre nominatif/datif qui témoigne d'une conception *passive* et *dative* (Jean-Luc Marion parle ici du sujet comme de l'«adonné», cf. Marion 1997, 390) de la subjectivité.

Du côté des philosophes, un tel portrait évoque d'emblée l'exemple du Heidegger penseur de l'*Ereignis*. Heidegger s'était occupé des impersonnels déjà à l'époque de sa dissertation sur la doctrine du jugement dans le psychologisme (cf. Heidegger 1912), mais c'est plutôt dans les textes de la *Kehre* qu'il exploite explicitement les implications et les sollicitations métaphysiques des constructions impersonnelles. Dans ses textes tardifs sur l'*Ereignis* le «es» de la construction allemande à la fois impersonnelle et proprement asubjectale «es gibt...» devient littéralement l'indice ou le témoin (*Zeug, Zeugnis*) d'une donation première, asubjective et impersonnelle (*die Gabe gibt ; ein Geben die nur seine Gabe gibt*, cf. : cf. Heidegger 1969 : 8), donation que chez Heidegger — à la différence de ses rejetons français, tels Derrida ou Marion (cf. Derrida 1991 ; Marion 1997) — l'on

ne saurait penser sans la solidarité «philosophique» entre la langue allemande (et grecque) et la pensée de l'être¹¹.

Le fait que la formation de la grammaire occidentale soit due à la réflexion grecque sur la langue *grecque* donne à ce processus toute sa signification. Cette langue est, avec l'allemande, à la fois la plus puissante de toutes et celle qui est le plus la langue de l'esprit (Heidegger 1935 : 67).

Ainsi, comme leurs correspondants grecs, les formes asubjectales impersonnelles (*es ist...*, *es gibt...*) seraient les ressources déposées dans la langue allemande qui feraient signe vers une non-subjectivité impersonnelle qui (i) ne serait pas à confondre avec l'objectivité impersonnelle des énoncés de la science (braqués sur les étants) ; (ii) indiquerait une autre conception de la vérité (comme ἀλήθεια et non comme *adaequatio*) ; (iii) conduirait à une nouvelle figure de la subjectivité comme passivité et «accueil» vis-à-vis de l'événement de l'être et son apropriation de la part de l'homme¹².

Bien que conceptuellement moins sophistiquées, des positions proches de celle d'Heidegger apparaissent aussi du côté des sciences du langage. A ce propos, l'on pourrait rappeler, à titre d'exemple, les travaux de la linguiste polonaise A. Wierzbicka, selon laquelle, pour reprendre les mots de P. Sériot,

l'une des idées fondamentales qui forment l'univers sémantique de la langue russe est la non-agentivité, ou non-implication de l'homme dans le cours des événements, sa participation à l'univers, et non son rôle agissant par rapport à lui. (Sériot 2000 : 238)

De l'abondance des constructions impersonnelles au datif dans la langue russe, l'auteure tire ainsi la conclusion que :

celle-ci reflète et encourage par tous les moyens la tendance dominante de la tradition culturelle russe, à savoir la tendance à considérer le monde comme un ensemble d'événements qui ne sont du ressort ni du contrôle de l'homme ni de sa compréhension. (Wierzbicka 1996 : 76 ; cf. Sériot 2000 : 238)

On retrouve, ici aussi, l'exploitation du lexique de la donation, de la passivité et de la réceptivité vis-à-vis de l'événement (de l'être) ou des

¹¹ Qualifier Heidegger de «humboldtien» peut sans doute paraître étrange. Et cela non seulement en raison de la critique heideggerienne à l'égard de Humboldt, dont le «chemin vers la langue prend la direction de l'homme» (Heidegger 1959, p. 249), mais également à cause du caractère complexe et extrêmement ambigu de cette solidarité affichée entre la langue allemande et la pensée de l'être. Il s'agit de questions que je ne pourrai pas explorer ici. Qu'il suffise, pour l'instant, de rappeler que Heidegger fait *de facto* partie du panthéon philosophique de nombre d'auteurs néo-humboldtiens. Cf. Wierzbicka 1999 : 163 *passim*.

¹² Cf. les notes de traduction à la conférence *Temps et Etre*, in Heidegger 1966, 227.

événements (du monde). Quoi qu'il en soit, qu'il s'agisse de la version explicitement anticartésienne — l'existence des constructions impersonnelles témoigne de la disparition du sujet (Foucault) ou de la non-personne au cœur de la personne (Maillard) — ou de la version post-humboldtienne — la présence de constructions impersonnelles *dans certaines langues* (grec, allemand, russe) témoigne de la disposition philosophique propre à celles-ci de penser l'être comme don ou événement plutôt que comme présence, et l'homme comme récipient d'un tel don (Heidegger) ; ou d'une mentalité nationale selon laquelle l'homme est passivité et participation, plutôt qu'activité et initiative (Wierzbicka) — dans les deux cas, la portée *philosophique* des impersonnels se mesure à partir de leur capacité à plaider (soit en raison du vide référentiel, soit en raison de leur construction au datif) en faveur d'une conception tour à tour constructiviste, décentrée, passive ou constituée de la subjectivité. Ainsi, conformément à cette première configuration, en prenant l'a-subjectal en grammaire comme marque de l'a-subjectif (ou, peut-être, de l'autrement-subjectif) en métaphysique, les «impersonnels» posent donc un problème philosophique dans la mesure où ils remettent en cause l'une ou l'autre des conceptions traditionnelles de la subjectivité comme *cogito*, transparence à soi, activité, maîtrise du monde etc.

On remarquera à nouveau que, dans tous ces cas de figure, pour marquer la *force philosophique* des impersonnels, les auteurs que nous avons évoqués pour illustrer le métadiscours juridique ont tous suivi des stratégies heuristiques semblables à celle de Marty : *ils ont tous institué un dogme* dont les constructions asubjectales, de par quelques-unes de leurs propriétés saillantes, auraient montré la fragilité. On s'en prendra ainsi non pas à telle ou telle autre position, mais rien moins qu'au présupposé implicite d'une *tradition* toute entière : la tradition cartésienne (Foucault, Maillard), la tradition métaphysique de l'onto-théologie (Heidegger), la tradition à l'origine de la conception du sujet occidental (Wierzbicka). Il se pourrait donc qu'il y ait autant de *problèmes* des impersonnels que de *traditions* dont l'emprise implicite et sournoise est révélée rétrospectivement par l'identification heuristique d'un «dogme» — le point commun des variantes du métadiscours juridique étant qu'un tel dogme porte sur le statut de la subjectivité et son rapport à l'être et au monde.

Mais alors, si Maillard et Brentano semblaient partager l'avis que «le problème de l'impersonnel n'est pas que linguistique mais philosophique», encore faut-il qu'il en aille de même pour le dogme à l'aune duquel on mesure sa portée. Et si pour l'un, cela s'appelle «dogme du sujet (cartésien)», il n'est pas certain que pour l'autre, comme nous allons le voir immédiatement, un tel dogme heuristique — au cas où il y en aurait un — porte forcément le même nom.

4. LE METADISOURS PARADIGMATIQUE : ETRE ET PROPOSITION.

Cela nous amène à la deuxième forme de métadiscours philosophique sur les impersonnels, que j'ai voulu qualifier, plus banalement, de «paradigmatique». Elle consiste cette fois-ci à déplacer l'axe de la critique vis-à-vis d'une certaine *conception de la subjectivité*, à la critique vis-à-vis d'une certaine *conception de la proposition*.

Dans le passage de la dissertation de McLennan cité plus haut, nous avons inséré une ellipse qu'il nous faudra maintenant lever afin de restituer le texte dans son intégralité :

The consideration of such expressions as «ὄει, γρή, pluit, mich hungert, it grows, fire», has excited much interest from the days of the Greeks. The name — impersonal or subjectless propositions — which has been given them will serve to explain this. Aristotle, the father and oracle of formal logic, asserted, upon the basis of an analysis of propositions, that every judgment must have a subject and a predicate. After his day attention was directed to the impersonal because it did not appear to conform to the rule of judgments. Thus arose a controversy which has come down to us (McLennan 1897, 3).

Ici aussi nous avons (1) un dogme, ce que McLennan appellera «*a presupposition*» : non pas «toute Personne est une substance ou un suppôt» ou «tout sujet comprend sa place dans le monde comme activité» mais «tout jugement doit avoir un sujet et un prédicat». (2) Un *strawman* philosophique : non pas l'ontologie de Descartes mais la logique d'Aristote. (3) Un fait linguistique qui défie le dogme : les impersonnels rebaptisés ici «propositions sans sujet» (*subjectless propositions*).

Si la forme de métadiscours juridique est relativement peu représentée dans le contexte dans lequel évolue Marty (avec peut-être l'exception de quelques épisodes tardifs de la *Romantik*), l'idée que les constructions impersonnelles posent un problème au «paradigme» traditionnel qui consiste à identifier proposition et prédication est en revanche assez répandue. Plus tard il faudra revenir sur les oscillations sémantiques et les différents usages du terme «proposition» (*proposition, Satz*) utilisé parfois pour indiquer l'unité grammaticale de la phrase (groupe nominal+groupe verbal), l'unité logique de la proposition (sujet+prédicat) et l'unité psychologique du jugement (représentation du sujet+représentation du prédicat). Il nous faudra également préciser les différentes manières de concevoir le sujet du *Satz* (sujet grammatical, logique, psychologique etc.). Mais pour l'instant, si l'on fait abstraction de ces différences, pourtant importantes, il apparaît que pour des auteurs comme Brentano et Marty, la portée philosophique d'une étude des constructions impersonnelles découle précisément de sa capacité à remettre en cause la validité générale traditionnellement attribuée à la forme de la synthèse prédicative.

C'est d'ailleurs le conflit entre la forme apparemment déviante des *subjektlose Sätze* et le paradigme prédicatif du *Satz* à rendre, selon

l'expression de Bühler, «déconcertant» (*befremdlich*) pour les auteurs du XIXe siècle, le cas des constructions asubjectales. Preuve en est la formulation du problème proposée par l'un des adversaires de Marty, le philosophe Christoph Sigwart dans son étude de 1888 intitulée *Die Impersonalien* :

L'intérêt principal de la question, ancienne et très disputée, de l'essence des soi-disant *impersonnels* et des propositions que l'on construit à l'aide de ceux-ci — que l'on a aussi récemment qualifiées de «propositions asubjectales» — réside dans le fait que l'explication d'une telle modalité de discours doit être un test tant pour la doctrine grammaticale de la proposition que pour la doctrine logique du jugement. Le problème est donc de savoir comment unifier le fait de telles propositions avec la doctrine traditionnellement admise tant en logique qu'en grammaire selon laquelle toute proposition doit avoir un sujet et un prédicat, tout jugement affirme ou nie un prédicat conceptuel d'un sujet (Sigwart 1888 : 2)¹³ .

Marty lui fait écho dans le premier article de la série *Über subjektlose Sätze* (1884), auquel Sigwart se réfère implicitement :

Selon la vision habituelle à chaque jugement appartient une connexion ou une relation entre représentations et, corrélativement, à chaque énoncé correspond quelque chose *qui* est énoncé et quelque chose *sur quoi* on énonce, le prédicat et le sujet. Mais dans des propositions telles qu'«Il pleut» ou «Il y a des éclairs», bien qu'elles aient tout l'air d'être de véritables énoncés, il n'y a, du moins à première vue, aucune représentation de sujet, aucun objet auquel «pleuvoir» pourrait être ramené à titre de prédicat (Marty 1884-1895 : 3)¹⁴ .

Le lexique psychologique employé ici — où l'on formule la question en termes de représentations et de jugements — ne devrait pas nous gêner outre mesure pour l'instant. La question qui nous préoccupe est ailleurs : exit l'*ego cogito*, le sujet cartésien de connaissance de soi accusé dans le tribunal post-moderne, cette fois-ci, ce sont les débordements logico-ontologico-linguistiques du ὑποκειμενον, sujet aristotélicien de prédication, qui sont remis en cause.

¹³ « Die alte und viel verhandelte Frage nach dem Wesen der sogenannten *Impersonalien* und der durch sie gebildeten Sätze, die neuerdings auch als „subjektlose Sätze“ bezeichnet werden, hat ihr Hauptinteresse darin, dass die Erklärung dieser Redeweisen eine Probe zugleich für die grammatische Lehre vom Satz und für die logische Lehre vom Urteil abgeben muss. Das Problem ist ja eben das, wie denn die Tatsache dieser Sätze mit der in Grammatik und Logik übereinstimmend überlieferten Lehre zu vereinigen sei, dass jeder Satz Subjekt und Prädikat haben müsse, jedes Urteil einen Prädikatsbegriff von einem Subjekte bejahe oder verneine».

¹⁴ «Nach der gewöhnlichen Anschauung gehört zu jedem Urteil eine Verbindung oder Beziehung von Vorstellungen und entsprechend zu jeder Aussage etwas, *was*, und etwas, *wovon*, ausgesagt wird, Prädikat und Subjekt. In den Sätzen „Es regnet“, „Es blitzt“, obschon sie wahrhaftige Aussagen zu sein scheinen, ist aber, wenigstens auf den ersten Blick, keine Subjektvorstellung gegeben, kein Gegenstand, welchem das „Regnen“ als Prädikat begleitet würde».

L'idée formulée par Marty et Sigwart et partagée par bien d'autres auteurs de l'époque (de Brentano à Venn, de Marty à Russell et Whitehead) est donc la suivante : selon une tradition philosophique qui remonte à Aristote, et sans doute même au Platon du *Sophiste*, on identifie la structure du λόγος — compris à la fois en termes logiques et grammaticaux — avec celle de la συμπλοκή : la connexion entre un sujet et un prédicat. Dans le *Sophiste*, Platon avait distingué deux genres de signes, les ῥήματα (que l'on traduit souvent d'une manière approximative par «verbes») exprimant des actions, et les ὀνόματα, les «noms» désignant les sujets de ces actions (262a). Or, pour qu'un discours (λόγος) soit tel, poursuit Platon, il faut qu'il y ait *au moins* un nom et un verbe liés par ce que l'Etranger appelle une «liaison première» (πρώτη συμπλοκή) (262c). C'est justement cette synthèse première qui constitue la condition minimale de tout discours, le rendant entre autres susceptible d'être vrai ou faux. Les deux énoncés «*Théétète est assis*» et «*Théétète avec qui présentement je dialogue vole*» sont pour Platon des discours (λόγοι), et peuvent être respectivement l'un vrai, l'autre faux, dans la mesure où ils contiennent *au moins* un nom et un verbe, quelle que soit leur complexité : le nom portant sur le sujet du discours, (ici : Théétète), le verbe étant une détermination de celui-ci (*être assis, voler*). C'est d'ailleurs une telle thèse qui semble opérer à l'arrière-fond des remarques aristotéliennes en *De int.* 16b 10, où à la distinction grammaticale *nom/verbe* semble se superposer explicitement la distinction logico-ontologique *sujet/attribut*. Aristote y maintient en effet qu'«un verbe est toujours signe d'un attribut : par exemple des choses que l'on dit d'un sujet», si bien qu'aucun verbe isolé ne saurait former un discours — pas plus qu'un attribut sans substance ne saurait constituer un étant. Et, *stricto sensu*, il ne saurait d'ailleurs même pas avoir de signification — pas plus qu'un attribut sans substance ne pourrait avoir de l'être. Il est clair ainsi que l'existence d'énoncés de sens accompli constitués par des *verbes sans noms*, ou de propositions, vraies ou fausses, formées par des prédicats sans sujet véritable, semble *eo ipso* remettre en cause la validité ou du moins la généralité d'un tel paradigme platonico-aristotélien¹⁵.

Or un tel paradigme peut être remis en cause de plusieurs manières et selon plusieurs points de vue. Trois exemples devraient nous suffire avant de revenir sur Marty.

4.1. LE PARADIGME INVERSE

On peut, par exemple, s'en prendre simplement au paradigme prédicatif, sans le monter en épingle en tant que «dogme philosophique de longue date», en faisant ainsi l'économie de toute confrontation critique avec la *tradition* aristotélienne. Un tel geste aurait, certes, l'inconvénient de réduire la portée philosophique des impersonnels, tout en leur reconnais-

¹⁵ Inutile de dire qu'un tel paradigme n'est aucunement en jeu dans la constitution du «problème des impersonnels» dans les grammaires latines.

sant cependant une certaine importance explicative. Cette approche, disons *déflationniste*, peut être illustrée par la critique du paradigme prédicatif issue de la logique formelle symbolique du mathématicien et logicien John Venn. Dans son compte-rendu du livre de Sigwart, Venn écrit en effet que :

So long as we look only to the English, in which the impersonal propositions are comparatively few, one might be inclined to adopt the view which the general teaching of Formal Logic rather tend to enforce : the view namely, that the predicative form is the only regular and common one, and that the others are always to be regarded as mere contractions of this, or as forms of a primitive kind which have not yet expanded themselves into their due proportions; and that in any case a subject is wanted to render even their meaning complete. This view would hardly be adopted by anyone familiar with the symbolic renderings of Logic — at least with those founded on the general scheme of Boole —, for in these we resolutely interpret *every* proposition into an assertion of the existence or non-existence of some particular combination. Accordingly, here, the existential, and therefore impersonal, form becomes the universal one. (Venn 1888, p. 413).

L'on remarquera pour commencer deux points importants. Tout d'abord, Venn identifie avec précision le noyau du problème au niveau sémantique de la complétude du sens (*completeness of meaning*) : de tels énoncés ne manquent de rien au niveau du sens, même si leur forme n'est pas canonique. Deuxièmement, indifférent aux sollicitations «humboldtiennes», Venn n'attribue aucune signification particulière à la présence plus ou moins importante des «impersonal propositions» dans les différentes langues naturelles, qu'il s'agisse de l'anglais (où les impersonnels sont plus rares) ou de l'allemand («which makes a very large use of the impersonal form»). En effet, quoi qu'il en soit des raisons de cette distribution inégale, ce qui, en revanche, est pour lui tout à fait crucial et révélateur, est la possibilité de traduire *salva significatione* tout énoncé d'une langue naturelle quelconque dans la langue universelle des symboles :

any proposition, however naturally appropriate to it might be the ordinary predicative form, will adapt itself, at any rate in the language of symbols, to the alternative form (Venn 1888, p. 413).

D'une telle asymétrie, découle que la forme prédicative, que les anglais, en raison de sa prépondérance statistique, pourraient considérer comme paradigmatique tant au niveau grammatical qu'au niveau logique, apparaît finalement comme tout à fait accidentelle. Quant à la «forme impersonnelle», non seulement elle perd son caractère apparemment exceptionnel mais, en un sens, elle devient à son tour paradigmatique. *Car il s'agit de la forme à laquelle tout énoncé peut «s'adapter» logiquement une fois traduit dans le langage symbolique.* En ce qui concerne la forme prédicative, finalement, bien qu'elle ait perdu sa force paradigmatique, sa présence massive s'explique désormais non pas sur la base de raisons structu-

relles («la *pensée* est foncièrement prédicative» ; «le *sens linguistique* nécessite structurellement des noms et des verbes» etc.) mais *pratiques* :

it is, in fact, the form which alone is available for progressive knowledge, and for the expression of new acquisitions or experience (Venn 1888, p. 415).

En somme, selon Venn, on peut tout à fait remettre en cause le caractère paradigmatique de la *συμπλοκή* sans en faire pour autant un dogme philosophique ayant entravé et conditionné la tradition philosophique, logique ou grammaticale, et sans attribuer non plus aux impersonnels un rôle particulier dans l'affaire. Si dogme il y a eu, c'est le symbolisme logique de Boole à l'avoir mis à mal, non les impersonnels. En ce sens, c'est donc moins à Platon ou Aristote qu'il faut s'en prendre, qu'à l'interprétation subreptice en termes structurels d'un phénomène syntaxique dont la généralité est d'ordre pratique.

4.2. LE PARADIGME DECALE

Si Venn s'en prend au paradigme prédicatif sans avoir besoin de passer par une remise en cause rétrospective du dogme de la *συμπλοκή* et de la tradition aristotélicienne qui l'aurait canonisé, il en va autrement pour Sigwart. Même si Venn se dit très proche des positions de son collègue allemand, celui-ci défend en réalité une position assez différente. Pour Sigwart, il est vrai que les impersonnels semblent remettre en cause la validité générale du paradigme prédicatif ; il est vrai aussi qu'une telle validité a une longue tradition, qui remonte à la *συμπλοκή* d'Aristote ; Sigwart refuse cependant de traiter le modèle de la *συμπλοκή* comme un dogme ou un présupposé qu'il faudrait abandonner. Sa solution, qui consiste à traiter les propositions sans sujet comme exprimant des «jugements de dénomination» (*Benennungsurteile*), est assez idiosyncratique, et nous n'allons pas nous y arrêter¹⁶. Il faut en revanche souligner que si Sigwart ne croit pas devoir dénoncer le paradigme de la *συμπλοκή* comme tel, il propose néanmoins d'en reconsidérer la pertinence linguistique. En d'autres termes, les impersonnels posent problème au paradigme *seulement si l'on est obligé de penser la forme prédicative du jugement comme devant être fidèlement reproduite au niveau de la forme grammaticale de la phrase*.

Sigwart introduit ainsi une distinction entre *logique-psychologie* d'un côté et *grammaire* de l'autre, en sauvant la pertinence du paradigme aristotélicien pour la pensée, et plus généralement, pour les «processus internes de la conscience» (*die innere Vorgänge der Bewusstseins*), tout en acceptant la possibilité et même la nécessité de rencontrer des écarts au niveau grammatical (cf. Sigwart 1888 : 5-9). Il en découle ainsi que (a) *la pensée* est, et ne peut qu'être, prédicative ; (b) *les moyens d'expression de*

¹⁶ Déjà Pfänder avait dénoncé le caractère *ad hoc* et artificiel de la solution proposée par Sigwart. Cf. Pfänder 1929, p. 204.

la pensée, en revanche, ne le sont pas nécessairement ; (c) ce n'est donc que par rapport à la pensée (*Gedanke*) exprimée, aux états de conscience que l'on veut communiquer linguistiquement, que les constructions impersonnelles sont «déviantes», et non par rapport aux principes structurels qui gouvernent l'organisation grammaticale des énoncés (*Aussage*). En ce sens, on peut certes parler de *constructions grammaticales asubjectales*, mais il ne saurait y avoir de *pensées*, pour ainsi dire, «*asubjectales*». En effet, au niveau *profond* logico-psychologique, conclut Sigwart, il y aura toujours une *Zweigliedrigkeit* sujet/prédicat :

[*scil.* la proposition] doit avoir deux termes, l'un de qui l'on affirme ou de qui l'on nie, lequel on appelle sujet ; et l'autre que l'on affirme ou que l'on nie, lequel s'appelle attribut ou *prædicatum*. Et il ne suffit pas de concevoir ces deux termes ; mais il faut que l'esprit les lie ou les sépare : et cette action de notre esprit est marquée dans le discours par le verbe *est*. (Sigwart, *Logik*, 105)

Une telle contrainte, en revanche, ne vaut pas au niveau de ce que l'on pourrait appeler la «surface» grammaticale, où agit plutôt le principe de l'«équivocité des formes linguistiques» (*Vieldeutigkeit des Sprachformen*).

D'autant plus que le caractère protéiforme des formes linguistiques apparaît justement en ceci que les mêmes signes sont utilisés pour exprimer des pensées que la logique doit distinguer ; et tout comme la plupart des mots du langage sont équivoques, il n'en va pas autrement de leurs moyens d'expressions formels. (Sigwart 1888, p. 5)

Résumons : (1) pour Sigwart, il y a donc *paradigme de la* συμπλοκή sans qu'il y ait pour autant quelque chose comme un *dogme* de la συμπλοκή. (2) Ce paradigme *vaut* d'une manière générale et inconditionnée pour le jugement (pour les pensées exprimées linguistiquement), mais il n'est pas contraignant en ce qui concerne la forme grammaticale des expressions linguistiques elles-mêmes. (3) Si pour Venn la forme impersonnelle est théoriquement et cognitivement paradigmatique (en raison de l'asymétrie sémantique signalée par la traduction en langage symbolique) alors que la forme prédicative est statistiquement dominante en raison de sa plus grande souplesse expressive, pour Sigwart la forme prédicative est théoriquement et cognitivement paradigmatique, alors que la forme impersonnelle apparaît simplement comme l'une des configurations possibles de ce dispositif pratique qu'est une langue naturelle, et dont les formes sont foncièrement équivoques. Plus précisément, il s'agit de la forme linguistique canonique pour exprimer une pensée judicative de dénomination (*Benennungsurteil*), c'est-à-dire l'unification synthétique d'un objet ou d'un événement perceptif intuitivement donné avec la représentation de son

nom : «l'impersonnel — écrit-il — ne va pas au-delà du fait de dénommer justement le phénomène présent» (Sigwart 1873, 54)¹⁷.

4.3. LE PARADIGME DENONCE

Les exemples de Venn et Sigwart étaient censés nous montrer comment la «portée philosophique» des impersonnels est, en quelque sorte, directement proportionnelle à leur capacité à se mesurer à un dogme philosophique. Plus un tel dogme est ancien et profond, plus les impersonnels semblent gagner en teneur philosophique. Or, tout en reconnaissant le conflit entre l'existence *de facto* de «propositions sans sujet» et la validité *de iure* du «paradigme de la prédication», ni Venn ni Sigwart ne font d'un tel paradigme un dogme heuristique pour interroger les impersonnels. Pour Venn, il n'y a pas de dogme de la συμπλοκή, et si dogme il y a, la logique symbolique en a déjà montré les limites ; quant à Sigwart, ce soi-disant dogme n'en est tout simplement pas un. Dans les deux cas l'intérêt des impersonnels est, disons, local : pour l'un, c'est l'occasion de confirmer la percée de l'algèbre logique de Boole ; pour l'autre c'est l'occasion de montrer le fonctionnement des soi-disant jugements de dénomination et de réaffirmer la percée de la logique d'Aristote tout en plaidant en faveur de l'autonomie relative de la grammaire.

Ce qui nous amène à un troisième exemple, qui en revanche, devrait nous montrer, par voie de contraste, comment la prise en charge philosophique des impersonnels pourrait se configurer et changer entièrement de cible, *si l'on en définit la profondeur de champ théorique à partir de la critique d'un «dogme philosophique» des plus profonds.*

Ce troisième exemple est chronologiquement et historiquement plus éloigné de Marty que les deux précédents (le mathématicien-logicien Venn, le philosophe-logicien Sigwart), mais, en un sens, il en est plus proche par le rôle critique attribué à l'étude des impersonnels.

Dans une étude que nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer (Sériot 2000), Patrick Sériot écrit sans hésiter que

L'«impersonnel» ne prend sens que sur le fond des enjeux philosophiques dont il est la manifestation et qu'en sont la condition de possibilité (Sériot 2000, 253).

Il s'agit de la thèse, que nous avons déjà rencontrée, de la portée philosophique des impersonnels déjà formulée par Maillard. Contrairement aux textes de Maillard évoqués plus haut, cependant, cette fois-ci ce n'est pas *le dogme du sujet (métaphysique) cartésien* à être mis à mal par les impersonnels, mais, justement, *le dogme d'un sujet substantiel, issu de*

¹⁷ «Das Impersonale reicht nicht weiter, als die eben gegenwärtige Erscheinung zu benennen».

l'ontologie aristotélicienne, et progressivement transféré d'abord au niveau logique, puis au niveau grammatical.

Le vrai clivage — écrit-il — ne se passe pas entre «la logique» et «la grammaire», il ne passe ni entre matérialisme et idéalisme ni entre des écoles nationales en linguistique, mais entre ceux qui partent des choses (ou plutôt de la connaissance qu'ils en ont) et ceux qui partent des mots, entre ceux pour qui les termes sont plus importants que les relations et ceux qui pensent que les relations sont premières par rapport aux termes mis en relation, autrement dit, entre ceux qui partent du plein et ceux qui partent du vide. *L'«impersonnel» est alors un faux problème parce que l'impersonnel n'existe pas, du moins en tant qu'expression d'un manque.* Il s'agit d'un faux problème, provoqué par une terminologie qui renvoie à une vision du monde reposant sur une métaphysique de l'ontologie, métaphysique qui mérite certes notre plus grand respect, mais qui, comme dirait Tesnière, «n'a rien à voir en linguistique». (Sériot 2000, p. 253).

L'on remarquera que dans d'autres textes plus récents, Maillard semble nuancer ses propos précédents et identifie le «problème *philosophique* des impersonnels», d'une manière plus proche de celle de Sériot, à partir du dogme de la «substantialisation du sujet grammatical», et non vis-à-vis du dogme de la «subjectivité cartésienne».

Une théorie de l'impersonnel qui se veut cohérente et applicable aux deux langues en question [*scil.* le français et le portugais], mais aussi à beaucoup d'autres, présuppose une conception saine de la notion de sujet syntaxique. En philosophie, il n'est pas absurde de poser un sujet ontologique, vu comme support nécessaire des phénomènes — par exemple, l'individu humain ou animal, appelé *ὄν* par Aristote et *substantia* par ses épigones latins et cartésiens — mais, en grammaire, il est absurde de poser un tel sujet substantiel, puisque le sujet syntaxique n'est rien d'autre qu'une fonction, c'est-à-dire une relation abstraite entre deux variables. Le sujet syntaxique ne saurait exister en tant que substance — sinon par une confusion abusive avec la partie du discours appelée *substantif* (grec : το οὐσιαστικόν) ou, pire encore, avec les référents de ce substantif, notamment humains associés à cette classe de mots (Maillard-Almeida 2000, 173).

La thèse est donc la suivante : si les logiciens indo-européens du XIX^e siècle étaient «déconcertés» par le soi-disant «problème des impersonnels», c'est qu'ils étaient sous l'emprise du dogme d'une conception, pour ainsi dire, «morphologique» de la syntaxe où l'on part des termes pour rendre compte des relations entre termes. Une telle conception est due au transfert de la distinction entre *substance* et *accidents* du plan ontologique au plan grammatical où elle ne peut que produire des confusions et imposer des contraintes nuisibles à toute appréciation «saine», et donc purement fonctionnelle, du sujet syntaxique. Qu'une telle distinction ontologique ne soit pas «absurde» en soi (Maillard) ou qu'elle doive être abandonnée comme telle, en préférant à l'ontologie aristotélicienne des

«choses» une ontologie stoïcienne des «événements» ou des «relations» (Sériot), change peu à l'affaire. Dans les deux cas, l'étude des impersonnels nous apprend, si besoin était, à libérer les linguistes des derniers résidus du paradigme de la substance, et les philosophes des risques du débordement d'un tel paradigme du plan de l'être et des formes de l'être à celui du sens et des formes du sens. Ainsi, la portée philosophique des impersonnels se mesure à partir de sa capacité à remettre en cause *la validité générale du paradigme «aristotélicien» de la substance* (Maillard) ou à supprimer «*l'obstacle épistémologique*» *platonico-aristotélicien* de la συμπλοκή.

Contrairement aux exemples précédents de Venn et Sigwart, ceux de Sériot et Maillard montrent comment *l'identification franche du dogme philosophique de la συμπλοκή*, permet une mise en valeur philosophique de la prétendue «anomalie des impersonnels» qui n'est pas *locale*, mais extrêmement *générale*. Car il ne s'agit pas simplement de confirmer des thèses syntaxiques générales (il est abusif de poser un terme nominal appelé «sujet», ou parfois «nominatif», comme constituant obligatoire de la phrase) ou de défendre tel ou tel autre modèle théorique particulier (la grammaire valencienne de Tesnière ou le modèle nodal de Maillard et Almeida). Il s'agit plutôt de montrer à partir de l'étude des constructions impersonnelles *le rôle d'obstacle épistémologique joué par les débordements limites de l'ontologie aristotélicienne* (Maillard) ou, encore pire, *les limites mêmes d'une telle ontologie du «plein»* (Sériot).

5. RETOUR SUR L'HEURISTIQUE DU DOGME ET SES EFFETS

Il est temps de clore cette première partie et de tirer un certain nombre de conclusions, avant de revenir aux textes de Marty en montrant ainsi comment *son* dogme configure l'espace *philosophique* du «problème» des impersonnels d'une manière tout à fait originale.

Résumons. Dans les paragraphes précédents nous avons essayé d'insister sur les points suivants :

(1) La formule apparemment univoque «problème des impersonnels» est passablement vague, historiquement constituée, et recouvre en linguistique plusieurs phénomènes et problèmes parfois très différents — au point que l'on a même parlé de «notion instable» et de «famille de plusieurs problèmes».

(2) Cependant, en dépit d'une telle hétérogénéité, il n'est pas rare de tomber sur des propos fort généraux au sujet du soi-disant «ancien problème des impersonnels» et de sa *portée philosophique* — on trouve un tel lexique tant à l'époque de Marty, que dans nombre de discussions plus récentes.

(3) Nous nous sommes donc demandé ce qu'il faut entendre par là et, surtout, quels sont les critères pour mesurer une telle «portée» supposée.

(4) Or, «ancien problème» peut vouloir dire deux choses : soit qu'un seul et même problème a été formulé et abordé il y a très longtemps et qu'il est encore débattu aujourd'hui — ce qui semble exclu par (1) ; soit que les formulations récentes du problème ont une *origine* ancienne et que «le problème», tel qu'il apparaît aujourd'hui n'est intelligible *dans toute sa portée philosophique* que si on le met en rapport avec une telle origine.

(5) C'est à ce point précis que l'exemple de Marty nous a déjà semblé utile pour formuler une hypothèse heuristique : afin d'attribuer une portée philosophique générale à un groupe de problèmes parfois assez divers, il faut opérer des sélections, des regroupements, des recouvrements partiels mais, surtout, il est utile d'établir un point de vue global qui permette de circonscrire un périmètre thématique suffisamment uniforme ; et parmi les différentes stratégies possibles pour circonscrire un tel périmètre, il y a celle qui consiste à identifier un *dogme* permettant également de mesurer la portée philosophique du problème en question. Il s'agit de la stratégie suivie par Marty.

(6) Nous avons vu, cependant, que dans le cas des impersonnels *plusieurs dogmes* ont pu jouer un tel rôle heuristique. Ce dogme heuristiquement unificateur a été, en effet, tour à tour identifié au modèle de la subjectivité ego-centrique cartésienne (Foucault, Maillard), à la conception de l'être qu'elle présuppose (Heidegger) ou aux différences ontologico-anthropologiques qu'elle produit (Wierzbicka). C'est ce que nous avons appelé «métadiscours juridique»

(7) Mais il y a aussi un deuxième type de «métadiscours» qui consiste à identifier le dogme heuristique susceptible de mettre en valeur la portée philosophique des impersonnels avec le paradigme de la *συμπλοκή* issu de la logique aristotélicienne des termes, dû en large mesure à un transfert syntaxique de déterminations ontologiques (Maillard), ou à l'emprise d'une métaphysique du plein (Sériot).

(8) Il nous a été également possible de remarquer, cependant, qu'une telle heuristique du dogme *n'est pas nécessaire*, et que d'autres auteurs ont pu traiter les impersonnels d'une manière philosophiquement pertinente à partir de leur capacité à confirmer les percées de la logique symbolique (Venn) ou à compléter la doctrine aristotélicienne de la synthèse du jugement par une nouvelle forme de synthèse *ad hoc* (Sigwart). Ce qui a comme effet secondaire, une certaine sous-détermination des effets proprement philosophiques de la question.

Ce tableau général devrait nous permettre enfin de revenir à Marty avec suffisamment de recul pour mieux en saisir la particularité de la démarche. Qu'il nous soit permis, cependant, de faire encore deux remarques générales.

Premièrement, nous l'avions anticipé, Marty aussi conçoit son étude des impersonnels à l'intérieur d'une heuristique du dogme. Ce dogme, une fois identifié, lui permet non seulement de produire certains regroupements et de traiter parfois sous une même rubrique (*subjektlose Sätze*) des phénomènes et des problèmes (d'ordre syntaxique, sémantique mais aussi

pragmatique) que d'autres auraient sans doute su distinguer, mais aussi d'en mesurer la portée philosophique dans tout son ampleur. Or, on l'aura remarqué, le métadiscours de Marty n'est pas «juridique», mais il s'approche plutôt du modèle que nous avons appelé «paradigmatique». En effet, c'est la validité générale du paradigme de la *σμπλοκή* qui est centrale dans son questionnement du «dogme de la *Zweigliedrigkeit*», et non le mode d'être du sujet vis-à-vis du monde. Pour Marty, comprendre la nature des impersonnels ne veut donc pas dire exploiter l'ambiguïté de la notion de sujet jusqu'à plaider en faveur d'une conception, nécessairement, historiquement ou culturellement, décentrée ou passive de la subjectivité.

Sa position présuppose au contraire une conception brentanienne de la subjectivité qui n'est pas sans rapport avec celle de Descartes (cf. Courtine 1998) : une conception du sujet comme «être conscient» (*Bewußtsein*), capable non seulement de se représenter des choses, mais aussi de prendre position par rapport à ce qui est représenté — de dire oui ou non (*Bejahen/Verneinen* ; *Anerkennen/Verwerfen*) à ce qui est porté à l'apparaître par la représentation. En désactivant ainsi la portée heuristique du dogme anticartésien — ou plutôt, en l'ignorant complètement — Marty est donc tout à fait en mesure de concilier le caractère irréductible des impersonnels avec la présence d'une conscience à laquelle non seulement des objets sont donnés, mais qui est aussi capable de se prononcer, à tort ou à raison, quant à leur existence ou non existence. Voici donc notre première remarque : si le métadiscours juridique croit pouvoir convoquer les impersonnels dans le procès contre la subjectivité ego-centrique, cartésienne etc., l'exemple de Marty semble prouver que, une fois de plus, en dehors des «dogmes philosophiques» dont ils tirent leur force heuristique, les impersonnels *ne sont pas plus solidaires d'une conception passive et décentrée du sujet que de son contraire*.

Et cela vaut aussi pour les éventuels effets de retour que la reconnaissance du caractère non déficient des impersonnels aurait sur l'ontologie aristotélicienne et ce que l'on pourrait appeler ses «marcottes logico-grammaticales». Reconnaître que les études des impersonnels par les grammairres transformationnelles, «fidèles en cela à la tradition aristotélicienne» (Maillard-Almeida 2000, p. 174), sont tout à fait insatisfaisantes est une chose ; en tirer la conclusion que l'échec de tout paradigme explicatif s'appuyant sur des «modèles de constituance» suggérerait une remise en cause globale de la métaphysique aristotélicienne en est une autre. L'exemple de Marty pourrait en effet prouver qu'à partir d'une certaine configuration particulière du dogme de la *Zweigliedrigkeit*, il est tout à fait possible de critiquer la validité générale du paradigme de la *σμπλοκή*, admettre que «les impersonnels ne manquent de rien» et défendre la pertinence des quelques-uns des concepts fondamentaux de l'ontologie d'Aristote. En effet, *sa* configuration du dogme permet à Marty de montrer que comprendre la vraie nature des impersonnels veut dire aussi comprendre le vrai sens de notions fondamentales de la métaphysique aristotélicienne. Donc, si Sigwart, Venn mais aussi Pfänder, son maître Husserl et

bien d'autres auteurs de l'époque, n'ont pas mesuré la portée philosophique des impersonnels à partir d'un «dogme philosophique», la version *spécifiquement* martyenne du «dogme de la *Zweigliedrigkeit*» permet de confier à l'analyse des impersonnels une tâche bien plus importante : montrer, en accord avec la théorie idiogénétique du jugement développée par Brentano, *dans quelle mesure il est possible de renouveler la pertinence de la doctrine aristotélicienne de l'équivocité de l'être.*

Ma deuxième remarque porte donc sur la multiplicité de conclusions, parfois opposées, auxquelles on peut aboutir en fonction des divers choix de dogmes heuristiques. En effet, si l'on met côte à côte l'exemple de Marty et les autres exemples de métadiscours paradigmatiques, il apparaît clairement que chaque «dogme» permet de mesurer d'une manière très différente la soi-disant portée philosophique des impersonnels. Par exemple, identifier le dogme heuristique à la manière de Maillard et Sérriot (interférence entre métaphysique et linguistique, débordement du sujet ontologique et contamination métaphysique du sujet syntaxique) produit des effets philosophiques bien particuliers (défense de l'autonomie épistémologique de la linguistique ; critique de l'ontologie du «plein» et de la substance aristotélicienne). Et l'on ne saurait reproduire ces effets tel quels dès lors que le dogme aurait été compris d'une manière différente, non pas comme le résultat d'un présupposé aristotélicien tacite, mais comme l'un des effets secondaires de ce que Marty appelle la forme interne figurale du langage. Nous y reviendrons dans la deuxième partie de notre étude. Qu'il suffise pour l'instant de signaler que, sous la plume de Marty, ce n'est pas *contre* Aristote que les *subjektlose Sätze* montrent toute leur portée philosophique, mais *pour* Aristote. Plus précisément, ce n'est pas *contre* l'Aristote de l'équivocité vicieuse du ὑποκειμένον censée favoriser une conception «non saine» du sujet syntaxique (Maillard), mais *en faveur* de l'Aristote de l'équivocité vertueuse du célèbre «τὸ ὄν λέγεται πολλαχῶς» qui permet de ne pas confondre l'être catégoriel de la substance et l'être du vrai.

Il en découle que les constructions impersonnelles comme telles *sont juste un fait de syntaxe*. Elles ne sont ni pour ni contre une certaine conception du sujet, de l'être ou de la pensée — ce n'est que la fonction heuristique des «dogmes» avec lesquels on les fait réagir qui décide de leur «portée» à la fois critique et philosophique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANTONELLI Mauro, 2011 : «Die deskriptive Psychologie von Anton Marty. Wege und Abwege eins Brentano-Schülers», in Marty 2011, p. IX-LXXXIII.
- AMAKER René, 2000 : «Du non-personnel à l'impersonnel: extension d'une catégorie varronienne chez les grammairiens latins», in Sériot & Berredonner 2000, p. 9-24.
- BRENTANO Franz, 1883: «Bericht von F. Miklosic, *Subjektlose Sätze*», in *Psychologie vom empirischen Standpunkt. Zweiter Band: von der Klassifikation der psychischen Phänomene*. Leipzig: Duncker & Humblot, 1911, p. 183-187.
- BÜHLER Karl, 1934 : *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*, Jena : Fischer.
- CHOCHÉYRAS Jacques, 1985 (éd.) : *Autour de l'impersonnel*. Grenoble : Éditions littéraires et linguistiques de l'Université de Grenoble.
- COLOMBAT Bernard, 1991 : «L'impersonnel dans la grammaire latine au XVIème siècle», in Maillard 1991, p. 19-30.
- COURTINE Jean-François, 1998 : «L'aristotélisme de Franz Brentano», *Études phénoménologiques*, 27-28, p. 3-50.
- CREISSELS Denis, 1991 : «Approche des constructions asubjectales», in Maillard 1991, p. 47-57.
- DERRIDA Jacques, 1991 : *Donner le temps*. Paris : Galilée.
- DESBORDES Françoise, 1991 : «L'impersonnel d'après les textes théoriques de l'Antiquité», in Maillard 1991, pp. 11-18.
- EGIDI Rosaria, 1992: «Anton Marty. Eine Sprachphilosophie in der Nachfolge Franz Brentanos», *Internationale Bibliographie zur Österreichischen Philosophie*. Amsterdam-Atlanta : Rodopi, p. 23-103.
- FOUCAULT Michel, 1966 : *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris : Gallimard.
- 1966a : *La pensée du dehors*, Paris : Fata Morgana.
- HEIDEGGER Martin, 1912: «Neuere Forschungen über Logik», in *Frühe Schriften, Gesamtausgabe 1* (hrsg. v. F-W von Herrmann), Frankfurt am Main: Klostermann, 1978.
- 1935: *Einführung in die Metaphysik*. Tübingen, Niemeyer, 1983.
- 1959: «Der Weg zur Sprache», in *Unterwegs zur Sprache, Gesamtausgabe 12* (hrsg. v. F-W von Hermann), Frankfurt am Main: Klostermann, 1985.
- 1966: *Questions III-IV*. Paris: Gallimard, 1990.
- 1969: «Seminar in Zähringen», in *Seminare, Gesamtausgabe 15* (hrsg. v. C. Ochwald), Frankfurt am Main, Klostermann, 1986.
- MAILLARD, Michel, 1991 (éd.) : *L'impersonnel. Mécanismes linguistiques et fonctionnements littéraires*, Grenoble : Ceditel.
- 1991a : «Avant-propos», in Maillard 1991, p. 5-10.

- 1985 : «L'impersonnel français de 'il' à 'ça'», in Chocheyras 1985, p. 63-115.
- MAILLARD Michel & ALMEIDA Maria-Elisete, 2000 : «Un modèle nodal pour une description cohérente de l'impersonnel en français et en portugais», in Sériot & Berrendonner 2000, p. 173-206.
- Marion, Jean-Luc, 1997 : *Etant donné. Essai d'une phénoménologie de la donation*, Paris : PUF.
- MARTY Anton, 1875a: *Kritik der Theorien über den Sprachursprung*. Würzburg: Richter.
- 1875b: *Über den Ursprung der Sprache*. Würzburg, A. Stuber.
- 1879: *Die Frage nach der geschichtlichen Entwicklung des Farbensinnes*, Wien: Carl Gerold's Sohn.
- 1884-1892: «Über Sprachreflex. Nativismus und absichtliche Sprachbildung», *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, 8-16 (1884-1892), in Marty 1916b, p. 1-304.
- 1884-1895: «Über Subjektlose Sätze und das Verhältnis der Grammatik zur Logik und Psychologie», *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, 8-19 (1884-1895), in Marty 1916a, 1-307.
- 1893: «Selbstanzeige der zehn Artikeln, Sprachreflex», *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, 4 (1893), p. 138-145, in Marty 1916b, p. 305-312.
- 1896 : «Sur l'origine du langage», *Revue philosophique*, 42 (1896), p. 635-6, in Marty 1916b, pp. 313-321.
- 1908: *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*. Vol. I., Halle a. S.: Max Niemeyer.S
- 1916a: *Gesammelte Schriften*, Vol. I/1, *Mit einem Lebensabriss und einem Bildnis*, Hrsg. v. Josef Eisenmeier et al., Halle a. S.: Max Niemeyer.
- 1916b: *Gesammelte Schriften*, Vol. I/2, *Schriften zur genetischen Sprachphilosophie*, Hrsg. v. Josef Eisenmeier, et al., Halle a. S.: Max Niemeyer.
- 2011, *Deskriptive Psychologie*, hrsg. v. M. Antonelli, & J. Ch. Marek, Würzburg: Königshausen und Neumann.
- Mc LENNAN Simon, 1807: *The Impersonal Judgment: Its Nature, Origin, and Significance*. Chicago, The University of Chicago Press.
- MEINONG Alexius, 1908: «Gegenstandstheorie» (1908), in *Über Gegenstandstheorie. Selbstdarstellung*, Hamburg, Meiner, 1988.
- ROLLINGER Robin, 2010: *Marty's Philosophy of Language*, Amsterdam: Rodopi.
- SERIOT Patrick, 2000 : «Le combat des termes et des relations», in Sériot & Berrendonner 2000, p. 235-256.
- SERIOT Patrick & BERRENDONNER Alain 2000 (éds.) : *Le paradoxe du sujet. Les propositions impersonnelles dans les langues slaves et romanes*. Lausanne, Cahiers de l'ILSL, XII.
- SIGWART Christoph, 1873: *Logik. I : Die Lehre vom Urtheil, von Begriff und vom Schluss*, Mohr: Siebeck.

- 1888: *Die Impersonalien. Eine logische Untersuchung*. Mohr: Siebeck.
- TAIEB Hamid, 2014 : «La description chez Anton Marty : Psychologie et philosophie du langage», *Bulletin d'analyse phénoménologique*, vol. 10 (2014), 9.
- VENN John, 1888: «Impersonal Propositions», *Mind*, 13 (51), p. 413-415.
- WIERZBICKA Anna, 1996: *Semantics : Primes and Universals*. Oxford: Oxford University Press.
- 1999: *Emotions Across Languages and Cultures: Diversity and universals*. Cambridge: Cambridge University Press.



Anton Marty (1847-1914)

Philosophie du langage et linguistique générale : différentes, complémentaires?

Savina RAYNAUD

Università cattolica del Sacro Cuore - Milano

Résumé : Trois lignes directrices guident l'exploration vécue de la relation entre philosophie du langage et linguistique : historiographie, épistémologie et parcours de formation. Face à une expérience vécue de lecture heureuse, les pages qui suivent illustrent un itinéraire de recherche, vers la sémantique et la linguistique textuelle, capable de dépasser les insuffisances du traitement scolaire (grammatico-esthétique) des textes et de montrer la complémentarité des apports de la logique et de la linguistique, en espérant qu'elles puissent être présentes ensemble dans les parcours de formation.

Mots-clés : histoire des sciences du langage ; épistémologie ; profession ; langues et langage ; universalité vs particularité vs singularité ; sémantique / philosophie de la linguistique / philosophie linguistique ; complémentarité philosophie du langage / linguistique ; faits linguistiques et théorie ; division du travail ; itinéraires de formation

Ces pages suivront trois lignes directrices : historiographique (certains faits), épistémologique (prémisse, méthode, objectifs) et «professionnelle» (parcours de formation).

J'adopterai cependant, simultanément, une perspective d' "éducation sentimentale", à partir de celle que je crois avoir reçue dans ma vie professionnelle. J'essaierai naturellement d'identifier également la boussole qui m'a empêchée de me perdre, et qui, au contraire, m'a orientée dans l'exploration graduelle d'un territoire vaste et varié afin d'atteindre un but. Si parmi ceux qui explorent ces territoires ou ces régions limitrophes, l'histoire que je vais raconter pouvait générer une sorte de bouche à oreille qui soit quelque peu utile, je n'en serais pas mécontente.

Je crois en effet que, parfois, certaines réactions de type émotif peuvent accompagner et synthétiser des perceptions qui sont confuses mais non privées d'une certaine capacité de prise sur le terrain, et qui, avec le temps, pourront se transformer en jugements plus lucides et plus articulés : grâce à la persévérance d'une vie consacrée aux études et aux efforts faits pour se décentrer de notre moi, et avec la complicité d'une pincée de "bonne chance", dont l'assistance nous est toujours indispensable.

Naturellement, pour éviter toute sorte d'autoréférentialité, je puiserai avec avidité dans les sources documentées, dans les grands auteurs auxquels il est si important de se confronter, et dont il est tout aussi consolant de se sentir confirmé qu'il est instructif de se voir démenti.

En dernière analyse, je retiens en effet que c'est à partir du mode avec lequel on accueille le rapport avec ce qui est différent de ce que nous sommes et de ce que nous faisons, que se joue la façon dont on réussira à l'affronter, à le vivre : en termes de complémentarité ou bien d'étrangeté ou encore d'indifférence et d'intolérance. Le jeu reste, en effet, ouvert, en fonction de la réponse apportée.

Je pars de la stupeur, unie à un sentiment d'insatisfaction mêlé de curiosité qui peut transformer un doute en une question qui soit une promesse de réponse clairvoyante. Je pense au manque d'explications adéquates que je ressentais déjà au cours des années de lycée face à l'intense joie cognitive suscitée par la lecture de chefs-d'œuvre littéraires ou de pages des Écritures. Plus certaines expressions, souvent poétiques, étaient denses, plus les "coups de pinceau verbaux" étaient brefs — parfois seulement des clins d'œil fugaces — et plus l'esprit devait se montrer agile pour capturer le message, et cette rencontre, parfois instantanée, parfois seulement entrevue après de nombreuses lectures et relectures, restaurait l'esprit et le surprenait par la syntonie ressentie. Face à une expérience vécue de lecture heureuse, les schématismes des analyses grammaticales et logiques (d'ailleurs non pratiquées dans ce cas), l'entraînement linguistique et les exercices esthétiques de la critique littéraire semblaient manquer leurs buts et ne pas réussir à capturer ni cette rapide compréhension des connexions internes à la chaîne verbale ni le renvoi suggéré à l'intention communicative de l'auteur ou à des expériences partagées, dans laquelle elle était censée se retrouver, malgré les distances spatiales, temporelles, existen-

tielles parfois très marquées. Celui qui nous guidait alors dans l'exploration de notre culture littéraire était un très bon professeur, formé à l'école philologique qui s'était consacré en particulier à l'étude du rapport entre Pétrarque, notre Humanisme et la tradition des classiques qui l'animait et l'habitait. De son sévère enseignement, nous avons appris à ne pas sous-estimer la leçon précise des textes, à en comprendre la raison d'être, d'autant plus efficace dans les résultats qu'elle était choisie, méditée dans la composition.

Je crois que ce que l'on attendait de nous de façon si exigeante, de ne pas saisir une pensée seulement «dans son sens», mais dans ses traits verbaux précis, s'est imprimé en nous, ou du moins en certains d'entre nous, de façon indélébile. Le rôle de la «dette» que nous avons envers nos formateurs ne doit jamais être sous-estimé. Tout comme il ne faut pas sous-évaluer, selon moi, notre capacité à identifier des questions irrécusables sans les abandonner par la suite, même quand les réponses tardent à être trouvées ou sont longues à construire.

Il est vrai que dès les années soixante-dix, on pouvait comprendre, nous aussi, la majesté du *linguistic turn* en philosophie, la prolifération des écoles théoriques en linguistique, et, en même temps, il n'était pas difficile d'observer la réticence des experts de littérature à chercher un terrain d'entente commun avec ceux qui se concentraient sur le langage ordinaire et sur sa forme logique, ou avec ceux qui analysaient la langue en tant que système, ou bien la compétence communicative universelle et innée. Dominer une production scientifique aussi vaste pour pouvoir y choisir quelques lectures représentatives et initiatiques — ce que je demandais — n'était ni chose facile ni chose assurée par la formation de celui qui à son tour enseignait. Cependant, je me souviens encore avec sympathie et gratitude des suggestions de lecture que je reçus en vue de la préparation à l'examen de maturité : le *Bréviaire d'esthétique* de Benedetto Croce (1912), *Critique stylistique et sémantique historique* de Leo Spitzer (1966, recueil posthume), la *Sémantique* de Stephen Ullmann (1962), ainsi qu'un manuel qui illustre les bases et les applications des différentes écoles théoriques à l'œuvre dans le domaine de la critique littéraire.

Dire que, au-delà des différentes fenêtres qui s'ouvraient ainsi sur un panorama qui pour moi était toujours attrayant, j'ai su comprendre quelles impasses s'interposaient à une vision «grand angle» serait m'attribuer un mérite qui ne m'appartient pas. Il m'a fallu non pas des années, mais des dizaines d'années pour m'approcher d'une perspective moins fragmentée. Cependant, je commençais à entrevoir des connexions et des incohérences. Surtout, grâce à la lecture de Croce, je commençais à comprendre ce qui NE permettait PAS de relier ce qui me semblait personnellement si lié que cela en semblait presque inextricable : c'est à dire l'union profonde et heureuse de formulations textuelles en équilibre entre ce qu'elles disaient et comment elles le disaient d'un côté, et la contrepartie

des processus de compréhension qui en garantissaient plus ou moins entièrement la réception, de l'autre.

Croce, en effet, avait situé aux antipodes l'une de l'autre ces deux facultés humaines qui, dans d'autres gnoséologies ou d'autres anthropologies, pouvaient au contraire être proches et en progression : l'intuition et le concept. A ce dernier, on associait le monde des techniques, à l'intuition celui de l'inspiration. Là où celle-ci excellait, les techniques devaient battre en retraite et laisser le pas à la rencontre fatale entre l'inspiration d'un côté et l'intuition esthétique de l'autre. J'espère ne scandaliser personne en disant que, selon moi, un modèle intuitionniste de ce genre a planté ses racines de façon si solide dans notre tradition culturelle, grâce naturellement à une politique culturelle organique, que nous en sommes encore imprégnés, sans même savoir remonter à l'humus qui l'a nourri et aux motivations de ceux qui l'ont planté. L'esthétique philosophique et la linguistique générale étaient donc maintenues à bonne distance l'une de l'autre.¹

La proposition de Spitzer, au contraire, malgré un contexte idéaliste commun, (greffé cependant sur une formation positiviste), prenait une direction différente : l'élément catalyseur de multiples instances, c'était en effet le texte, à lire et à relire pour en capturer la clé de lecture, l'empreinte de la personnalité de l'auteur ; un texte qui n'appartenait pas nécessairement au canon littéraire, mais qui était imprégné d'une humanité riche et chaude, comme les *Lettres de prisonniers de guerre italiens 1915-1918*, qui ont été étudiées et publiées en 1921 sous le titre *Italienische Kriegsgefangenenbriefe. Materialien zu einer Charakteristik der volkstümlichen italienischen Korrespondenz*.

Le petit manuel de Ullmann, plus aride et plus glacial, commençait à me familiariser avec certains schémas abstraits, avec un certain triangle sémiotique que j'aurai ensuite retrouvé sur mon chemin et que je n'aurai plus voulu abandonner : je pense en particulier aux triangles élaborés petit à petit par Karl Bühler pour son *Organonmodell* et à leur efficacité heuristique encore en vigueur aujourd'hui.

Il existait donc quelqu'un qui croyait en la possibilité de montrer comment les mots provoquaient des pensées et des émotions et il y travaillait beaucoup. Sur cette base, avec la complicité de la grave crise relative au sens qui gravitait sur l'Europe de l'après Soixante-huit, je décidai d'étudier la philosophie et de l'étudier à l'Université Catholique. Dans ces années-là, l'Université d'Etat, à Milan, était fortement caractérisée par son orientation marxiste. Moi, j'en avais eu assez au lycée, et je cherchais à m'affranchir d'un *air du temps* aussi contingent. J'ai donc choisi l'Université Catholique avec conviction. Dans la filière de philosophie, il y

¹ Cf. au contraire et heureusement, le thème du XIX^e Colloque de la Société Italienne de Philosophie du langage, *Sens et sensible. Perspectives entre esthétique et philosophie du langage*, Bologne, 5-7 octobre 2012.

avait bien sûr l'examen de logique, mais aucun examen dans le domaine de la linguistique. Pour ne pas perdre mon *fil rouge*, je demandais conseil, pour élaborer mon programme d'étude, à un personnage qui se distinguait alors déjà beaucoup dans la communauté scientifique et qui était tout à fait débonnaire dans sa façon de traiter une étudiante qui faisait ses premières armes : père Roberto Busa, pionnier de l'informatique humanistique et de la linguistique computationnelle, un jésuite qui avait à l'époque déjà soixante ans et qui (nous ne pouvions pas le savoir alors), avait encore devant lui près de quarante ans à vivre. Ce fut lui, à la lumière des cours dispensés à l'Université Catholique alors, qui a reconnu dans la linguistique générale la discipline qu'il fallait ajouter, une discipline qui répondait à mes exigences. Je lui en suis très reconnaissante. Je ne pouvais pas alors imaginer que plus de trente ans après, j'aurai réussi à instituer dans cette même Université un Centre de Recherches interdisciplinaires pour la computerisation des Signes de l'Expression (*Centro di Ricerche Interdisciplinari per la Computerizzazione dei Segni dell'Espressione C.I.R.C.S.E.* : <http://centridiricerca.unicatt.it/circse>), afin de développer son projet et d'en étendre les applications.

On peut trouver ici la raison d'un parcours qui, de la philosophie, va tout droit à la linguistique :

«Les études que j'ai effectuées sur Saint Thomas d'Aquin, dont les résultats composent mon livre, ainsi que différents sondages effectués dans Aristote, Plotin et Saint Augustin, Alexandre de Hales, Saint Albert le Grand et Saint Bonaventure, afin de rechercher *non pas tant les énoncés théorétiques propres à chacun que l'emploi direct des moyens expressifs choisis pour signifier cette intériorité, amèneront à conclure que* [c'est nous qui soulignons] l'intériorité pour la Scolastique et pour Saint Thomas a lieu sur trois plans profondément différents, qui cependant, justement pour cette raison, sont reliés de façon indissociable : l'intériorité ontologique soit du prédicat dans l'être, soit de l'idée dans l'idée : l'intériorité spirituelle de l'âme qui recherche Dieu dans son propre cœur.

Le déploiement des signes verbaux qui régissent la complexité de cette triple trame sera particulièrement important [...]. Comment procéder ?

«Le programme à effectuer – poursuit Busa – se présente à moi comme articulé, de toute évidence, en deux moments distincts : tout d'abord, considérer le texte de façon absolue, en fonction de ce qu'il exprime en soi ; ensuite, l'analyser en fonction de sa reconstitution historique antécédente et successive. C'est seulement de cette manière que la pensée du Docteur Angélique serait exposée de manière exhaustive. Mais après quelques essais dans un sens comme dans l'autre, effrayé par l'ampleur de la tâche – on y rencontre en effet les principales ascèses de la pensée : Dieu, le monde, l'âme – j'eus clairement conscience que si je voulais affronter les deux parties de ce travail, mes conclusions dans les deux cas seraient hâtives. J'ai donc renoncé au second travail [...]; *je voulais absolument éviter de n'effectuer, comme le reprochait Kant dans son introduction aux Prolégomènes à toute métaphysique future, qu'un projet de travail scientifique. Plutôt que d'en effleurer seulement les différentes parties, j'eus l'ambition d'en effectuer ne serait-ce qu'une seule, qu'importe si elle était petite, mais, dans la mesure du possible, de façon exhaustive. [...]*

Ceci étant décidé, il fallait décider quelle méthode en aurait garanti la vérité. [...]

Il apparaît maintenant évident que la raison d'une grande partie des difficultés, en plus de la difficulté propre à chaque doctrine philosophique, est celle de ne pas suffisamment maîtriser la terminologie de l'auteur. Je ne me réfère pas aux mots tels que «homme, plante, chariot», dont le signifié indique la globalité d'une substance matérielle complexe, solide, objet d'une connaissance commune intuitive, et est toujours suffisamment définissable. Je me réfère plutôt aux mots qui expriment des réalités plus simples, réalités qui sont des éléments constitutifs et des aspects différents des réalités précédentes et qui sont directement considérées seulement à travers une connaissance réfléchie, en tant qu'interprétation, par exemple «idée, forme, mouvement, qualité, habitude». Il s'agit des objets propres à la philosophie. [...]

Ce sont ces mots qui renferment l'ossature d'une philosophie [...]. Pour cette raison, dans le titre de mon travail, *j'ai parlé d'interprétation, parce que je pense que toute vraie philosophie doit être interprétée. [...]*

Mais comment alors lire dans un texte ce que les paroles ne savent pas directement exprimer ? [...]

Je jugeai que ceci était non seulement nécessaire au dépassement de la zone des interprétations approximatives et passibles de contestation, mais également suffisant pour permettre une réelle assimilation des principes vitaux, sans laquelle on ne pouvait arriver à la mise en place définitive d'un corps de doctrine, à la totale adéquation à la terminologie de l'auteur, à la reproduction en soi, de la façon la plus intégrale possible, d'un point de vue numérique comme du point de vue des rapports mutuels et des proportions, de l'ensemble des signes expressifs, qui recouvrait un tel monde spirituel de concepts. [...]

Indexer les phrases de Saint Thomas mot par mot, et nous demander, pour chacun d'eux : qu'est-ce que ce mot signifie pour lui ? Voici ce que fut, en substance, la première partie de ma méthode. [...]. Ce travail consistait donc avant tout à *mettre sur fiche* des textes contenant une certaine expression. *Ensuite*, on procédait à leur tri en fonction des différents sens de chaque mot, pour arriver finalement à un *catalogage systématique de tous les mots et à une analyse de chacun d'entre eux*. [...]. Ainsi, ce travail est devenu dense, lourd et difficile : et il ne pouvait en être autrement. La première partie comprend également de longs points sans rapport direct avec notre sujet : mais comme mon devoir était celui de suivre chacune des entrées dans tous leurs différents emplois, j'ai dû me laisser guider en ceci par le texte : il était juste de payer à ce prix la garantie que bien tout le matériel en rapport avec notre but soit entièrement recueilli et analysé». (Busa, 1949, p. 6-10)

Cependant, le lien entre mon parcours de formation en philosophie et celui en linguistique n'a pas été vraiment instantané. J'aimerais souligner ce fait, parce que je pense qu'il est habituel qu'un sentiment de désorientation assaille celui qui «sort» des chemins tout tracés pour explorer de nouveaux territoires. Chaque tradition didactique assume, parfois sans le savoir, les compétences et les incompétences de ses propres destinataires standard. Ceux qui «viennent de l'extérieur», à moins qu'il ne s'agisse de talents d'excellence, ont besoin de temps et de fréquentations supplémentaires pour s'acclimater. Ce fut également mon cas. Le professeur «à mi-temps» du cours de linguistique générale pendant ces années-là, a accéléré

un peu cette phase d'adaptation : Eddo Rigotti, par la suite professeur à l'Université de la Suisse Italienne, qui provenait lui aussi de la philosophie et qui collaborait avec Luigi Heilmann, un glottologue structuraliste, professeur à Bologne et professeur non titulaire chez nous, qui tenait aussi une partie de l'enseignement. Il laissa le cours entier à Rigotti peu de temps après. Pour ne pas oublier un fait qui pourrait intéresser tout particulièrement les slavistes, Rigotti avait bénéficié d'une sorte de passerelle entre la philosophie et les études sur le langage justement grâce à la «sémiotique soviétique» : dans sa propre thèse de maîtrise, il s'était en effet occupé de Vygotskij, reconstruisant ensuite l'arrière-plan linguistique, de Lomonosov à Baudouin de Courtenay². Avidé lecteur des classiques grecs et latins, il s'était lui aussi formé à une école philosophique où la règle en vigueur était la nécessité d'une fréquentation assidue de l'histoire de la discipline (de la philosophie dans notre cas), comme préparation à toute formation dans le champ théorique qui soit digne de ce nom. Ce qui revient presque à dire qu'il n'est pas sérieux d'essayer de produire de la théorie sans avoir auparavant dialogué avec ceux qui ont fait en sorte que l'état de la discipline soit ce qu'il est devenu avec le temps.

Ainsi, l'étude de la linguistique générale effectuée à travers l'étude des écoles et des auteurs, lus dans leurs premières traductions italiennes à peine sorties de l'imprimerie (Heilmann & Rigotti, 1975) : telle a été ma première rencontre avec ce monde-là ; pendant longtemps, ce ne fut pas une étude linguistique «sur le terrain». Pour mon mémoire de maîtrise, j'ai voulu cependant que ce soit la philosophie qui m'offre un champ de recherche, et le directeur de recherche que j'avais choisi, Adriano Bausola, qui étudiait Franz Brentano, me confia l'étude d'un philosophe du langage qui fut l'élève de Brentano lui-même, Anton Marty. Marty me fit «partir» pour Prague, ville où il avait en effet enseigné, à l'université allemande, de 1880 à 1913 : son objectif était une philosophie du langage descriptive avant même d'être critique, capable d'allier grammaire générale, psychologie et logique, sans présumer naïvement l'alignement (le «parallélisme») entre pensée et langage. Mais revisiter un lieu éloigné ne suffit pas, pas même une capitale qui est un carrefour culturel comme Prague, pour que se réactualise un lien déjà reconnu et activé entre des aires disciplinaires traditionnellement différentes comme la philosophie et la linguistique, la logique et la grammaire, à plus forte raison des dizaines d'années après les événements qui en furent à l'origine (de la fin du XIX^e siècle à la fin des années trente du siècle dernier).

Cela n'a pas suffi non plus, à ce moment-là, c'est à dire au début des années quatre-vingt. Ce qui par contre a favorisé une «infiltration de la philosophie (ou mieux d'une chargée des travaux philosophiques) dans le domaine linguistique, ce fut un motif bien plus pressant, une exigence pratique, factuelle, d'organisation du travail : les étudiants en langues étaient nombreux, la linguistique générale était un cours fondamental pour

² Cf. la série d'articles d'E. Rigotti, 1969, 1972, 1973.

tous, il fallait recruter des personnes qui collaborent avec la chaire de linguistique générale. Les collègues linguistes de formation qui avait bénévolement prêté leurs services durant les commissions d'examen jusqu'à ce moment-là sentaient bien que les fondations théoriques typiques de la discipline dépassaient leur formation, qu'elle soit de type empirico-normative ou bien appliquée.

C'est ainsi que j'ai commencé mes dix années en tant que chercheuse en linguistique générale, dans le secteur scientifico-disciplinaire de glottologie-linguistique.

Le premier titre sous lequel je regrouperais mes impressions de navigatrice hors route est celui de l'exilée. Vu la difficulté extrême, aujourd'hui, que l'on rencontre pour trouver des postes de travail à des jeunes orientés vers la recherche, je peux bien dire a posteriori qu'il n'y avait pas de quoi pleurer sur cette expérience de l'exil. Si je me permets cependant de mentionner cet état d'âme, c'est parce que, par contre, je trouve qu'il ne faut pas sous-estimer, quel que soit le parcours en question, le sens d'appartenance, l'aise avec laquelle celui qui y est né et y a grandi reconnaît son propre habitat. Est-il excessif de parler de vocation ? Que ces sentiments soient ineffablement individuels et qu'ils ne laissent que peu comprendre les caractéristiques objectives et intersubjectives d'un habitat disciplinaire, je vous en laisse seuls juges. Je me limite à citer Benveniste, dans une de ses pages que je considère comme lumineuse :

«Les interprétations philosophiques du langage suscitent en général chez le linguiste une certaine *appréhension*. Comme il est peu informé du mouvement des idées, le linguiste est porté à penser que les problèmes propres du langage, qui sont d'abord des problèmes formels, ne peuvent retenir le philosophe et, inversement, que celui-ci s'intéresse surtout dans le langage à des notions dont lui, linguiste, ne peut tirer parti. Il entre peut-être dans cette attitude quelque *timidité* devant les idées générales. Mais l'*aversion* du linguiste pour tout ce qu'il qualifie, sommairement, de 'métaphysique' procède avant tout d'une conscience toujours plus vive de la spécificité formelle des faits linguistiques, à laquelle les philosophes ne sont pas assez sensibles.

C'est donc avec d'autant plus d'*intérêt* que le linguiste étudiera les conceptions de la philosophie dite analytique. Les philosophes d'Oxford s'adonnent à l'analyse du langage ordinaire, tel qu'il est parlé, pour renouveler le fondement même de la philosophie, en la délivrant des abstractions et des cadres conventionnels. [...]

C'est aux philosophes d'autres tendances de dire si l'on fait ainsi ou non œuvre philosophique. Mais pour les linguistes, du moins pour ceux qui ne se détournent pas des problèmes de la signification et considèrent que le contenu des classes d'expression leur ressortit aussi, un pareil programme est plein d'intérêt.» (Benveniste, 1966, pp. 267-268)

D'autre part, je sais que d'autres collègues philosophes ont trouvé, dans cette page de Benveniste, la clef qui permet d'expliquer leur sensation complémentaire, du moins au début, lors de leur participation à des congrès de linguistique ; non pas de l'appréhension, suspendue entre la timidité et

l'aversion, mais plutôt une sensation de confinement, dans des espaces trop étroits, dans lesquels le premier plan empêche d'identifier l'arrière-plan.

D'autre part, pour les «observateurs externes», les appréhensions que mentionnait Benveniste ou les chants de l'exil auxquels je faisais allusion paraissent souvent insaisissables : je pourrais citer des noms de collègues philosophes reconnus qui déclaraient et déclarent encore qu'à leurs yeux, la limite entre la philosophie du langage et la linguistique est indiscernable.

Je ne vous ennuierais pas plus longtemps avec les détails relatifs à mon passage, imprévu et inespéré, grâce à un concours gagné en philosophie du langage, à ce dernier secteur. De façon tout aussi cohérente, l'exilé se sentait rappelée dans sa propre patrie.

A ce point-là s'annonçait le scénario du «politically correct», c'est-à-dire du respect du critère *unicuique suum* : aux linguistes généraux la linguistique générale, aux philosophes du langage la philosophie du langage. Et ce n'est pas tout, il ne fallait pas oublier que chaque organisation scientifico-didactique, se rappelant de sa dimension intrinsèquement communicative, devait tenir compte de ses propres destinataires, du moins de ceux qui étaient à l'origine programmés comme tels, vu qu'il n'était pas possible de prévoir quels seraient ceux qui s'inscrivaient dans le cadre des enseignements au choix des différents plans d'étude. Dans mon cas, les destinataires prévus étaient des étudiants des cours de langues et littératures étrangères (les philosophes eurent ensuite un cours à part), donc le rapport entre la philosophie du langage et les sciences du langage méritait des égards particuliers.

Etant donné que, dans le panorama varié de la philosophie du langage, plusieurs programmes de recherche étaient inclus, il fallait prendre une décision : celle de s'en tenir au programme le plus proche possible de la formation des destinataires du cours, en espérant qu'il soit également le plus proche de leurs intérêts.

Ce fut ainsi que j'ai privilégié la théorie sémantique à la fois à la philosophie linguistique et à la philosophie de la linguistique. Si ensuite je voulais prendre en considération les relations entre sémantique et sémiotique, sujet tout à fait respectable et peut-être moins étudié qu'il ne mériterait de l'être, je n'avais qu'à renvoyer au cours de sémiotique déjà existant.

Mais faisons rapidement le point sur ces «départements» de la région philosophie du langage.

— La philosophie du langage en tant que *théorie du signifié* : aussi ancienne que la philosophie grecque post-présocratique, ce qui revient à dire pratiquée à partir de Socrate, elle mettait en avant son statut de «spécialisation» philosophique reconnue, à partir de la fin du XIX^e siècle, tout comme la linguistique générale et la sémiotique. Même si l'opposition analytique-continentale n'est ni heureuse ni productive, je devais et dois encore reconnaître que le domaine que j'étudiais alors le plus, celui de l'école brentanienne, avait perdu les devants de la scène internationale et il

n'était pas facile d'identifier une tradition robuste qui en soit dérivée. Celles qui avaient eu définitivement plus de succès, qui avaient attiré de brillants esprits et qui avaient surtout fait école, c'étaient les théories nées avec Frege et dont on disait, selon moi à raison, ceci :

«Frege comparait souvent le mathématicien à un géographe occupé à explorer de nouveaux continents. Sa propre histoire, en tant que penseur, a des points communs avec les résultats des explorations de Christophe Colomb. Tout comme Colomb a échoué dans son projet de découvrir un passage à l'Ouest en direction de l'Inde, mais a, *sans le savoir*, rendu accessible à l'Europe un continent entièrement nouveau, de même Frege a échoué dans la tâche qu'il se proposait, à savoir de faire dériver l'arithmétique de la logique, mais il a fait des découvertes en logique et des progrès dans le cadre de la philosophie – et j'ajouterais personnellement de la philosophie du langage en particulier – qui ont changé de façon permanente la carte de ces deux disciplines.» (Kenny, 2003, p. 217)

Mais laissons donc la parole à Frege lui-même et à son premier-plan sur les jugements et les choses désignées.

«Contrairement à Boole, je pars des jugements et de leurs contenu, au lieu des concepts. La relation hypothétique définie avec précision entre les contenus jugeables, a pour la fondation de mon idéographie, une importance analogue à celle de l'égalité d'extension pour la logique booléenne. Je fais remonter la formation initiale des concepts aux jugements. [...] Ainsi, *au lieu d'obtenir le jugement en rassemblant un individu comme sujet (les cas où le sujet n'est pas un individu sont complètement différents de cela et ne sont pas pris ici en considération) avec un concept déjà tout formé comme prédicat, nous décomposons à l'inverse le contenu jugeable pour obtenir le concept* [c'est nous qui soulignons]. [...] Il est pour moi remarquable, à cet égard, que quelques linguistes modernes considèrent le «mot-phrase» (*sentenceword*) — un mot par lequel est exprimé un jugement entier — comme la forme primitive du discours et ne reconnaissent au radical en tant que pure abstraction aucune existence indépendante. Je lis ceci dans les *Göttingischen Gelehrten Anzeigen* du 6 avril 1881 : A.H. Sayce, *Introduction to the Science of Language* (1880), par A. Fick. *Sans doute, faut-il que l'expression d'un contenu jugeable, pour pouvoir être ainsi décomposée, soit en elle-même articulée* [c'est nous qui soulignons]. On peut alors en inférer qu'au moins les propriétés et relations dont on ne peut poursuivre plus loin la décomposition doivent avoir une désignation élémentaire propre. Mais il ne s'ensuit pas que les représentations de ces *propriétés* et *relations* [c'est nous qui soulignons] sont formées indépendamment des choses ; au contraire, elles prennent naissance en même temps que *le premier jugement* [c'est nous qui soulignons] par lequel elles sont attribuées aux choses. Par conséquent, leurs désignations ne se présentent pas dans l'idéographie à titre séparé, mais toujours dans *des combinaisons qui expriment des contenus jugeables* [c'est nous qui soulignons]. Je pourrai comparer cela avec le comportement des atomes, dont on suppose qu'on n'en trouve jamais un isolé, mais seulement dans une combinaison avec d'autres, qu'il ne quitte que pour entrer aussitôt dans une autre. (Wundt a utilisé cette image dans sa *Logique*, à ce que j'ai vu depuis, [mais ceci apparaît seulement dans la troisième édition de 1906, donc

Frege revit cet essai en 1906 ou après] d'une façon comparable.) Un signe de propriété n'apparaît jamais sans que soit au moins indiqué une *chose* [c'est nous qui soulignons] à laquelle revienne cette propriété, la désignation d'une relation jamais sans *indication des choses* [c'est nous qui soulignons] qui puissent l'entretenir.» (Frege, 1994, p. 25-27)

— La *philosophie linguistique*, mise en œuvre en fonction de deux lignes possibles : soit l'exercice, de l'extérieur, d'un comportement de contrôle et de critique (comme dans le programme de Waismann & Schlick : *Was meinst du eigentlich ?* [Que veux-tu dire exactement ?] (Waismann, 1938, p. XXIII), ce qui entraîne une distinction entre les problèmes philosophiques non authentiques et ceux qui sont admissibles), soit l'élaboration «personnelle» d'une pensée philosophique surveillée et précise du point de vue de l'outil expressif, souvent encline à réserver au langage une attention tout à fait centrale. Ainsi s'expliquent non seulement des œuvres comme celle de Brentano dont nous avons déjà parlé, *Sur les multiples signifiés de l'être selon Aristote*, ou de Hare et Stevenson sur le langage de l'éthique, mais aussi, parmi les contemporains, des œuvres d'auteurs comme Heidegger, Gadamer, Buber, Apel, ou Ricœur, Merleau-Ponty, Derrida, Levinas : en d'autres mots, la tradition herméneutique.

Alors que la philosophie du langage, comprise comme la théorie du signifié aime se présenter comme propédeutique à tout exercice de pensée qui, parce qu'il est humain, doit prendre en compte la discursivité de nos actions de jugement et d'argumentation, au contraire la philosophie du langage qui se comprend comme une philosophie linguistique, tend à adopter un comportement de vérification, de contrôle, à devenir l'arbitre de disputes philosophiques, et même à démentir le caractère licite de domaines entiers de la philosophie, comme la construction métaphysique, la signifiante d'assertions normatives, etc. Impossible donc de ne pas signaler l'ambivalence marquée existant entre l'acceptation d'un rôle introductif et ancillaire d'un côté, et la prétention, de l'autre, à exercer une fonction évaluative, souvent dirimante ;

— Enfin, la *philosophie de la linguistique* : une branche de la philosophie de la science, appliquée justement à la linguistique, ou aux sciences du langage.

J'ai donc adopté, il y a presque vingt ans, cette ligne de conduite disciplinaire : une distinction nette, sans aucune prévarication, entre une sémantique en tant qu'étude du signifié, dont je répondais personnellement, et une linguistique comme science du signifiant, dont d'autres que moi s'occupaient.

Au-delà des contingences spécifiques, qui importent peu ici, je dois dire qu'en regardant en arrière, je me rends compte qu'un programme de démarcation aussi nette n'était pas praticable, ou du moins que je n'ai pas réussi à l'observer complètement. Le pire est que, non seulement, je ne m'en sens pas coupable, mais qu'en plus j'attribue la cause de ce comportement *border line* à l'objet d'étude, c'est à dire aux faits linguistiques, aux

dynamiques de la communication verbale. Comme l'écrit Marty, à la fin de sa vie de recherche :

«Puisse cette monographie servir à offrir à l'œuvre majeure [*Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, 1908] quelques lecteurs provenant du cercle des linguistes, qui autrement, n'y auraient pas prêté attention; une de mes principales aspirations est d'établir une entente avec ce cercle justement, sur le terrain de l'expérience et de méthodes communes [*auf dem Boden gemeinsamer Erfahrung und Methode Föhlung zu gewinnen*], dans la mesure où celui-ci s'intéresse également et en particulier aux questions de frontière entre la linguistique et la philosophie. [*soweit er sich auch speziell für die Grenzfragen von Sprachwissenschaft und Philosophie interessiert*].» (Marty, 1910, p. VIII)

Ce qui est indiscutable, c'est le respect dû à ceux qui connaissent bien ce que nous ne connaissons qu'à peine, l'observation essentielle d'une division du travail fondée sur la nécessaire acquisition de spécialisations très pointues et diversifiées. Mais la fréquentation d'une réalité aussi complexe que celle du langage m'a progressivement encouragée à m'en remettre aux compétences de linguistes, qu'ils soient experts en linguistique générale ou de spécialité, computationnelle ou historico-comparative, qu'ils soient lexicographes ou phonéticiens. Avant même de chercher cette coopération dans le présent et de la projeter dans le futur, j'en ai fait l'expérience, de façon fructueuse et persévérante, au cours d'un essai de recherche collective, celui du Cercle de Prague. S'il est vrai que, récemment encore, je racontais les affinités existant entre l'empirisme téléologique de Marty et le fonctionnalisme linguistique de Mathesius, et si certes grâce à Patrick Sériot, il y a plus d'une vingtaine d'années, j'avais déjà signalé chez Jakobson l'heureuse confluence de lectures philosophiques et linguistiques dans une recherche riche et variée, je peux affirmer que maintenant, c'est l'orchestration polyphonique de l'*Organonmodell* de Bühler qui s'est imposée à moi par la robustesse de son architecture. Bühler a probablement trouvé dans le Cercle pragois la *vis* constructive qui ne trouvait pas d'espace dans le Cercle de Vienne, dans le projet où la *pars destruens*, antimétaphysique, forçait l'estime des langues historico-naturelles qui au contraire, dans la première des Thèses de 1929 étaient appelées «systèmes de moyens d'expression adaptés à un objectif».

Autant Bühler visait à tracer précisément l'architecture du modèle instrumental du langage dans ses structures portantes (les axiomes, les champs déictique et symbolique, les amalgames sémiotiques — sympratiques, synphysiques, sysémantiques, les ellipses, les constructions syntaxiques), autant il signalait le travail sur le terrain qui devait encore être effectué. J'ai récemment souligné à Saint-Pétersbourg et à Vila Real (ICHoLS XII, 2011 ; XIII, 2014), l'importance de ne pas attendre d'un seul chercheur une efficacité sans faille, impossible à garantir, ainsi que des mérites de ceux qui savent activer des coopérations de secteur et interdisciplinaires.

Le mythe, ce n'est pas celui du savant polyédrique, ni même de sa version réductive, celle de l' "excellent amateur" (titre infligé récemment à Humboldt³); il ne me paraît pas non plus souhaitable qu'il soit dépassé dans le cadre d'une «dissolution de la philosophie des savoirs positifs» (je cite, à nouveau, une proposition formulée à son égard). Les mythes, et les exaltations qui les accompagnent, nous n'en avons pas besoin. Nous essayons de dépasser les démythisations, et les éventuelles désillusions qui les accompagnent, avec des «histoires édifiantes», à la lettre, c'est-à-dire qui construisent des savoirs approfondis, mais pas disjoints. C'est le cas, heureux à nos yeux, de Wilhelm von Humboldt, à la fois linguiste et philosophe.

«La *cohésion intime du tissu de la langue* n'étant qu'un effet du sens linguistique immanent à la nation, les questions qui concernent l'instauration des langues – leur vie la plus intime et leurs différences les plus significatives – ne peuvent être abordées au fond tant qu'on ne s'est pas élevé à *un tel point de vue*. Ce point de vue, il ne saurait être question de lui demander ce qu'il ne peut fournir, c'est-à-dire un contenu matériel quelconque, objectivement exploitable par la recherche linguistique comparative qui, de par sa nature même, doit rester sur le plan des faits. *Mais on peut lui demander et il peut nous fournir l'intelligence de la cohérence intime et profonde des faits* ; il nous permet de voir dans la langue un organisme intérieurement cohérent, ce qui, de surcroît, ne peut que contribuer à mettre dans sa vraie lumière le rôle tenu par les éléments singuliers.

Parvenir en ce point où la diversité linguistique, jointe à la dispersion des peuples, se relie étroitement à l'activité productrice de la dynamique spirituelle de l'humanité, entendue comme le principe d'un développement procédant à des changements graduels et à des nouvelles configurations, *et montrer que ces deux phénomènes sont susceptibles de s'éclairer mutuellement*, telle est la tâche que je me suis proposée dans cet ouvrage.» (Humboldt, 1974, p. 144)

C'est ainsi que naît le modèle des marges de superposition entre les disciplines, superpositions non évitables et cependant réglées par des hiérarchies de compétences motivées ; celles qui sont actives ont priorité sur celles qui sont passives, c'est-à-dire que ces dernières sont certes capables de faire comprendre les problèmes et de reconnaître les méthodes, même sans les exercer directement, parce qu'elles sont déjà occupées sur d'autres fronts, des fronts différents mais non sans rapport. Il s'agit du modèle le plus proche de la réalité du symbole, du débris fragmenté qui ne manifeste pleinement ses contours et son unité retrouvée qu'au moment de sa recombinaison. Au-delà de toute exhortation à l'harmonie des savoirs, ce qui démontre la crédibilité de l'entreprise, c'est l'expérience vécue de la rencontre sur les confins, du travail sur les frontières.

Les passages sélectionnés attestent qu'il s'agit d'une expérience vécue, et vécue à des époques différentes, lointaines ou tout à fait contemporaines : des renvois réciproques entre *logos* et *lexis* indiqués par Aristote et

³ Cf. Carrano, 2001.

Denys le Thrace, à la division et à la corrélation de tâches du travail linguistique déterminées par Humboldt, aux renvois ou aux appels adressés à des linguistes par des logiciens et des philosophes comme Frege, Brentano, Marty, jusqu'au philosophe (Busa) qui, pour étudier son auteur-philosophe (Thomas d'Aquin) devient linguiste informaticien; sans oublier, avec Benveniste, la présence de la langue en philosophie et, avec Higginbotham, de la philosophie du langage en linguistique, comme on peut lire ci-dessous :

«If there is any single topic that can be said not only to deploy methods and to aim at results of inquiry typical of linguistics on the one hand and philosophy on the other, but even to constitute a domain that is, at the same time, a part of linguistics and a part of philosophy, it is the details of meaning and the conveyance of meaning in language. It is a measure of the continuity of this subject that the great work of the past, from Plato and Aristotle through medieval figures such as William of Sherwood and Jean Buridan, and down to Antoine Arnauld and Otto Jespersen, is readable today, and that they are concerned with what is recognizably the *same* subject. David Lewis wrote in 1980 (reprinted in Lewis 1998):

We have made it part of the business of philosophy to set down, in an explicit and systematic fashion, the broad outlines of our common knowledge about the practice of language.

Our making it so was not a novelty. But our making so much of it was a novelty, made possible by achievements especially in logic and the theory of formal languages, by the concentrated effort of part of the representatives of "the linguistic turn" in philosophy, and by the work of Rudolf Carnap, W.V. Quine, and others.

It was exciting. There were things to be discovered. Only in the late 1970s, for example, did a coherent even if still partial theory of the conditions on taking anaphoric pronouns as bound variables begin to emerge, along with full accounts of restricted quantification, steps toward a reasonable story about the logic of conditionals, and much else.

Latterly, the philosophy of mind (an appropriate label for a rather loosely connected family of inquiries, more or less involved with the cognitive sciences, or their interpretation) has become the center of speculative philosophy, and the philosophy of language is no longer the general, preferred format for philosophical exposition. I do not rehearse here the steps taken in this direction. Instead, or so I shall argue, *we can see the beginnings of new problems and questions, within the philosophy of language conceived as a specialty, not just within philosophy, but also within linguistics.*

Linguistics and philosophy, like steak and barbecue sauce, have much to give each other. Philosophy has acted for many years as a kind of logic delivery system to linguistics, a role that will doubtless continue; and formal linguistics, by opening up investigations in philosophical logic to the question of the details of particular sentences, their precise syntax and combinatorics of meaning, has enriched and deepened these investigations.

What I wish to dwell upon, however, is the prospect of a *common enterprise, wherein elements typical of philosophy and those typical of linguistics interact.*

This common enterprise, I suggest, is the clarification of the nature of our thoughts, what we actually express when we understand one another.

Assume, what is common enough although open to question, that this clarification calls first of all for the exposition of the truth conditions of sentences, as they occur as parts of total languages, and within the contexts of their potential utterance; and assume also that any correct account of what we are inclined to assert must, over a wide domain, make us pretty much right about the way things are. Then the truth conditions of much of what we believe must be such as to be actually met; and this implies that what turns up in the metaphysics of semantic investigation cannot be passed off as a mere manner of speaking, but constitutes our best conception of the way the world is.» (Higginbotham, 2002, p. 575)

Remontons donc au renvoi réciproque de *lexis* et *logos*, selon ce qu'en écrivent le philosophe Aristote et le grammairien Denys le Thrace.

«Chez Aristote, le *lógos* est un anoméomère [un composé dont chacune des parties n'est identique ni aux autres ni au tout] : c'est le résultat d'un processus de génération particulier appelé «composition» par Aristote [*synthesis*]. Dans *De Generatione et Corruptione*, la notion est expliquée en opposition à celle de mélange [*mixis*]. Le résultat du mélange est un homéomère dont chacune des parties est identique aux autres et au tout. [...] Dans les processus de génération par composition au contraire, «la partie n'est pas régie par la même règle (*lógos*) que le tout (328a 8-9), qui est d'une complexité supérieure : il est composé d'anoméomères sémantiques (noms et verbes) qui sont à leur tour générés par des anoméomères asémantiques (les syllabes). Avec le *lógos*, il est possible d'effectuer des activités cognitives que des noms et des verbes seuls ne peuvent pas effectuer : dire le vrai et le faux, louer, conseiller, prier, persuader, promettre etc. Dans ce cas aussi, le processus de génération est gouverné par la loi de la nécessité sous conditions: tout comme la flûte a la capacité d'émettre des sons déterminés (l'âme de la flûte) qui ne peuvent être réalisés par n'importe quel corps (par exemple une flûte en pierre), de même *les fonctions de l'apophantique ou non-apophantique* (ces dernières étant selon Aristote de la pertinence de la Rhétorique et de la Poétique) (DI, 17a 5-6) *ne peuvent vivre autrement qu'avec le corps d'une léxis articulée en noms et verbes*. Au contraire, la définition de Denys le Thrace fait intervenir ici aussi le couple «expression / contenu» : «*Le logos est une léxis qui manifeste une pensée finie*»

À bien y regarder, seule la terminologie semble mettre en commun les définitions d'Aristote avec celles de Denys le Thrace. Les méthodes et les objectifs appartiennent à des univers théoriques différents. Le philosophe de Stagire effectue ses recherches linguistiques avec un appareil conceptuel mis à l'épreuve dans la description du monde animal et centré sur le rapport, non arbitraire et non déterministe, qui relie les activités finalistes aux corps correspondants. La *Téchne Grammatiké* est l'un des premiers exemples d'une recherche linguistique devenue autonome et spécialisée : le langage est devenu un objet autonome et solitaire à étudier avec des méthodes de plus en plus aseptiques.» (Lo Piparo, 1999, p. 127, 129-130)

Patrick Sériot lui-même a été sollicité à la comparaison formulée et pratiquée par la capacité, tout particulièrement en Europe orientale, à mélangier les barrières disciplinaires, à estomper les frontières, ou à approfondir toutes choses, malgré le risque d'unification totalisante qui lui est lié.

Brentano, ci-dessous, a bien montré les difficultés d'une perspective nouvelle :

«*De tout temps, la logique a soutenu que le jugement consistait essentiellement à lier ou à séparer, à rapporter les représentations les unes aux autres. Pendant des milliers d'années, cette opinion fut presque unanimement admise et a exercé son influence sur d'autres disciplines que la logique. Aussi les grammairiens nous ont-ils toujours enseigné que l'expression la plus simple du jugement, c'est la forme catégorique, qui unit un sujet à un prédicat. Mais on ne pouvait se dissimuler à la longue toutes les difficultés auxquelles exposait l'application de ce principe. [...] En dépit de toute la peine que je m'y suis donné pour mettre ma doctrine en pleine lumière et montrer l'impossibilité de défendre toutes les théories anciennes, le succès n'a pas été considérable jusqu'à ce jour. A part de très rares exceptions, je n'ai pu convaincre les philosophes, pas plus que Miklosich, dans sa première édition n'a pu convaincre les philologues...*» (Brentano 1944, p. 303)

Sur le plan *épistémologique*, on n'appréciera jamais assez le rôle de l'expérience (domaine dont la définition n'est pas privée d'une certaine nature problématique) dans l'économie de la recherche sur le langage (et pas uniquement). Il s'agit d'accepter ou non la présence simultanée de *sensibilia* et *intelligibilia* dans les domaines analysés et d'identifier la nature de leurs relations.

Tenir compte de l'expérience, nourrir tout effort théorique d'une fréquentation assidue des faits linguistiques, des données textuelles : pour que cet appel ne reste pas une pure exhortation, il serait nécessaire, selon moi, d'évaluer l'incidence des scénarios esquissés sur la division du travail actuelle et sur la perception de sa raison d'être en se référant aux itinéraires et aux objectifs de la formation dans les sciences du langage. Tant que la formation philosophique ne préparera pas à l'examen et au traitement du langage, et de façon analogue, tant que la logique ou la sémantique d'extraction philosophique ne rentreront pas dans la formation linguistique, notre invitation à la complémentarité restera, à mon avis, l'expression d'un désir honnête sans aucun doute, fascinant peut-être, mais plus un rêve qu'une réalité.

Ou bien une réalité pour nous, mais quelque chose de peu réalisable de façon systématique pour d'autres. Non seulement nous voulons voir, et faire voir, les arbres, mais nous voulons également distinguer, et faire distinguer, les forêts.

Comme l'écrit Patrick Sériot,

«*L'orientation épistémologique est la marque [...]. Il s'agissait, [...], non pas de décrire des faits, mais de mettre en évidence des problématiques, [...] bref, nous cherchions tous à mettre en place une approche métadiscursive des textes qui constituaient nos corpus et nos centres d'intérêts. [...] La comparaison, seule façon de sortir de la monographie-monomanie, qui voit l'arbre sans distinguer la forêt, nous permet de prendre une distance salutaire envers notre objet d'étude.*» (Sériot, 2011, p. 1)

Ainsi, à l'importance des questions à cultiver, des responsabilités à assumer, des collaborations à entreprendre, j'ajouterais également une autre chose : l'importance des itinéraires de formation à modeler.

Nous sommes invités aux noces de Mercure et de Philologie et nous pouvons à notre tour inviter : Marziano Capella écrivait à ce sujet il y a bien quinze siècles. Répondre sur ce thème maintenant, dans le contexte actuel, dépend à la fois de nous et du *kairós* que nous saurons saisir.

© Savina Raynaud

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENVENISTE Émile, 1966 : «La philosophie analytique et le langage», in *id.* : *Problèmes de linguistique générale*, Paris : Gallimard, 1966, pp. 267-276. [1^{ère} publ. dans *Les Études philosophiques* 1, Paris : P.U.F.]
- BRENTANO Franz, *A propos des «propositions sans sujet» de Miklosich*, article paru dans la *Wiener Zeitung* (Gazette de Vienne) des 13 et 14 nov. 1883 reproduit en appendice à *l'Origine de la connaissance morale*, 1^{re} édition, 1889 ; trad. Fr. dans *Psychologie du point de vue empirique*, Aubier – Paris 1944, Éditions Mouton.
- BUSA Roberto, 1949 : *La terminologia tomistica dell'interiorità. Saggi di metodo per un'interpretazione della metafisica della presenza*, Milano : Bocca.
- CARRANO Antonio, 2001 : *Un eccellente dilettante. Saggio su Wilhelm von Humboldt*, con una nota di Fulvio Tessitore, Napoli : Liguori.
- FREGE Gottlob, 1994 : «La logique calculatoire de Boole et l'idéographie [1880-81]», in *Id.*, *Écrits posthumes* traduits de l'allemand sous la direction de Philippe de Rouilhac et de Claudine Tiercelin, Nîmes : Éd. Jacqueline Chambon.
- HEILMANN Luigi, RIGOTTI Eddo, 1975 : *La linguistica: aspetti e problemi*, Bologna : Il Mulino.
- HIGGINBOTHAM James, 2002 : «On Linguistics in Philosophy, and Philosophy in Linguistics», *Linguistics and Philosophy*, n° 25, p. 573–584, Kluwer Academic Publishers.
- HUMBOLDT Wilhelm von, 1974 : *Introduction à l'œuvre sur le kawi et autres essais*, tr. et introduction de Pierre Caussat, Paris : Seuil.
- KENNY Anthony, 2003 : *Frege. Un'introduzione*, Torino : Einaudi.
- LO PIPARO Franco, 1999 : «Il corpo vivente della Lexis e le sue parti. Annotazioni sulla linguistica di Aristotele», in: *Histoire Épistémologie Langage*, n° 21/1, p. 119-132

- http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hel_0750-8069_1999_num_21_1_2734
- MARTY Anton, 1910 : *Zur Sprachphilosophie. Die "logische", "lokalistische" und andere Kasustheorien*, Halle : Max Niemeyer.
- RIGOTTI Eddo, 1969 : «Il problema della filosofia della lingua in L.S. Vygotskij ed in altri autori sovietici», *Rivista di Filosofia Neo-Scolastica*, n° 6, pp. 38-71;
- 1972 : «La linguistica in Russia dagli inizi del secolo XIX ad oggi. I. Da Lomonosov a Baudouin de Courtenay», *Rivista di Filosofia Neo-Scolastica*, n° 64, pp. 239-264; II, *ibid.*, pp. 428-445; III, *ibid.*, pp. 648-671; IV, *Rivista di Filosofia Neo-Scolastica*, n° 65 (1973), pp. 488-521.
- SCHLICK Moritz, 1938: *Gesammelte Aufsätze 1926-1936*, Wien : Gerold.
- SERIOT Patrick, 2011 : «Présentation» à *Russie, linguistique et philosophie*, Cahiers de l'ILSL n° 29, p. 1.
- WAISMANN Friedrich, 1938: *Vorwort*, in SCHLICK, 1938, p. XXIII.

Quelle philosophie pour les sciences du langage ?

Claudia STANCATI
Dipartimento di Studi Umanistici
Università della Calabria

Résumé :

Pour esquisser les rapports entre la linguistique et la philosophie l'auteure se demande si la pluralité des perspectives et les voisinages avec d'autres disciplines qui caractérisent les études contemporaines sur le langage sont une nouveauté, et une nouveauté qui sépare à jamais la linguistique de la philosophie et, deuxièmement, lesquelles entre les philosophies du langage contemporaines sont capables d'éclairer les nœuds théoriques qui depuis toujours 'tracassent' qui s'occupe du langage. La réponse à la première question passe par l'examen de trois grands tournants de la linguistique : ses origines à la fin du XVIIIème et au début du XIXème siècles, la constitution de la linguistique générale et, finalement, la naissance des sciences du langage. Pour répondre à la deuxième question l'auteure part du tournant linguistique de la philosophie du XXème siècle pour évaluer les réponses données par les différents courants philosophiques ont aux grandes questions théoriques posées par les études sur le langage et leur attitude envers la linguistique en tant que discipline autonome. La réponse qu'on donne ici à ces questions c'est que la complexité qui appartient à la réalité du langage, des langues, et de leurs usages peut encore s'accorder à une forme de connaissance telle que la philosophie, qui n'a pas d'objet à proprement parler, mais qui peut accompagner toutes les formes de savoir en tant qu'épistémologie et philosophie des sciences.

Mots-clés :

Linguistique ; Sciences du langage ; Épistémologie ; Classification des sciences ; Sémiotique ; Philosophie analytique du langage .

«Une science réelle n'est pas un système de réponses. Au contraire c'est un système de problèmes qui demeurent toujours ouverts. Les axiomes fondamentaux d'une science sont les déterminations partielles des problèmes». (Valéry, 1974, p. 833-834)

1. LA LINGUISTIQUE ET LA PHILOSOPHIE AU XXÈME SIÈCLE

Au milieu du siècle dernier la philosophie était en plein tournant linguistique, mais du côté de la linguistique on avait des indications tout à fait opposées quant aux rapports avec la philosophie. La 'linguistique' comme «étude des langues considérées dans leurs principes et dans leurs rapports»¹, suivant la définition très simple donnée entre 1863 et 1874 par le *Littré* et le *Littré-Beaujean*, s'est transformée au cours des années, et un siècle après, en 1966, dans le *Trésor de la Langue française* la définition de 'linguistique' se multiplie et acquiert beaucoup d'adjectifs tels que: 'diachronique', 'distributionnelle', 'fonctionnelle', 'générationnelle', 'quantitative', 'structurale', 'synchronique', 'transformationnelle', et, encore, 'appliquée' avec toutes ses déterminations (Jacquet-Pfau & Sablayrolles, 2003). La linguistique ainsi détaillée n'a plus, souvent, aucun rapport avec la philosophie, c'est le cas, mais il n'est pas le seul, de la linguistique historique, bien qu'il ne manque pas de linguistes plongés dans la philosophie et des philosophes intéressés profondément à la linguistique comme nous le rappelle, par exemple, Lia Formigari².

En 1974, dans le *Dictionnaire de la linguistique* de Georges Mounin, on peut lire que la linguistique est la «science du langage c'est-à-dire étude objective et explicative de la structure, du fonctionnement (linguistique synchronique) et de l'évolution dans le temps (linguistique diachronique) des langues naturelles humaines» et qu'elle «s'oppose ainsi à la grammaire (descriptive et normative) et à la philosophie du langage (hypothèses métaphysiques, biologiques, psychologiques, esthétiques, sur

¹ «Étude des langues considérées dans leurs principes, dans leurs rapports et en tant qu'un produit involontaire de l'instinct humain. Adj. Qui a rapport à la linguistique, à l'étude comparative et philosophique des langues. Études, travaux, découvertes, recherches linguistiques ». C'est une définition qui date de la première édition du *Dictionnaire* de Emile Littré (Paris, Hachette, 5 volumes, 1863 et 1872, p. 315 reprise par le *petit Littré* édité avec Beaujean en 1874).

² Les noms de ces philosophes et ces linguistes cités par Lia Formigari sont : Cassirer, Marty, Pareto, Gramsci, Vailati, Calderoni, Calogero, Von Mises, Ricoeur Hjelmslev, Snell, Pagliaro, De Mauro, (Formigari, 1995, p. 183-218). A ces noms on pourrait ajouter Martinet, Jakobson, Benveniste, Guillaume. En soulignant les rapports étroits entre linguistique et philologie qui ont été coupés, Jakobson et Benveniste sont encore bien conscients qu'il ne faut pas tout laisser à la philosophie et à l'herméneutique. Barthes, Kristeva, Meschonnic, Ducrot et Culioli sont eux aussi des chercheurs qui travaillent à la limite entre philosophie, philologie et linguistique.

l'origine, le fonctionnement, les significations anthropologiques possibles du langage)» (Mounin, 1974, p. 204-205). Mounin sépare donc radicalement la linguistique en tant que science soit des études grammaticales, soit de toutes sortes de perspectives philosophiques et des sciences de la nature.

Y a-t-il aujourd'hui quelque chose de nouveau, de tout récent, qui puisse suggérer une nouvelle évaluation des rapports entre la linguistique et la philosophie ? En effet, surtout dans les deux dernières décennies on a vu, d'un côté, la naissance d'un ensemble articulé de savoirs hétérogènes, les sciences du langage au pluriel (bien qu'en anglais on use encore très souvent du terme de 'linguistics') et, de l'autre côté, la crise du tournant linguistique qui a marqué si profondément la philosophie du siècle dernier.

Le premier phénomène, en déployant toutes les multiples facettes de l'étude des langues et du langage, rend impossible de ranger les études linguistiques dans une case unique, puisqu'elles sont obligées, en se disposant tantôt vers les sciences naturelles, tantôt vers les sciences humaines et sociales, de déplacer continuellement leurs limites et leurs objets entre la nature et la culture. L'on pourrait penser que l'utilisation de la locution 'sciences du langage' marque souvent une certaine distance de la linguistique historique et de la philosophie spéculative. En réalité, l'intérêt pour ces régions de l'étude du langage, telles que les pathologies, l'apprentissage, etc., qui sont contiguës aux sciences de la nature représentent «pour une pratique philosophique intéressée au langage (...) la source la plus riche et la plus adéquate d'information et de données empiriques» (Formigari, 1995, p. 184³).

Du côté de la philosophie du langage et de la philosophie dite linguistique, d'autres mutations ont été produites, qui ont périmé une certaine façon de traiter philosophiquement les problèmes majeurs du langage à partir de la sémantique pour en finir à la communication et à l'interface entre le langage et la cognition. Ces changements sont à leur tour, en grand partie, les conséquences du développement des sciences cognitives.

Pour tenter d'esquisser les rapports entre la linguistique et la philosophie aujourd'hui, il faudrait donc, à mon avis, se demander si la pluralité des perspectives et les voisinages avec d'autres disciplines qui caractérisent les études contemporaines sur le langage sont une nouveauté, et une nouveauté qui sépare à jamais la linguistique de la philosophie et, deuxièmement, lesquelles entre les philosophies du langage courant sont capables d'éclairer les nœuds théoriques qui depuis toujours 'tracassent' qui s'occupe du langage.

Pour répondre à la première question, je vais parcourir très rapidement trois grands tournants de la linguistique : ses origines à la fin du XVIIIème et au début du XIX siècles, la constitution de la linguistique générale et, finalement, la naissance des sciences du langage pour évaluer, à partir des voisinages de la linguistique avec d'autres sciences et/ou pra-

³ C'est nous qui traduisons.

tiques, quel rôle pourrait-on donner aux réflexions philosophiques sur le langage.

Pour répondre à la deuxième question je poserai le problème à partir du tournant linguistique qui caractérise une si grande partie de la philosophie du XXème siècle et je me demanderai quelles réponses les différents courants philosophiques ont donnée aux grandes questions théoriques posées par les études sur le langage et quelle a été leur attitude envers la linguistique en tant que discipline autonome.

La question finale est de savoir si, dans l'état actuel des sciences du langage, ce n'est qu'en bouleversant les 'dogmes' de la philosophie du langage et de la linguistique telles que nous les avons connues jusqu'à hier que nous pouvons sortir de la 'métaphysique' et de 'l'idéologie' pour avoir la possibilité de trouver pour travailler sur le langage et les langues un guide dans une forme de connaissance telle que la philosophie, qui n'a pas d'objet à proprement parler, mais qui peut accompagner toutes les formes de savoir en tant qu'épistémologie et comme philosophie des sciences.

2. LA CLASSIFICATIONS PHILOSOPHIQUE DES SCIENCES ET LES 'VOISINAGES' DE LA LINGUISTIQUE

La réflexion sur le langage suit le développement de la pensée philosophique occidentale dès son essor, lorsque on pose les fondements théoriques et techniques de son étude, et, bien qu'il y ait dans «l'Antiquité des tentatives totalitaires visant à constituer une science globale du langage» (Desbordes 1989, p. 152), dès le début on étudie le langage dans un contexte pluriel qui est d'un côté celui des arts du discours, et de l'autre côté celui d'un horizon philosophique plus général.

Les bases de celles qu'on appellera pendant le Moyen Age les *artes sermocinales*, opposées aux *artes reales*, sont jetées à partir de la fin du Vème siècle. La partition établie au Moyen Age n'est pas modifiée pendant la Renaissance mais de nouveaux thèmes viennent s'ajouter à ceux qui étaient traditionnellement étudiés par la grammaire, la logique et la rhétorique. L'élaboration d'une philologie en tant que science des textes, l'inventaires des langues et leur description grammaticale, la naissance des langues vulgaires et la création des traditions littéraires nationales, le retour à une connaissance plus courante du grec, le changement progressif du rôle et des contenus de la rhétorique, sont tous des phénomènes qui ont contribué à l'accroissement d'une conscience métalinguistique en poussant ainsi les études sur le langage vers la science et, assez souvent, en les éloignant de la philosophie, en déplaçant aussi lentement le clivage entre les disciplines⁴. En revanche, la philosophie à l'âge moderne est habitée par des

⁴ On ne peut que renvoyer ici aux nombreux travaux qui ont été produits, entre autres, par les autres éminents collègues qui ont collaboré à ce volume.

préoccupations touchant le rôle du langage dans notre rapport avec l'être des choses et leur connaissance jusqu'à en être presque hantée.

Finalement les rapports entre l'étude du langage et la philosophie ont persisté pendant des siècles, et ont été observés et décrits maintes fois, qu'on pense par exemple aux multiples articulations de la philologie et de la philosophie ou à la quête d'une langue parfaite. La nécessité d'une définition des rapports réciproques a été perçue à plus forte raison du moment où la linguistique a débuté en tant que discipline autonome du point de vue académique et encore toutes les fois qu'un nouveau dessein des rapports entre les différentes sciences a été fait grâce aux classifications proposées par des philosophes ou des scientifiques, dont on parlera. Les voisinages établis dans ces classifications entre les savoirs linguistiques et d'autres disciplines nous disent beaucoup sur la philosophie qu'on fait sur le langage et sur les rapports entre la linguistique et la philosophie.

À la fin du XVIII^{ème} siècle, lorsque «la spécialisation des disciplines n'a pas engendré l'émiettement de l'horizon du savoir» (Gusdorf, 1973, p. 200), les réflexions sur le langage sont véritablement, comme les définit Gusdorf, le «carrefour épistémologique des sciences humaines», le «foyer de la réflexion anthropologique», elles surgissent donc non seulement du sein de la philosophie, mais aussi de savoirs situés dans d'autres régions des *humanitates*. La naissance des nouvelles sciences s'accomplit souvent non seulement par la découverte de nouveaux objets et de nouveaux phénomènes, mais aussi par un différent partage entre les domaines de la connaissance, par le déplacement des limites entre des disciplines qui existent déjà. La linguistique marque son domaine face à la philosophie, mais également face à la philologie en brisant la hiérarchie qui donnait la première place aux langues anciennes et privilégiait la langue écrite face à l'oralité.

La naissance de la linguistique a lieu à l'intérieur d'un processus d'ancrage de l'étude et de l'enseignement des disciplines à une formation professionnelle standardisée et structurée du point de vue académique. C'est cette saison qui voit, dans des moments différents, la naissance du terme linguistique dans les grandes langues européennes et la formation de différentes traditions nationales de recherche et d'enseignement universitaire. Ce moment est situé entre deux grands efforts de classification des sciences, celle de l'Encyclopédie et celle d'Auguste Comte, où il n'y pas de place pour la 'linguistique' en tant que telle⁵.

⁵ La première classification est plutôt un système qu'un tableau historique, bien que ce mot ne soit pas trop aimé par les Encyclopédistes, elle est fondée sur la distinction entre les trois facultés qui permettent la connaissance *mémoire, raison et imagination*, qui croise une distinction entre les objets de la connaissance (Dieu, l'Homme et la Nature) auxquelles on joint celle entre la connaissance suivant les genres et celle suivant les espèces. À la fin du siècle on publie l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke, le nouveau modèle éditorial, comme en témoignent les deux grands *Tableaux méthodiques* à la fin de l'ouvrage, qui produit un rassemblement des savoirs sur le langage et les langues et, si l'on n'y parle pas de 'linguistique', dans l'article '*Lexicologie*', ajouté par Beauzée, on esquisse une nouvelle tâche qui n'appartient ni à la grammaire, ni aux travaux sur les textes: «L'Orthologie, première partie

Toutefois en observant de plus près *l'Encyclopédie*, on pourra remarquer quelle sorte de voisinage on a entre les arts du langage et la philosophie. Dans le *Discours préliminaire*, d'Alembert présente l'invention des signes et des langues comme un moment évolutif fondamental de l'intelligence humaine. La grammaire est ici une branche de la logique, une grammaire rationnelle et philosophique, éclairée par une métaphysique subtile et visant à ôter tout ce qui est possible à cette sorte de caprice national qui est l'usage. En condamnant la rhétorique en tant que pédante et inutile imitation de l'éloquence naturelle et la philologie en tant que science embrouillée, souvent inutile et parfois barbare, d'Alembert se plaint qu'on dédie tant d'efforts à étudier la variété des lois qui régissent les langues que l'histoire nous a léguées sans comprendre que les véritables progrès des langues vulgaires coïncident avec les progrès de la raison philosophique.

L'article 'Grammaire' montre comme dans *l'Encyclopédie* le savoir linguistique s'est toujours interrogé sur les grandes questions philosophiques qui seront posées aux sciences du langage : le rapport entre langage et cognition, la communication, la constitution de la subjectivité, l'accord conventionnel sur les signes arbitraires, la diversité des langues.

Il manque probablement une vision d'ensemble des savoirs linguistiques, et c'est ce que Diderot dit dans l'article 'Encyclopédie' quand il définit une «imperfection de notre ouvrage» que «le côté de la langue est resté faible (...) je dis de la langue et non de la grammaire» (Diderot 1756).

Aux XVIIIème siècle l'interdisciplinarité est donc encore une pratique nécessaire, souvent les acquisitions scientifiques les plus remarquables sont l'ouvrage de penseurs universels, pour lesquels la science s'inscrit toujours dans une démarche à la fois philosophique et métaphysique, voire parfois théologique, puisque le cloisonnement des territoires disciplinaires est à son essor.

de la Grammaire, selon le système adopté dans l'Encyclopédie, se sous-divise en deux branches générales, qui sont la Lexicologie et la Syntaxe. La Lexicologie a pour objet la connaissance des mots considérés hors de l'élocution ; elle en considère le matière, la valeur et l'étymologie». La classification comtienne vise l'unité de la méthode suivant le degré de précision ou celui de certitude, et se fait à partir de la nature des objets et des faits. Cette deuxième classification, qui introduit la sociologie, ne fait aucune mention des études du langage, fait social par excellence. Le terme 'linguistique' paraît en effet entre la fin du XVIII et les premières années du XIXème siècle à partir de l'allemand et passe en France, où les polémiques suscitées par l'œuvre de Charles Nodier en favorisent la diffusion. En 1826 Adrien Balbi dans son introduction à *l'Atlas ethnographique du globe* l'utilise comme étude comparative et historique des langues. En 1832 le *Dictionnaire général de la langue française* de Raymond le reprend, et on le retrouve en 1835 dans le *Dictionnaire de l'Académie*, l'acception qui finit par circuler est celle de Nodier: «simple histoire de la parole et de l'écriture considérées depuis leur origine, jusqu'à la fin de leurs premiers développements naturels» (Nodier 1834 [2005, p. 6]). En 1834 Ampère, dans son *Essai sur la philosophie des sciences et sur leur classification* introduit des disciplines linguistiques avec des noms nouveaux et décidément fantaisistes tels que: *glossonomie, glossologie, glossognomie, lexiographie et lexiognosie* et 'philosophie des langues'.

En regardant l'Europe entre la fin du XVIIIème et le début du XIXème siècles, on s'aperçoit que le paradigme des études sur le langage reste extrêmement flou et, de fois en fois, marqué par l'empreinte des différentes traditions nationales.

En Allemagne le même processus d'institutionnalisation qu'on a observé en France à partir de *l'Encyclopédie* donne à la philologie et à ses méthodes le rôle principal (v. Hültschmidt 2000). C'est toujours en Allemagne qu'au début du XIXème siècle apparaissent de nouvelles formes de pensée sur le langage, ce que Humboldt appelle, de plus en plus dans ses notes inédites de 1801-1802 à 1820, une étude de 'linguistique comparée' et de 'linguistique générale' (Humboldt, 1968, p. 598 *sqq.*). Bopp parle de son travail comme d'une comparaison philosophique entre les langues, une discipline historique et philosophique générale au sens de Port Royal (v. Schmitter, 2000). Une philosophie du langage qui a pour objet les conditions et la forme de la Langue s'ajoute ainsi à une perspective historique et aux recherches sur l'«anatomie de la langue».

Si la *questione della lingua* donne à la linguistique en Italie des caractères absolument typiques (tel qu'un rapport très strict avec la philologie), en Angleterre, où, si la philologie est également l'une des sources d'où jaillit la linguistique (v. MacMahon, 2000)⁶, la recherche linguistique a aussi des caractères originaux : à l'intérêt pour le sanscrit, à l'énorme travail lexicographique de *l'Oxford English Dictionary*, s'ajoute l'influence de Müller qui oppose à la philologie 'continentale' sa philologie comparée en tant que science naturelle dont les objets sont des organismes naturels telles que les langues, pour cette raison Müller place la linguistique parmi les sciences naturelles et non parmi les sciences historiques⁷.

Du reste, les sciences de l'esprit ne sont pas encore présentes dans tous les textes qui proposent une classification des sciences ; absentes chez Comte ainsi que chez Spencer, elles commencent à être classées dans les textes de la deuxième moitié du XIXème siècle. La linguistique est présente dans les *Fondement des connaissances* écrits en 1851 par Antoine Cournot, pour qui la linguistique est une science toute récente, dont l'objet est de mettre en relief les affinités naturelles et les liens de parenté des idiomes, une idée de la linguistique épousée, comme on l'a vu, par Littré et Beaujean entre 1863 et 1874⁸.

En France les cinquante années successives à la fondation de la IVème section de Sciences Historiques et Philologiques de l'EPHE sont les années où les sciences humaines commencent à être reconnues en tant que telles. En 1908 Louis Havet, président de cette section, déclare :

⁶ Le mot 'Linguistics' est imprimé en anglais pour la première fois en 1855.

⁷ Il observe qu'en France on a préféré le nom commode mais un peu 'barbare' de 'linguistique' à 'philologie comparée' ou 'étymologie scientifique' ou 'glossologie', pour indiquer ce qu'on devrait nommer plutôt 'science du langage'.

⁸ Voir plus haut, n. 2.

le mot 'sciences' pouvait étonner le public de 1868, qui était accoutumé (en a-t-on perdu la fâcheuse habitude?) à mettre les mots sciences et lettres en antithèse. En fait les lettres (sous l'aspect, il est vrai, qui est le moins familier au vulgaire) sont matière à science au sens propre. Ce qui définit la science, c'est la logique, c'est la méthode ; ce n'est pas l'objet. Une science est une étude à objet quelconque, étude qui, des données, de quelque nature qu'elles soient, tire d'abord des hypothèses, puis, confrontant les hypothèses avec le réel, les vérifie. Elle commence par prédire (peu importe quoi), et ensuite elle constate. (Havet, 1922, p. 4)

Si Whitney souhaite encore en 1875 que «comme dans les autres sciences d'observation et de déduction, chimie, zoologie, géologie, il y ait un corps non seulement de faits reconnus mais de vérités établies qui s'imposent à tous ceux qui prétendent au nom de savant» (Medina 1978)⁹, en 1882 Lucien Adam relève trois réponses possibles à la classification de la linguistique : science naturelle, science historique, science historique par son objet et naturelle par sa méthode¹⁰. C'est donc entre la fin du XIXème et le début du XXème siècles que la linguistique, devenue une science, est confrontée, d'un côté, aux sciences naturelles et à leurs méthodes, et, de l'autre, aux sciences littéraires et historiques et surtout aux sciences humaines et sociales à leur essor, telles que la psychologie et la sociologie. La linguistique commence donc à changer de place dans les classifications et à partir de ces nouveaux rangements nous pouvons comprendre qu'elle peut se dégager d'une perspective historique mais, puisque les phénomènes langagiers ne peuvent pas être classés une fois pour toutes, car ils relèvent du champs interindividuel de l'intelligence, de la volonté, de la sensibilité, en un mot de la liberté (v. Klippi, 2010), la linguistique ne peut éluder les problèmes ontologiques et épistémologiques et donc, encore une fois, véritablement philosophiques, qui sont posés par son appartenance à ce type de sciences.

C'est en 1893 que de La Grasserie publie *De la classification objective et subjective des sciences des arts et de la littérature*, où il refuse d'utiliser 'sciences humaines' ou 'sciences de l'homme' en préférant 'sciences de l'esprit' pour exclure toute référence aux aspects physiologiques et biologiques de l'existence humaine (La Grasserie, 1893, n. 11)¹¹. De La

⁹ Whitney, 1876, p. 260 est cité par Medina 1978 p. 23. Medina trouve que «Saussure n'est pas seul (...) et que le CLG s'inscrit dans le mouvement plus général de la recherche légitime, en linguistique, d'un rigueur, d'une objectivité scientifique, d'une autonomie» à partir de l'échec de la glottique et de la crise de l'historicisme. Quant à Sécheyne, Bally, Vendryes, Meillet, Schuchardt, il observe que «leur réflexion épistémologique passe souvent par une critique mutuelle éclairante sur les impasses et les détours qui connaît la linguistique dans son devenir», p. 22.

¹⁰ Il s'agit d'une définition qui entraîne un débat du moment que, comme fait remarquer par exemple Dauzat, l'idée d'évolution a tout changé.

¹¹ Pour de La Grasserie, la philologie est l'étude de la langue littéraire tantôt que la linguistique est l'étude des langues connues suivant des lois, «la Linguistique proprement dite, écrit-il, est essentiellement la science des faits et des lois de l'évolution de l'expression du sentiment humain et la pensée humaine. Cette expression n'a pas seulement lieu par la pa-

Grasserie vise polémiquement à la classification proposée par Wundt. C'est à Leipzig en 1889¹² que Wundt développe dans un de ses *Essais philosophiques* un 'Système de Philosophie' qui veut jeter une lumière réellement philosophique sur la classification des sciences, en opposant les sciences philosophiques aux sciences particulières qui seront divisées en sciences formelles (mathématiques) et sciences réelles (partagées entre les sciences de la nature et les sciences de l'esprit, et encore en divisant toutes ces sciences entre les sciences de l'objet et celles du processus). Si la philologie est le modèle des sciences de l'esprit visant un objet (sans égard aux conditions de son existence), la psychologie est, pour Wundt, le patron des sciences du processus.

Un autre rapprochement intéressant, cette fois entre la linguistique et les sciences sociales, est fait par Goblot dans son *Essai sur la classification des sciences* (1898). Son point de départ est la recherche de l'objet de la science économique qui le porte à

reconnaître une analogie frappante et nullement artificielle entre certaines lois économiques et certaines lois du langage. Bien plus, la logique elle-même m'apparut comme une branche de la sociologie. Il me fallait donc définir la sociologie et je ne pouvais y réussir, cette science étant à peine née, qu'en tâchant de m'élever à une conception de l'ensemble de la science, et de fixer la nature, la signification et les limites de chacun des systèmes partiels dont se compose le système total. Il est nécessaire de se spécialiser, il n'est pas raisonnable de le faire d'une manière trop exclusive ; cela est même tout à fait impossible quand il s'agit des sciences dites morales, sciences naissantes, dans lesquelles la difficulté de poser les problèmes est plus grande encore que celle de les résoudre. Il est alors indispensable de déterminer avec exactitude l'objet de sa recherche, sous peine de chercher tout à la fois, ce qui revient à ne rien chercher du tout [...] la réalité étant infiniment complexe peut être envisagée à des points de vue fort différents, chacun de ces points de vue suggère un problème distinct qui n'a ni les mêmes données ni les mêmes inconnues. Distinguer ces points de vue ou ces problèmes c'est faire la classification des sciences. (*ibidem*, p. 2.)

Pour Goblot, ce dont est question, par exemple pour la linguistique en tant que «science, non historique, mais théorique, du langage», c'est d'«embrasser tout ce qui tend à rendre perceptibles à autrui des phéno-

role mais aussi par l'écriture et le geste», elle se divise en mimique, linguistique et graphique, phonétique, morphologie, et *psychique linguistique*, «communément et improprement appelée syntaxe», qui s'occupe des idées en tant qu'exprimables par le langage. Il y a encore une linguistique en tant que 'grammaire comparée, il s'agit d'une science plus générale (comme la sociologie face à l'histoire et à la géographie ou le droit comparé face à la jurisprudence), elle étudie pour une langue donnée son évolution, son histoire interne, ses rapports avec d'autres langues et pour des groupes de langues, elle étudie leurs parentés et en cherche les raisons. Il appelle 'linguistique intégrale' celle qui compare des langues qui ont une parenté, tandis que la classification objective des langues est, à son avis, une science à venir.

¹² Il faut rappeler que Wundt publie son ouvrage à Leipzig où, en 1888, se trouvait Saussure.

mènes intérieurs»¹³. La relation entre deux individus d'où naît tout fait social¹⁴, et dont les langues sont le modèle par excellence, permet de dissiper la confusion entre les faits collectifs et les faits sociaux. La réflexion épistémologique sur la linguistique guide ainsi Goblot à comprendre un problème philosophique fondamental, à savoir : comment les sciences morales peuvent devenir des sciences positives indépendamment de la 'réalité' de leurs objets, et pourquoi une science sociale est possible même s'il n'y a pas lieu de tout mesurer.

C'est encore un ouvrage sur la classification des sciences, celle du philosophe genevois Adrien Naville, qui consacre la vision novatrice de Saussure quant à «l'importance d'une science très générale, qu'il appelle sémiologie et dont l'objet serait les lois de la création et de la transformation des signes et de leurs sens. La sémiologie est une partie essentielle de la sociologie» (Naville 1901, p. 104). Quant à Naville, puisque «les linguistes actuels ont renoncé aux explications purement biologiques (physiologiques) en phonologie, et considèrent avec raison la linguistique tout entière comme une science psychologique», il croit que «la linguistique est, ou du moins tend à devenir de plus en plus, une science de lois ; elle se distinguera toujours plus nettement de l'histoire du langage et de la grammaire» (*ib.*). Pour ces raisons il place la linguistique dans le groupe général de la «théorématique», aux côtés des sciences mathématiques et des sciences physiques, dans le groupe des sciences psychologiques, réunissant les «sciences des limites universelles et des relations nécessaires des possibilités ou sciences des lois», alors que la philologie et l'histoire linguistique relèvent de l'histoire de la «science des possibilités réalisées ou science des faits» (*ib.*).

À l'époque de la fondation de la linguistique générale, la connaissance et la pensée des langues et du langage cherchent donc leur statut scientifique et leur place parmi les sciences humaines et sociales, et quand, quelques années plus tard, entre 1928 et 1931 deux grands Congrès, à la Haye et à Genève, consacrent la linguistique en tant que science douée de ses propres méthodes et d'instruments de travail, Bally peut affirmer que «ce n'est pas par un excès de positivisme que (le linguiste) peut atteindre (des) résultats» puisque désormais «la linguistique devient de plus en plus ce qu'elle est naturellement: une science de l'esprit» (Bally, 1929 cité par Chevalier, 2000, p. 526).

La linguistique et la philosophie des sciences ont parcouru dans ces années cruciales des voies souvent solidaires et parfois entrelacées : c'est de l'histoire philosophique des sciences et de la philosophie des sciences

¹³ «On pourrait étendre un peu, continue Goblot, le sens d'un mot assez récent, et nommer *sémantique* la science de l'expression et de la signification en général», *ibidem*, pp. 22-223 ; pour Goblot «la linguistique ne s'occupe des signes que quand ils sont des mots, et elle comprend aussi la phonétique; elle est donc à la fois plus spéciale et plus étendue que la sémantique», *ibidem*, p. 208.

¹⁴ Pour Goblot «la communauté de la langue crée une sympathie, un attrait mutuel entre tous ceux qui la parlent», *ibidem*, p. 206.

elle-même qu'à cette époque est issu, et utilisé en France spécialement, le mot 'épistémologie' en tant qu'étude critique des principes et des résultats des diverses sciences à partir de la diversité des leurs objets plutôt que de l'unité de l'esprit (Meyerson 1908, *Avant propos*, p. I). Et c'est que Saussure définit comme «point de vue réellement élevé sur la langue elle-même», ou «vue théorique» de la langue en l'attribuant à Baudouin de Courtenay et Kruszewski¹⁵. Le mot 'philosophique' indique pour Saussure une façon extrêmement positive d'approcher tout objet de science et notamment les langues. Cette attitude épistémologique (Normand, 2000, p. 465 ; Sécheyne, 1917) est marquée par l'adjectif 'générale', qui accompagne la linguistique, c'est ce que Saussure appelle encore, faute de mieux, connaissance 'philosophique' (v. Stancati 2004). Nous pouvons imaginer un rapport entre les idées de 'philosophie' discuté par Lalande et ses collaborateurs, et le genre de connaissance philosophique de la langue auquel pense Saussure. En effet, parmi les acceptions de 'philosophie' du *Vocabulaire* de Lalande, une correspond à l'idée saussurienne d'une science 'philosophique' et donc réellement scientifique de la langue : «tout ensemble d'études ou de considérations présentant un haut degré de généralité et tendant à ramener soit un ordre de connaissances, soit tout le savoir humain, à un petit nombre de principes directeurs» (v. Lalande 1926)¹⁶.

On comprend donc qu'au moment où le nom d' 'épistémologie' venait à peine d'être trouvé, la classification des sciences soit une des préoccupations majeures de la philosophie, c'est là vraiment que la philosophie trouve l'une de ses tâches principales, par cette voie elle suit de près le développement des sciences qui avaient quitté son domaine à partir de la fin du XVIIIème siècle et elle regagne ainsi un rôle fondamental.

Toute classification des sciences à cette époque de l'essor des sciences humaines et sociales (ou 'morales' comme on a vu qu'on les appelle encore souvent à cette époque) en portant sur la question de l'objet de ces sciences, vise un problème central, non seulement pour la philosophie des sciences mais pour la métaphysique en général, comme il est démontré par la création de la théorie des objets par Meinong et par le renouvellement que cette question théorique porte dans l'ontologie (v. Stancati, 2013 et 2014).

Ce que Saussure démontre, par son ouvrage et par l'influence profonde de son enseignement, c'est que, comme l'écrit Bergson, «l'avenir d'une science dépend de la manière dont elle a découpé son objet» (Bergson 1959, p. 1063). Tout au long du XXème siècle, la relecture du *Cours de linguistique générale* de Saussure moule souvent toutes les sciences humaines, comme le reconnaît Starobinski en 1970, la linguistique a été la science-pilote des sciences humaines en tant que «science de la forme liée au sens (elle) possède une application herméneutique dont l'intervention

¹⁵ Contre Humboldt, Wundt et Paul se prononce Saussure, *CLGE* 3330.

¹⁶ Cette définition est ici complétée par une longue citation de l'*Essai sur le fondement de nos connaissances* de Cournot.

est la bienvenue partout où il y a du langage à lire et du sens à déchiffrer» (Starobinski 1970, p. 10). En quittant les problèmes philosophiques de l'origine des langues et de la langue universelle, la linguistique reste en tout cas près des sciences humaines et sociales, et suit la philosophie qui, au tournant du XXème siècle, accompagne de près le développement de ces mêmes sciences et se pose la question de la nature ontologique des objets de la connaissance.

3. L'AVENEMENT DES PHILOSOPHIE SPECIALISEES : LA PHILOSOPHIE DU LANGAGE

Au début du XXème siècle, l'avènement de la linguistique générale a presque une coïncidence parfaite avec le tournant linguistique de la philosophie, puisqu'entre le XIXème et le XXème siècles la philosophie a un rapport privilégié avec le langage, conçu non comme objet d'une ou de plusieurs sciences, mais comme source inépuisable de réflexion. Ce rapport est très différent suivant les courants et les auteurs, suivant même les traditions nationales. La réflexion sur le langage a doublé ainsi toute la philosophie du siècle dernier au point qu'il est impossible d'en dessiner un plan complet. L'on pourrait indiquer d'une façon très schématisée trois attitudes plus générales : la sémiotique, la philosophie analytique, l'herméneutique. On cherchera ici à esquisser de façon très rapide, en utilisant quelques exemples paradigmatiques, le plus souvent italiens, la position de ces trois courants de la philosophie du langage face à la linguistique et aux sciences du langage, en mettant entre parenthèses nécessairement toutes leurs nuances et leurs multiples facettes.

Si le langage est une véritable condition universelle de possibilité de toutes les différentes versions de la philosophie du langage, ces versions ont un très différent rapport avec les sciences qui ont le langage et les langues pour objet.

L'intérêt pour la langue est un trait dominant de la philosophie contemporaine. [...] L'idée qu'une théorie des signes puisse et doive précéder une théorie des choses est caractéristique d'une grande partie de la philosophie de notre époque. Certes, les philosophies qu'on peut appeler philosophies du langage ne sont pas toujours, ni même souvent, dérivées d'une réflexion sur la linguistique ; c'est même assez récemment qu'elles ont tenu compte des principes, des méthodes et des résultats de la linguistique. En dépit de ce défaut de communication entre linguistique et philosophie du langage, la convergence d'intérêts est saisissante et peut être tenue pour un trait dominant de la pensée actuelle. (Ricœur 1971, p. 771).

Cette affirmation de Paul Ricœur va nous guider dans l'analyse de ces courants, car Ricœur est l'un des philosophes qui se sont le plus interrogés sur ces questions, et qui a établi son passage à l'herméneutique dans un dialogue serré avec la linguistique théorique.

Le premier courant dont est ici question est la sémiotique dont personne ne peut nier les liens étroits avec la considération philosophique du langage et avec la linguistique. Dans le cas de la sémiotique, il s'agit d'une perspective qui, à partir d'une quelconque des traditions qui y sont impliquées, a toujours institué des rapports plutôt que des coupures avec la matière linguistique, mais dans ce courant le modèle du signe a été tantôt moulé sur le signe linguistique qui a imposé son empire à tout le domaine sémiotique, tantôt il y a perdu complètement sa spécificité. À l'intérieur de cette même perspective, il faut aussi enregistrer des problèmes de distinction entre la sémiotique générale et la philosophie du langage, et entre la sémiotique générale et les sémiotiques spéciales. Particulièrement en Italie Garroni et Sini, Eco et De Mauro, ont donné des lectures très différentes de ces rapports. L'attitude philosophique, suivant Umberto Eco, est tout simplement constitutive de la sémiotique générale (Eco 1984 & 1990). De leur côté, Augusto Ponzio et son école regardent la philosophie du langage comme une sorte de métasémiotique destinée à discuter tout ce qui se trouve à la limite du terrain du sémiotique (Ponzio & al., 1994, p. 9).

Dans la perspective sémiotique, il y a encore bien des questions ouvertes ; puisque la sémiotique générale se veut une science, les problèmes de sa relation avec la philosophie du langage sont encore une fois ceux du rapport entre la philosophie et les sciences. La sémiotique, franchissant les limites de la sémiologie saussurienne et celles imposées à la sémiotique générale dans ses premières versions, a annexé la référence, la sémiotique naturelle, une nouvelle idée du sujet, les fondements de la cognition, qui se trouvent tous aujourd'hui souvent réunis dans le domaine de la sémiotique générale.

L'avènement des philosophies spécialisées est un trait saillant de la réflexion philosophique au siècle dernier. La philosophie du langage, c'est probablement l'une des premières philosophies spécialisées, et elle est aussi celle qui a cultivé, surtout dans sa version analytique, une séparation plus forte et radicale de la réflexion philosophique telle qu'elle était déposée dans la tradition.

Il y a vingt ans seulement lorsqu'en Italie, où la philosophie du langage comme discipline académique date des années 60 (v. Raynaud 2012)¹⁷, Diego Marconi, en présentant un panorama général de la philosophie du langage, pense pouvoir séparer nettement la réflexion philosophique sur le langage, aussi ancienne que la philosophie elle-même et dont le Cratyle platonicien est le premier grand ouvrage, d'une philosophie du langage strictement définie, qui débute en 1892 avec *Sinn und Bedeutung* de Frege (v. Marconi 1995). La fondation de la philosophie du langage ainsi conçue se passe pour Marconi dans un contexte marqué par les rapports avec la logique formelle et la linguistique générative, qui assureraient la coupure

¹⁷ Giovanni Vailati, assistant de Peano, aurait été le premier des philosophes analytiques du langage en Italie, mais sa mort précoce a coupé cette tradition, en ouvrant la porte au triomphe de l'idéalisme.

profonde et radicale entre cette philosophie du langage et la tradition philosophique précédant et avec l'herméneutique en toutes ses formes (*ibidem*, p. 366). Pour Marconi, l'autorité, pour la philosophie analytique du langage, d'un nombre assez limité d'auteurs et de textes (Frege, Russell et Wittgenstein en premier lieu) a engendré une quantité de recherches telle qu'elle nous permet de considérer la philosophie analytique comme une discipline philosophique à part entière (*ibidem*, p. 367).

Cette philosophie du langage a été d'abord une forme de philosophie linguistique qui prétendait avoir une fonction thérapeutique quant aux problèmes philosophiques qui seraient engendrés essentiellement par l'usage du langage et qui seraient déliés, en utilisant la distinction de Wittgenstein entre la forme logique et la forme grammaticale, ou par le travail sur le langage ordinaire. On a ainsi consacré comme incontournable un paradigme axé sur la coïncidence entre le signifié et les conditions de vérité, sur le principe de compositionnalité, sur l'inutilité pour le signifié des représentations, des états psychologiques, voire des processus de compréhension.

À partir des années 1970, l'avènement des recherches sur l'Intelligence Artificielle et celui de la psychologie cognitive changent ce paradigme ; attaquée sur plusieurs fronts (à commencer par Quine), cette première version de la philosophie analytique du langage a laissé la place à une philosophie qui ne fait plus du langage un terrain fondationnel, mais qui utilise la méthode et les outils de cette première philosophie linguistique pour aborder d'autres problèmes philosophiques¹⁸, ce qui donnerait aujourd'hui à ce courant de la philosophie une série d'avantages théoriques tels que la possibilité de construire le consentement autour de ces véritables agglomérations de concepts desquels naît la science ; un rapport privilégié à l'état présent des mathématiques et des sciences de la nature ; une attention spéciale envers la qualité argumentative des textes philosophiques qui seraient ainsi soumis au contrôle de la communauté (Marconi 2014, p. 24).

Chacune de ces affirmations demanderait un examen critique dont il n'est pas ici question, ce qui fait l'objet de notre exposé est le problème du rapport de cette philosophie à la linguistique est qui est ainsi décrit par Marconi :

Il est facile, mais faux, de répondre que la linguistique, au contraire de ce que fait la philosophie, ne s'occupe pas du 'langage' mais des langues, des objets individuels qui ont leur histoire, leurs règles de changement et leur structure. D'abord les idiosyncrasies de chaque langue peuvent contredire les conclusions générales visées par la philosophie du langage, et deuxièmement il existe une linguistique théorique ou générale qui utilise les langues essentiellement comme la matière empirique pour une théorie générale du langage verbal (Marconi 1995, p. 371).¹⁹

¹⁸ Il y a naturellement des exceptions, tel Dummett par exemple.

¹⁹ C'est nous qui traduisons.

En dernier ressort le linguiste, à son avis, ne serait guère intéressé à la connaissance du français, de l'anglais, de l'arabe, etc., mais à la faculté de langage de l'espèce humaine et il appelle à témoigner en faveur de son affirmation un linguiste de l'école chomskyenne²⁰. Et Marconi ajoute :

La philosophie du langage ne peut pas se distinguer de la linguistique par le fait d'être théorique plutôt que historique, [...] pure au lieu d'empirique; et elle ne devrait non plus s'en distinguer par le fait qu'elle ignore les phénomènes linguistiques de chaque langue et ses spécificités. Le rapport entre ces deux domaines de recherche est plus compliqué, et on ne peut l'élucider qu'à l'aide de considérations historiques. (Marconi, 1995, p. 371-372)²¹

Ce sont des propos qui n'ont pas reçu l'attention promise et, en tout cas, ces considérations historiques que Marconi demande ont été faites par des auteurs d'une tout autre orientation et dans des contextes tout à fait différents.

Marconi reconnaît finalement que la philosophie linguistique a tiré au clair des questions très importantes pour la philosophie, mais beaucoup moins importantes pour le langage puisqu'elle s'est toujours méfiée du langage ordinaire. Mais si la philosophie du langage a ses responsabilités, Marconi dit aussi qu'elle a rempli l'espace de la sémantique laissé presque vide par la linguistique du moment que même les linguistes les plus connus (tels que Saussure, Jakobson et Chomsky) n'auraient pas su porter la sémantique aux niveaux atteints par la phonologie et la syntaxe.

C'est une position qui est paradigmatique du rapport entre la plupart des philosophes analytiques et la linguistique, et même une théorisation de la philosophie du langage comme philosophie au moyen de la linguistique, avancée par Fodor et Katz (1962) finit par aboutir à une idée des langues inacceptable pour leur étude scientifique. L'on ne sort pas d'une philosophie du langage considérée comme le lieu d'où tirer toute inférence qui permet une connaissance conceptuelle en considérant les langues comme des amas déstructurés et non systématiques de constructions verbales (Katz 1966, p. 16).

Le grief principal porté contre la linguistique par la philosophie analytique du langage est donc celui d'avoir oublié la sémantique en laissant ce terrain à toutes sortes de philosophie mais c'est, à mon avis, un grief qui oublie une vérité fondamentale, à savoir que *the meaning of meaning* est toujours pluriel et qu'il ne peut être renfermé dans les bornes étroites fixées par cette sorte de philosophie. Mais ce qui est surprenant, c'est que ce même jugement est porté par Paul Ricœur qui, comme on a déjà dit, reconnaît plus que ne le font d'autres philosophes, la centralité de la linguistique dans la culture contemporaine, mais qui considère lui aussi que «le progrès même des sciences du langage a pour contrepartie l'oubli ou la méconnaissance

²⁰ Le linguiste cité ici par Marconi est Cook, 1988, p. 22.

²¹ C'est nous qui traduisons.

sance de certaines dimensions du langage, qui sont précisément l'enjeu de la philosophie» (Ricœur 1978, p. 449). Le partage de la philosophie serait en premier lieu d'ouvrir à nouveau le chemin du langage vers la réalité, vers le sujet et vers la dimension intersubjective, d'autant plus que les sciences du langage ont tendance à affaiblir, voire à effacer ou à couper ces liens. La question de la réalité est le point de départ pour Ricœur, car déplacer le langage vers l'ontologie amène par conséquent à envisager la question du sujet et de sa communauté hors du niveau psychologique et/ou du niveau moral. À son avis, c'est proprement la clôture du système, lieu de l'analyse, entité faite de relations internes (suivant Hjelmslev), qui permet le signe bifacial qui coupe tout lien avec les *res*.

Le cible de Ricœur est l'une des versions du structuralisme, mais à ce paradigme il reconnaît que, quels que soient ses défauts, il a permis à la linguistique en Europe, et surtout à ces linguistes qui ont de l'intérêt pour la philosophie (tels que Martinet, Jakobson, Benveniste, Guillaume), de ne pas se déplacer vers les sciences de la nature de façon antiphilosophique, antimentaliste, anti sémantiste, au contraire de ce que fait la linguistique américaine, après Sapir et avec Bloomfield, avant que Chomsky vienne explicitement se réclamer comme l'héritier de certaines traditions philosophiques. Pour Ricœur, le structuralisme porte un véritable défi à toute la tradition philosophique occidentale qui, de Descartes à Husserl, est fondée sur le sujet qui est ainsi déplacé dans la psychologie afin d'obtenir une linguistique anonyme, où personne ne parle et même la sociologie de la communication (fondée sur le modèle de Jakobson) se place hors de toute intimité. Ce sont là pour Ricœur (1971) les questions restées ouvertes, ce qu'il appelle les antinomies, voire des 'énigmes'.

Et c'est en s'appuyant sur le travail d'un linguiste tel qu'Émile Benveniste et de ses *Problèmes de linguistique générale*, que Ricœur finit par faire encore une distinction entre la linguistique structurelle et le structuralisme philosophique qui prend appui sur un système clos comme la langue, sans sujet, sans les choses, sans termes, pour reconnaître l'apport fondamentale de la linguistique à la science de la culture et à une théorie générale des activités symboliques de l'homme (Benveniste 1966, pp. 38-39)

²²

La notion de discours²³, le dédoublement de la linguistique entre la sémiologie et la sémantique telles qui lui viennent de Benveniste, permet-

²² Pour Ricœur, la linguistique générale s'efforce ainsi de trouver le code de règles en nombre fini qui régit des productions discursives complexes telles que: fables, mythes, récits, poèmes, etc.

²³ Ricœur voit avec beaucoup d'avance sur d'autres philosophes, l'importance pour toute philosophie du langage de discuter les positions de la phénoménologie et souligne l'importance du dialogue entre la phénoménologie et la philosophie du langage ordinaire. Ce n'est à mon avis qu'en relisant certaines indications de Husserl (et de certains de ses élèves tels que Pos) qu'on peut sortir des impasses concernant certaines questions ouvertes dans le domaine langagier. Si Strawson cherche dans les *individuals* (corps et personnes) les fondements non linguistiques de la référence, pour Ricœur la même opération est faite par la phénoménologie. Dès les *Recherches logiques* (1900-1901) Husserl veut montrer le para-

tent à Ricœur de sortir des impasses pour montrer le caractère d'action intentionnelle du langage et son statut de médiateur entre le sujet, le monde et les autres²⁴. Le deuxième passage de Ricœur est celui d'utiliser la notion de *Bedeutung* pour les discours et les textes poétiques et littéraires, pour lesquels il parle d'une *Bedeutung* de deuxième degré²⁵. L'accès à ce niveau de la 'réalité' est pour Ricœur d'une grande importance car, contre l'intuitionnisme du *cogito*, il pense que le sujet peut se connaître seulement grâce à la longue route tracée par les signes d'humanité déposés dans les œuvres de la culture.

En conclusion, même si la philosophie du langage reconnaît à la linguistique d'avoir été le véritable levain de tant de domaines, le plus souvent les philosophes ne renoncent pas à porter plainte contre la linguistique pour avoir exclu des questions fondamentales : le rapport entre le langage et la logique (du moins de cette partie qui ne peut pas être réduite à la structure de la langue), mais, surtout, entre le langage et la réalité. Il est donc légitime, à leur avis, dans cette perspective qu'on a vue si largement partagée, de penser qu'il y ait une philosophie du langage sans linguistique : la philosophie du langage dans l'œuvre de ses représentants majeurs (et entre eux différents) du XX^e siècle (Frege, Russell, Austin, Ryle, Carnap, Quine, Wittgenstein, Husserl) dépasse pour beaucoup de philosophes la linguistique et son épistémologie.

Toutefois, à partir des rapports entre la linguistique et la philosophie, d'autres tentatives ont été faites, qui sont très riches et intéressantes comme ceux de Esa Itkonen ou les travaux de Tullio De Mauro, ainsi que la 'philosophie des langues' proposée par Lia Formigari (2006, p. 123), ou la philosophie du langage envisagée par Sylvain Auroux en continuité avec la philosophie de la linguistique et des sciences du langage.

Si le paradigme référentiel avait ouvert le tournant linguistique en philosophie pour répondre à des questions que la linguistique semblait négliger, la pragmatique en plein essor nous montre la nécessité de placer les phénomènes de langage dans un horizon plus vaste. Cet horizon est celui de la communication qui est devenu global et traversant différentes formes de société et de culture, mais il est aussi traversé par les découvertes des sciences cognitives, lesquelles nous montrent encore une fois la nécessité de comprendre les racines naturelles, neurobiologiques, du langage.

doxe du langage qui n'est pas primitif mais dont la dépendance de ce qui le précède ne peut s'exprimer que par le langage même. Ce qui est 'pré prédicatif', dans toute ses formes, est donc une *arché* de toute signification et le langage est situé au carrefour de cette exigence avec l'exigence logique du *telos*. Il ne faut pas oublier l'importance que Jakobson accorde à certaines positions de Husserl.

²⁴ V. surtout : Ricœur, 1973.

²⁵ Le monde du texte est créé par la poésie, qui est en même temps une création et une origine du langage. Ce qui est intéressant (et à mon avis bachelardien) c'est que cette idée s'appuie sur le rôle joué par les modèles dans l'épistémologie de la physique où l'imagination scientifique se fait également créatrice. La référence est ici à Black & Hesse, 1970.

4. DE LA LINGUISTIQUE AUX SCIENCES DU LANGAGE : UN TOURNANT ANTIPHILOSOPHIQUE ?

Entre les années vingt et les années cinquante du siècle dernier, l'unité relative des études sur le langage et les langues est le plus souvent assurée par la référence aux modèles et aux méthodes de la phonologie moderne²⁶, mais 'l'empire de la phonologie' n'a certainement pas empêché qu'il y ait à l'intérieur de la linguistique elle-même des linguistes à forte 'vocation' philosophique et/ou épistémologique.

À l'articulation plurielle des différentes formes de la philosophie du langage correspond une grande variété d'attitudes des linguistes envers la philosophie et une pareille multiplicité de perspectives.

C'est le cas, premièrement, de Hjelmslev, pour qui le linguiste doit mettre en place une connaissance théorique du langage, qu'il qualifie de 'philosophique' suivant l'expression de Rasmus Rask. Faire le système des langues et du langage en général signifie pour Hjelmslev transformer la linguistique en philosophie du langage, la seule possible puisque c'est la seule philosophie qui puisse dépasser la coupure entre la grammaire des philosophes et le travail technique des arts du discours. On parle à ce propos d'épistémologie hjelmslevo-saussurienne, qui serait capable de relire la tradition de la linguistique générale et du structuralisme sans retomber dans les défauts qui lui ont été tant de fois reprochés pour tenir dans son projet les langues et les paroles, le système et les lois, les signes dans leur double essence de nature et de culture²⁷.

En tant que grands courants de la linguistique, le structuralisme et le générativisme ont donné à leur tour un apport fondamental à la philosophie et/ou aux sciences humaines. C'est le tournant chomskyen qui clôt le structuralisme mais, comme il a été observé, il peut y avoir une sorte de continuité souterraine entre Saussure et Chomsky, par plusieurs voies bien qu'elles soient parfois détournées. Grammaire, règles et représentations sont en tout cas le cœur du savoir linguistique, bien que pour les structuralistes elles constituent un dispositif descriptif, tandis que pour Chomsky il s'agit d'une modélisation réaliste du savoir du locuteur.

Bien qu'il se rallie explicitement à la tradition philosophique, dans toutes ses phases successives jusqu'au programme minimaliste, Chomsky a gardé l'idée de sa théorie comme une théorie scientifique qui concerne la nature du mental et qui formule à cet égard des hypothèses qui peuvent être confirmées ou démenties par des faits. Ce qui est spécifique du langage humain, sa *créativité*, est aussi son lien essentiel à un dispositif mental très puissant capable d'établir en tout moment un pont entre le son et le signifié, qui est le plus essentiel et le mieux fonctionnant qu'il est possible

²⁶ Même au morphème Harris 1941 et, plus tard, Hockett 1968, p.9 et *id.* 1987, p. 81 proposent d'appliquer les méthodes de la phonologie.

²⁷ Sur ces thèmes je renvoie aux travaux de Caputo, 2010.

d'imaginer, mais qui reste toujours hors de toute prise en compte des langues réelles.

De l'autre côté, le long du socle structuraliste, des failles sont ouvertes et chacune d'elle ouvre à son tour un problème qui n'est pas seulement un problème linguistique, mais qui est aussi philosophique, à savoir : l'ontologie de la langue, la place de la parole, le rapport entre l'individu et le social, le statut du sujet, le système et le changement, etc.

Un linguiste tel que Michele Prandi, a récemment proposé un 'tournant philosophique' en linguistique c'est-à-dire qu'il demande de parcourir à rebours le tournant linguistique de la philosophie du XXème siècle né du fait qu'on considère que l'accès privilégié aux concepts est constitué par leur expression langagière et il demande de replacer l'étude du langage dans un contexte ontologique différent (Prandi 2007). Il s'agit de considérer que les expressions linguistiques complexes et leur contenu ne peuvent avoir une description exhaustive qu'à condition d'y accéder par la voie d'un système conceptuel indépendant de toute expression linguistique. Si ce qu'on trouve dans un texte peut être intangible par l'expérience, l'expérience des choses est cohérente tautologiquement, les conditions de cohérence n'appartiennent pas aux structures des langues ni aux différents syntaxes (comme le voudrait Chomsky) ni au lexique²⁸. Les conditions de cohérence forment un système de présuppositions conceptuelles que nous utilisons en premier ressort pour nos comportements spontanés (ce que Husserl appelait attitude naturelle). À partir de ces comportements la cohérence s'étend aux concepts partagés et aux signifiés des mots et des expressions. Tout cela forme ce que Prandi appelle 'ontologie naturelle'. Il ne s'agit ni d'un système de concepts, ni d'une structure cognitive, ni d'une attitude théorique, mais d'une attitude pratique dans laquelle nous avons une confiance aveugle : c'est la partie la plus qualifiante de notre ontologie naturelle partagée. Ces présupposés ne sont pas remis en cause, ni argumentés, ni exprimés de façon explicite. L'ontologie naturelle est une sorte de constitution qui fonde la légalité conceptuelle de notre forme de vie y compris de notre conduite symbolique. Si sur un plan de structure la légalité conceptuelle et la légalité grammaticale sont autonomes, sur le plan fonctionnel l'activité symbolique est fondée sur l'ontologie naturelle sans laquelle elle ne peut pas être conçue «dès qu'il quitte le domaine des structures strictement formelles il s'engage sur un parcours fonctionnel, il est poussé à intégrer la grammaire des formes avec une composante philosophique, à savoir une grammaire des concepts composée par un système de concepts cohérents et par les conditions de leur cohérence» (*ibidem*, p. 85).

Ce que Prandi propose pour les rapports entre la linguistique et la philosophie c'est une grammaire philosophique en tant que

construction de réseaux de relations sémantiques complexes, dont les racines s'enfoncent à la fois dans les structures grammaticales formelles et dans un sys-

²⁸ *Ibidem*, p. 87. Les auteurs considérés sont ici: Mc Cawley, Lakoff et Wierzbicka.

tème de concepts partagés. Si les formes grammaticales de codage rentrent dans le domaine d'une grammaire pure, l'analyse des concepts cohérents et de leurs conditions de cohérence est depuis toujours l'une des tâches nobles de la philosophie. Comme les philosophes ont ressenti le besoin de dessiner la trame des concepts parcourant leur expression linguistique, le linguiste s'aperçoit qu'une description rigoureuse du signifié des expressions demande un accès directe, indépendant du codage linguistique, à un système de concepts cohérents et à leurs conditions de cohérence. Ainsi le cercle ouvert par le tournant linguistique en philosophie se boucle : il est impossible d'étudier les concepts comme si l'expression n'existait pas, il n'a pas plus de sens d'étudier l'expression oubliant qu'elle bâtit ses structures sémantiques spécifiques ni sur la nébuleuse dont parlait Saussure (1916) ni sur le 'sable' de Hjelmslev (1943) mais sur une couche solide de concepts partagés. (*ibidem*, p. 94)

Ce dialogue continu ne se fonde pas sur la primauté de la langue ou des concepts, mais connaît une infinité de points d'équilibre.

Il y a vingt ans à peu près l'expression 'sciences du langage' est devenue usuelle. Il y a désormais des disciplines qui ont des voisinages assez étroits avec la linguistique, puisqu'il y a plusieurs disciplines qui ont pour objet des faits qui sont *conditio sine qua non* pour l'existence des langues et de la parole humaines : le cerveau, la phonation et l'audition, les perceptions non seulement auditifs mais aussi visuels, l'apprentissage, la transmission génétique (qui n'est pas prouvée pour les universels linguistiques), le temps, le mouvement, l'informatique, la société²⁹. Si le panorama des philosophies du langage est flou voire incertain, le paysage épistémologique des sciences du langage reste aujourd'hui souvent indécidable ainsi que leur rapport aux autres sciences : objets, concepts, méthodes voire l'histoire restent sujets de controverse.

Il est sûr qu'aujourd'hui le langage constitue un point de convergence entre différentes disciplines du domaine des sciences humaines et sociales, mais aussi du domaine des sciences biologiques et neurobiologiques, au point que quelqu'un s'est demandé si les sciences du langage n'ont pas obscurci la linguistique, puisque, en multipliant les perspectives, elles ont négligé la description, l'analyse et la comparaison des langues (Lazard 2006, p. 151). Et, du reste, si l'on considère la linguistique comme une science qui fonde son savoir sur des invariants mais qui cherche aussi des variations pragmatiques et opératives aussi bien que sociolinguistiques, des questions restent ouvertes qui sont de nature philosophique ainsi que linguistique, à savoir : quel rapport il faut établir ou rétablir entre le signifié linguistique et tout ce qui est hors du langage et même dans la tête du locuteur avant le langage et auprès du langage.

Saisir cette multiplicité est bien difficile : encore une fois la question de l'objet s'avère centrale. Bachelard nous a montré le travail difficile fait par les sciences de la nature pour saisir ses nouveaux objets après la

²⁹ La société, même minimale, est nécessaire mais Brown et Levinson 1987, Kerbrat-Orecchioni 1992 et Grice [1975] ont mis en évidence que le caractère verbal n'est pas primaire et/ou nécessaire. v. Grunig 2003.

nouvelle révolution scientifique du XXème siècle, il est évident que la difficulté de ce type de travail est bien plus aiguë dans les sciences humaines et sociales. En effet, les sciences humaines demandent le ‘découpage’ de leurs objets suivant plusieurs types de modèles qui se superposent ou sont convergents au-delà de toute division ou différence au niveau ontologique. En plus, les données des sciences humaines ne sont pas les simples produits d’une expérience perceptive, puisqu’ils restent dépendants des faits et des faits signifiants, c’est ce qui ouvre encore un autre espace philosophique concernant les modes d’accès aux données.

Ce sont les difficultés dont parle Gilles Gaston Granger :

Dans le cas des sciences de l’homme, la transmutation en objet scientifique du vécu complexe et changeant qu’est le fait humain, même de ses aspects communément reconnus comme publics, continue de faire problème. [...] Dans les sciences de la nature, chaque aspect objectivé de la connaissance sensible, chaque phénomène est identifié au moyen de critères accessibles à tous ceux qui possèdent un outillage matériel et intellectuel déterminé. [...] Or le sociologue, le psychologue, l’économiste ne sont point en mesure, la plupart du temps d’exhiber de tels critères. À quelle difficulté spécifique se heurtent-ils donc pour ‘sauver’ leurs phénomènes ? Nous donnons le nom de significations à ces aspects *sui generis* de notre expérience qui caractérisent le fait humain en général. Dès que l’homme est perçu — ou supposé — comme protagoniste, nous visons l’expérimenté comme ‘renvoyant’ à une autre chose, à l’instar des mots du langage ou de nos images mentales. (Granger, 1994 p. 260)³⁰

Comme le démontrent certains des exemples cités, il y a la possibilité d’une philosophie du langage qui travaille à partir de la linguistique et des langues et de leur connaissance à condition d’être conscient que le travail sur le langage requiert au moins un double effort philosophique : d’un côté, le travail vers l’ontologie naturelle et ses formes expressives, de l’autre encore et encore le travail sur l’ontologie sociale dont la voie nous avait été indiquée par Saussure et qui trop souvent, après Searle, a été bana-

³⁰ Pour Lazard, Granger ne parle pas ici du linguiste, puisque la *langue* saussurienne est, à son avis, un objet qui échappe à ces difficultés, (Lazard, 2012, p. 80-81). À Granger, qui a suivi la leçon de Bachelard, et a dépassé la rigidité des catégories kantienne et le réalisme de Gurvitch, l’expérience se présente comme un magma surdéterminé de significations diverses qui peuvent être «comme dans le cas des œuvres et des institutions humaines, en partie immanentes dans l’objectivité de l’expérience même; ou bien elles peuvent dériver de la *présence* de la subjectivité dans l’objectivité, dans l’imbrication entre notre vécu (de sujets qui même spontanément donnent du sens) et les choses du monde naturel objectif». Pour comprendre ce magma, la science attribue des significations et s’éloigne de l’expérience et ainsi devient consciente de la connaissance en tant qu’instance d’ordre et de conceptualisation formels. La science que Granger propose n’est pas réduite au langage et donc privée de tout pouvoir sur les choses, l’épistémologie est bien consciente de la distance qui sépare les formes de la perception des formes de la science mais elle peut conquérir de nouveaux objets à la connaissance scientifique grâce au langage tout en gardant le contact avec le monde de la perception et sans être écrasée par le nominalisme, par les tentations grammaticales ou par le lyrisme énigmatique de certains passages de Wittgenstein», Moravia 1977, p. 8 (c’est nous qui traduisons) et *ibidem*, p. 30.

lisé par la nouvelle, et tout récente, vague de la deuxième génération de la philosophie analytique.

Ces indications épistémologiques et philosophiques qu'on a ici trop rapidement esquissées, méritent, à mon avis, d'être travaillées à nouveau à la lumière d'une idée nouvelle de la linguistique. L'objet de la linguistique scientifique est un objet pluriel, dont on a des formulations diverses voire opposées qui accueillent ou qui refoulent des questions philosophiques centrales telles que le sujet, l'intersubjectivité, le rapport entre l'individu et son milieu social, ou la capacité référentielle, le rapport de la sphère du langage à la nature ou à l'artifice et à la culture. La pluralité des sciences du langage nous montre que probablement une image adéquate de l'objet pluriel de ces sciences est celle d'un prisme, donc celle d'un objet ayant plusieurs dimensions, dont les faces appartenant à des plans différents ont des lignes d'intersections sur lesquelles il faut surtout travailler pour donner des réponses : on pourrait parler d'une épistémologie difficile suivant encore une fois la leçon de Bachelard.

Aujourd'hui il semble s'avérer de plus en plus ce que Hjelmslev écrivait : «la science du langage ne peut et ne doit pas être développée sans contact avec les autres domaines de la vie intellectuelle, de la même façon que la vie intellectuelle de l'homme et l'histoire de la civilisation ne peuvent être étudiées avec profit sans la connaissance de la linguistique» (Hjelmslev 1971, p. 16). Encore une fois, en effet, les sciences du langage sont au cœur de toutes les questions majeures des sciences. Et beaucoup de ces questions sont encore nos objets philosophiques par excellence : la cognition, le rapport du physique et du mental, de l'homme et de l'animal, le rapport de la nature et de la culture, les conditions de la socialité et de la communication, le rôle de la symbolisation sont autant des lieux communs entre la philosophie, les sciences et les sciences du langage y compris la linguistique dans toutes ses déclinaisons.

En 1945, dans sa dernière conférence, *Structuralism in Modern Linguistics*, Cassirer montre la spécificité du langage en tant qu'objet de la pensée et de la science est telle à faire éclater toute distinction entre les sciences de la nature et celle de l'esprit (Cassirer 1945). Les sciences du langage aujourd'hui témoignent encore une fois de la nature sans analogie de l'objet 'langage' comme l'écrit Tullio De Mauro : il ne s'agit pas de mettre en question la validité

des classifications des sciences, au contraire, en les prenant très au sérieux, il s'agit de faire mieux comprendre la nature intimement composite que la matière langagière impose, si l'on peut s'exprimer ainsi, à qui veut l'aborder de n'importe quel point de vue, plus ou moins spirituel ou naturaliste, idéographique ou nomothétique. Cette nature intimement composite, c'est le réflexe, sur le plan de la recherche scientifique, de la complexité qui appartient à la réalité qu'on doit étudier : du langage, des langues, et de leurs usages. C'est à cause de ces considérations qu'à différentes époques on a cherché à faire valoir des perspectives qui intégraient toutes les contributions et tous les résultats des

différents domaines de la recherche linguistique. (De Mauro 2008, p. 20)

© Claudia Stancati

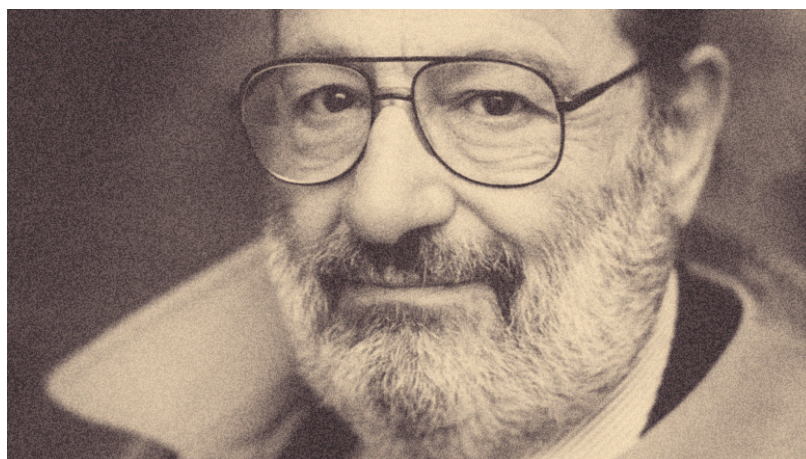
REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUROUX Sylvain, éd., 1989 : *HIL, I*, Liège-Bruxelles : Mardaga, Chap. III, (aa. vv., «La Naissance de la Réflexion Linguistique Occidentale », pp. 149-242), sec. I.
- 2000 : *Histoire des idées linguistiques*, t. III, Sprimont : Mardaga.
- BALLY Charles, 1929 : «Discours inaugural» du *Congrès de linguistique*, Genève.
- BENVENISTE Emile, 1966 : *Problèmes de linguistique générale*, Paris : Gallimard.
- BERGSON Henri, 1959 : *Les deux sources de la religion et de la morale*, (éd. or. 1932), in *id.* : *Œuvres*, A. Robinet éd., Paris : PUF.
- BLACK Max, HESSE Mary, 1970 : *Models and Analogies in Sciences*, Notre Dame: University of Notre Dame Press.
- BROWN Penelope & LEVINSON Stephen C., 1987 : *Politeness*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CAPUTO Cosimo, 2006 : *Semiotica e linguistica*, Roma: Carocci.
- CASSIRER Ernst, 1945 : «Structuralism in Modern Linguistics», *Word, Journal of the Linguistic Circle of New York*, I, 2, p. 99-120
- CHEVALIER Jean-Claude, 2000 : «Les congrès internationaux et la linguistique», in Auroux, 2000, p. 517-528.
- COOK Vivian James, 1988 : *Chomsky's Universal Grammar*, Oxford: Basil Blackwell.
- COURNOT Antoine, 1851 : *Essai sur les fondement de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique*, Paris, Hachette.
- DE MAURO Tullio, 2008 : *Lezioni di linguistica teorica*, Roma-Bari : Laterza.
- DESBORDES Françoise, 1989 : «Les idées sur le langage avant la constitution des disciplines spécifiques », in Auroux éd., 1989, p. 149-161.
- DIDEROT Denis, 1756 : 'Encyclopédie', in *Encyclopédie*, nouv. imp. fac. de la première édition, Paris : Briasson, 1751-65, Stuttgart, 1966, vol. VI.
- ECO Umberto, 1984: *Semiotica e filosofia del linguaggio*, Milano: Bompiani, p. XII.
- 1990: *I limiti dell'interpretazione*, Milano: Bompiani.

- FORMIGARI Lia, 1995 : *Filosofia e linguistica*, in *La Filosofia*, 4 voll. a c. P. Rossi, vol. II, *La Filosofia e le scienze*, Torino : UTET.
- 2006 : «Pour une philosophie de la linguistique», *HEL*, t. XXVIII, fsc. 1, p. 117-125.
- GOBLOT Edmond, 1898 : *Essai sur la classification des sciences*, Thèse publiée, Paris : Alcan.
- GRANGER Gilles Gaston, 1994 : *Formes, opérations, objets*, Paris : Vrin.
- GRICE : Paul H., 1975 : «Logic and Conversation», *Syntax and Semantics*, vol.3 edited by P. Cole and J. Morgan, Academic Press. Reprinted as ch.2 of Grice 1989, 22–40.
- GRUNIG Blanche-Noëlle, 2003 : «Les voisinages disciplinaires de la linguistique», in Jacquet-Pfau & Sablayrolles 2003, p. 99-108.
- GUSDORF Georges, 1973 : *L'avènement des sciences humaines aux siècle des Lumières*, Paris : Payot.
- HARRIS Zelig, 1941 : «Linguistic Structure of Hebrew», *Journal of the American Oriental Society* 61:3, p. 143-167. [*JAOS* 61], edited by Zelig Harris. Also published as *Publications of the American Oriental Society*; Offprint series, No. 14.
- HAVET Louis, 1922 : dans *Célébration du Cinquantenaire de l'École pratique des Hautes Études*, Paris : Champion.
- HJELMSLEV Louis, 1971 : *Essais linguistiques*, Paris : Minuit.
- HOCKETT Charles F., 1968: *The State of the Art*, The Haag, Mouton.
- 1987: *Refurbishing Our Foundations*, Amsterdam, John Benjamins.
- HÜLTENSCHMIDT Erika, 2000 : «La professionnalisation de la recherche allemande», in Auroux, 2000, p. pp. 79-96.
- HUMBOLDT W., 1968 : *Wilhelm von Humboldts Gesammelte Schriften. Herausgegeben von der Königlich-Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Berlin, Behr, 1903-1936, réimpr. Berlin, de Gruyter, 1968, 17 vol. VIII.
- JACQUET-PFAU C. & SABLAYROLLES J.-F. (éds.), 2003 : *Mais que font les linguistes ? Les SL 20 ans après*, présentation par J. Pruvost, Paris : L'Harmattan.
- JERROLD J. Katz, 1966: *The Philosophy of Language*, New York and London, Harper and Row.
- KATZ Jerrold J. & Fodor Jerry, 1962: “What's Wrong with the Philosophy of Language?”, *Inquiry* 5, (1-4), p. 197-237.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1992 : *Les interactions verbales*, Paris : Armand Colin.
- KLIPPI Carita, 2010 : *La vie du langage. La linguistique dynamique en France de 1864 à 1916*, Paris : ENS.
- LA GRASSERIE Raoul de, 1893 : *De la classification objective et subjective des arts, de la littérature et des sciences*, Paris : Alcan.
- LALANDE André, 1926 : *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 2ème éd. augm. Paris : Alcan.

-
- LAZARD Gilbert, 2006 : *La quête des invariants interlangues . La linguistique est-elle une science ?* Paris : Champion.
 - 2012 : *Etudes de linguistique générale*, II *La linguistique pure*, Leuven-Paris : Peeters.
 - MACMAHON Michael K. C., 2000 : «Les chercheurs britanniques», in Auroux, 2000, pp. 97-108.
 - MARCONI Diego, 1995 : «Filosofia del linguaggio», in *La Filosofia*, 4 voll. a c. Paolo Rossi, Torino, UTET, vol. I, *Le Filosofie speciali*, p. 365-460.
 - 2014 : *Il mestiere di pensare*, Torino : Einaudi.
 - MEDINA José 1978 : «Les difficultés théoriques de la constitution d'une linguistique générale comme science autonome», in *Langages*, n° 49, Claudine Normand éd. : *Saussure et la linguistique pré-saussurienne*, p. 5-23.
 - MEYERSON Emile, 1908 : *Identité et réalité*, Paris : Alcan.
 - MORAVIA Sergio 1977 : «Formalismo, strutturalismo scienza dell'uomo », introduction à Gilles Gaston Granger, *Strutturalismo e pensiero formale*, trad. it., Napoli : Guida, p. 5-33.
 - MOUNIN Georges, 1974 : *Dictionnaire de la linguistique*, Paris : PUF.
 - NAVILLE Adrien, 1901 : *Nouvelle classification des sciences. Étude philosophique*, Paris : Alcan.
 - NODIER Charles, 2005 : *Notions élémentaires de linguistique*, Genève : Droz. [1^{ère} éd. : 1834]
 - NORMAND Claudine, 2000 : «La généralité des principes», in Auroux, 2000, p. 463-471.
 - PONZIO Augusto, CALEFATO Patrizia, PETRILLI Susan, 1994 : *Fondamenti di filosofia del linguaggio*, Roma-Bari: Laterza.
 - PRANDI Michele, 2007 : «Un tournant philosophique en linguistique. L'idée de grammaire philosophique», in Franck Neveu et Sabine Pétillon (éds.) : *Sciences du langage et Sciences de l'homme*, Limoges : Lambert-Lucas, pp. 83-96
 - RAYNAUD Savina, 2012 : *La philosophie du langage en Italie face aux sciences du langage et aux études textuelles*, Dossiers d'HEL, SHESL.
 - RICŒUR Paul, 1971 : «(Philosophies du) langage», *Encyclopaedia Universalis*, vol. IX, pp. 771-781.
 - , 1973 : «Discours et communication», *La communication*, Actes du XV^e Congrès de l'Association des Sociétés des philosophes de langue française, Montréal 1971, vol. II, Montréal : Montmorency, pp. 23-24.
 - , 1978 : «Philosophie et langage», *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 103, n° 4, pp. 449-463.
 - SAUSSURE Ferdinand de, 1968-1989, *Edition critique du Cours de linguistique générale*, par ENGLER Rudolf Wiesbaden, Otto Harrassowitz.
 - SCHMITTER Peter, 2000 : «Le savoir romantique», in Auroux, 2000, p. 63-78.

- SECHEHAYE Albert, 1917 : «Les problèmes de la langue à la lumière d'une théorie nouvelle», *Revue philosophique*, t. 84, p. 1-30.
- STANCATI Claudia, 2004 : «Saussure à l'ombre des philosophes. Quelle philosophie pour la linguistique générale», *Cahiers Ferdinand Saussure*, Genève, Droz, n° 57, p. 185-207.
- 2013: «Metafisica e ontologia tra Ottocento e Novecento: tra oggetti e segni», in I. Pozzoni-D. Sacchi (a c. di), *Lineamenti post-moderni di storia della filosofia contemporanea*, Roma: IF Press, pp. 191-204.
- 2014 : «L'ontologia di Whitehead tra oggetti ed eventi», in Roberto Poli (ed.), *Prospettive ontologiche. Realismi a confronto*, Brescia: Morcelliana, pp. 217-234.
- STAROBINSKI Jean, 1970 : Préface à Leo Spitzer, *Etudes de style*, Paris : Gallimard.
- VALÉRY Paul, 1974: *Cahiers*, tome 2, Paris: Gallimard.
- WHITNEY William Dwight, 1875: *The Life and Growth of Language: an Outline of Linguistic Science*, New York, D. Appleton & company; trad. fr., Paris, Ballière, 1876.



Umberto Eco (1932-2016)

La philosophie du langage : une jungle de Calais pour la linguistique ?

Béatrice GODART-WENDLING
*CNRS, UMR 7597, Laboratoire d'Histoire des Théories Linguistiques
Université Paris Diderot, Sorbonne Paris Cité*

Résumé : Après avoir explicité les difficultés que recèle l'appellation de philosophie du langage, l'article met tout d'abord en évidence l'incompatibilité, voire le malentendu, existant entre la linguistique et la philosophie du langage dans sa version logiciste. Il ressort également de cette étude que le principal point de contact entre ces deux disciplines se limite jusque dans les années 50 au domaine de la syntaxe ; donnant ainsi lieu à la constitution des divers modèles de grammaires formelles qui apparurent dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle. L'article aborde ensuite la période ordinariste de la philosophie du langage et souligne son apport vis-à-vis de la sémantique qui conduira à une remise en question de ses liens avec la pragmatique. En fonction de l'analyse des deux périodes examinées (logiciste et ordinariste), l'article dégage enfin les points d'achoppement récurrents entre philosophie du langage et linguistique.

Mots-clés : philosophie du langage, langue artificielle, grammaire formelle, sémantique vériconditionnelle, universalité, Frege, Russell, Carnap, sémantique de Montague, Wittgenstein, Austin, Grice, Duranti, Ochs, Rosaldo.

L'évaluation des rapports et des liens de synergie que la linguistique et la philosophie du langage ont pu tisser entre elles se heurte d'emblée à deux difficultés. La première porte sur l'extension à accorder à l'appellation de «philosophie du langage» étant donné – ainsi que le soulignent à juste titre Sandra Laugier et Sabine Plaud – qu'«il n'y a pas d'accord, loin s'en faut, sur une définition univoque» (2011, p. 13) de la philosophie du langage, car «on ne saurait isoler un trait général qui serait partagé par l'ensemble des philosophies ou théories de ce champ» (*ibid.*, p. 14), hormis «la référence [généalogique], critique ou non, à Gottlob Frege» (*ibid.*). Si cette «diversité intrinsèque» (*ibid.*, p. 16) de la philosophie du langage est interprétée par ces deux auteures comme le témoignage du «caractère vivant et ouvert» (*ibid.*) de ce mouvement multiple, il reste que les deux phases successives qui caractérisent nonobstant l'histoire de la philosophie du langage – la période logiciste puis celle axée sur le langage ordinaire – constituent un autre source de difficulté, car les problématiques traitées y furent si différentes qu'elles prohibent la possibilité de proposer une analyse unifiée des connexions ou des incompatibilités existant entre linguistique et philosophie du langage. Il faut de plus ajouter que la relation entre ces deux disciplines s'avère asymétrique, car si la linguistique a bénéficié de certains travaux de la philosophie du langage aussi bien en matière de syntaxe qu'en sémantique ou pragmatique, les philosophes de cette mouvance n'ont été – en revanche – guère significativement influencés par les analyses des langues naturelles réalisées par les linguistes¹.

Aussi, de façon à ne pas découper arbitrairement le champ de la philosophie du langage, cet article considérera que la philosophie analytique, la pragmatique ainsi que la philosophie du langage ordinaire relèvent de ce domaine² et proposera dans un premier temps une analyse respectant la différence d'objectifs que la philosophie du langage s'est assignée durant sa période logiciste-formaliste (1892 – 1950) de celle – initiée par les travaux de Ludwig Wittgenstein (1953), Paul Grice (1957) et John Austin (1962) – centrée sur l'étude du langage dit «ordinaire». Ainsi, je mettrai en évidence l'incompatibilité très marquée, ainsi que le malentendu existant entre la philosophie du langage dans sa version logiciste et la linguistique et cette étude me conduira à argumenter que le point de contact entre ces deux disciplines s'établira essentiellement dans le domaine de la syntaxe ; donnant ainsi lieu à la constitution des divers modèles de grammaires formelles qui appaurent au XX^{ème} siècle. L'examen de la seconde période conduira, par contre, à soutenir que le passage des idées de la philosophie du langage vers la lin-

¹ Certes le philosophe du langage Alfred Ayer a été influencé par les idées développées par les linguistes Charles Ogden et Ivor Richards dans leur livre *The Meaning of Meaning* (1947, New York, Harcourt, Brace and Company), mais ce cas fait quasiment figure d'exception.

² Seul le pragmatisme américain, de par la spécificité de ses thèses, ne sera pas pris en compte dans notre analyse. Sur ce sujet, lire Cometti, 2010.

guistique contribuera à repenser la sémantique et à remettre plus particulièrement en question ses liens avec la pragmatique. En fonction de l'analyse respective de ces deux périodes, je tenterai enfin de dégager les points d'achoppement récurrents entre sciences et philosophie du langage.

1. LA PÉRIODE LOGICISTE DE LA PHILOSOPHIE DU LANGAGE

L'intérêt des linguistes pour les écrits de Frege, et plus particulièrement pour son article «Über Sinn und Bedeutung», repose au départ sur un malentendu. En effet, la réflexion de Frege, replacée dans son contexte, s'élabore au moment de la crise des fondements des mathématiques, si bien que sa visée ne porte pas sur l'étude des langues naturelles mais sur la constitution de langages logiques qui seraient aptes à exprimer explicitement toutes les chaînes de déductions dont peuvent avoir besoin les langages scientifiques (l'arithmétique, la géométrie, etc.). Il s'agit donc d'élaborer une langue artificielle, une «Begriffsschrift» (c'est-à-dire une idéo-graphie), qui pourrait jouer un rôle normatif (cf. Godart-Wendling et Raïd, 2016, p. 258-259) et pallier, ce faisant, à «l'inadéquation» (Frege, 1999 [1879], p. 6) des langues naturelles dépourvues d'«exactitude» (*ibid.*). La comparaison frégréenne entre, d'une part, le microscope et cette langue artificielle et, d'autre part, l'œil et une langue naturelle, rend patent ce qui-proquo initial, puisque Frege y indique nettement que la langue qu'il veut construire n'aura pour champ d'application que le domaine de la science :

Je crois pouvoir rendre le plus clairement le rapport de mon idéographie à la langue courante si je le compare avec celui du microscope à l'œil. Celui-ci a, par l'étendue de ses possibilités d'application, par la mobilité avec laquelle il peut s'adapter aux circonstances les plus différentes, une grande supériorité sur le microscope. Considéré comme appareil optique, il montre assurément beaucoup d'imperfections qui ne restent ignorées qu'en raison de sa promiscuité avec la vie mentale. Mais aussitôt que des buts scientifiques posent de hautes exigences quant à la précision dans la distinction, l'œil se montre insuffisant. Par contre, le microscope est parfaitement adapté à précisément de tels buts, mais c'est justement pour cette raison qu'il est inutilisable pour tous les autres. (1999[1879], p. 6-7)

Paradoxalement, l'article «Über Sinn und Bedeutung» (1892) – qui sera considéré comme le texte fondateur de la philosophie du langage – s'avère plus critique que la *Begriffsschrift* vis-à-vis des langues naturelles, car Frege commence par y préciser que «dans un système de signes parfait [tel qu'il le recherche], un sens déterminé devrait correspondre à chaque expression. Mais les langues vulgaires sont loin de satisfaire à cette exigence et l'on doit s'estimer heureux si dans le même texte, le même mot a toujours

le même sens» (1971 [1892], p. 104). De plus, les langues naturelles présentent le défaut de permettre la formation d'expressions qui – telles que «le plus grand nombre premier» – ont un sens, mais pas de dénotation, si bien qu'il devient impossible de déterminer la valeur de vérité d'un grand nombre de propositions des langues naturelles (1971 [1892], p. 109). Dans un langage parfait, tout signe possède un référent et un sens unique et l'application du principe de compositionnalité³ conduit à établir de façon systématique la vérité ou la fausseté de toutes les propositions. En pointant ces deux défaillances des langues naturelles, Frege leur jeta l'anathème et donna naissance à une des idées qui allait devenir constitutive de cette première période de la philosophie du langage ; à savoir que les problèmes philosophiques ne sont que la résultante de l'imperfection des langues naturelles. Ludwig Wittgenstein, lecteur de Frege, empruntera ce chemin dans le *Tractatus logico-philosophicus* (1922), car il argumentera que «Le langage travestit la pensée» (§. 4.002) et que «Toute philosophie est 'critique du langage'» (§. 4.0031). Écrivant ainsi à propos de la proposition «Le vert est vert» que les deux occurrences de «vert» – en correspondant à deux catégories grammaticales différentes et donc à deux «symboles différents» (§ 3.323) – sont représentatifs des «confusions fondamentales (dont toute la philosophie est remplie)» (§ 3.324), Wittgenstein préconise le recours à un langage artificiel, puisqu'il écrit :

3.325 – Pour échapper à ces erreurs nous devons utiliser un langage de signes qui les exclut, en n'utilisant pas le même signe en différents symboles, ni extérieurement de la même manière les signes qui désignent de manière différente. Par conséquent un langage de signes qui obéit à la grammaire *logique*, donc à la syntaxe logique.

(Le symbolisme logique de Frege et de Russell constitue un pareil langage qui assurément n'exclut pas encore toutes les erreurs.)

Si le symbolisme frégeen visé est bien évidemment le langage formulaire explicité dans la *Begriffsschrift*, la représentation formelle attribuée à Russell correspond au langage des *Principia Mathematica* (1910-1913) que Alfred North Whitehead et Russell construisirent sur la base de la notation logique du mathématicien italien Giuseppe Peano, afin de résoudre la crise des fondements des mathématiques. Bien que Russell ait aussi écrit sur les avantages d'user de langages aussi imprécis que les langues naturelles (1989, p. 354), la philosophie du langage retiendra essentiellement de son œuvre sa réflexion sur les descriptions définies qui le conduira à distinguer dans «On Denoting» (1905) la forme grammaticale – souvent trompeuse – des énoncés de leur forme logique sous-jacente. Les résultats obtenus par Alfred Tarski (1933) démontrant le caractère contradictoire des théories formulées dans

³ Ce principe s'énonce : « La signification d'une expression complexe est fonction des significations de ses parties et de la façon dont elles sont syntaxiquement combinées ».

les langages sémantiquement clos – que sont très précisément les langues naturelles – finiront de focaliser cet intérêt sur les langages purement logiques. La philosophie du langage, par le biais du cercle de Vienne, interprétera le *Tractatus* comme une incitation à construire un langage idéal et l'un des tenants de ce courant positiviste, Rudolf Carnap, élaborera dans *Der logische Aufbau der Welt* (1928) un premier langage hiérarchisé rédigé dans le formalisme des *Principia Mathematica* visant à retracer sphère par sphère la dérivation de tous les concepts de la science (cf. Godart-Wendling, 2000). *Die logische Syntax der Sprache* (1934) de Carnap présentera, quant à lui, la construction de deux langages formels permettant d'exprimer respectivement l'arithmétique des nombres naturels et toutes les propositions de la physique et des mathématiques classiques (cf. Godart-Wendling, 1997). Le but poursuivi est ainsi d'élaborer des langues formelles qui pourront servir de «système de référence» (Carnap, 1934, p. 8) pour les langues naturelles, car celles-ci présentent le défaut d'être dotées d'une «structure non-systématique et logiquement imparfaite» (*ibid.*, p. 2). Ce faisant, le malentendu initial entre la philosophie du langage et la linguistique se transforme en une incompatibilité d'objectifs, car ainsi que l'écrit Diego Marconi :

Les théories du langage finissaient par assumer, explicitement ou implicitement, un rôle *prescriptif* plutôt que *descriptif* : soit en les opposant au langage naturel des langages dotés de propriétés idéales (comme Frege, le premier Carnap ou Tarski), soit en lisant en filigrane dans le langage naturel un langage parfait – essentiellement logique – duquel les langues naturelles étaient souvent éloignées en surface (comme chez Russell et dans le *Tractatus*). Par conséquent, les théories du langage élaborées par ces philosophes ne représentaient que rarement et indirectement un enjeu pour la linguistique qui, évidemment, se doit de prendre en compte tous les traits d'«indiscipline» présumée des langues naturelles. (1997, p. 18-19)

De cette discordance naquit pourtant le champ de la linguistique formelle dans les deux formes de concrétisation qu'elle prit au XX^{ème} siècle : le courant des grammaires catégorielles et les différentes versions de grammaire de Chomsky. En effet, l'idée frégéenne qu'il fallait prendre ses distances vis-à-vis de la grammaire et remplacer les «concepts *sujet* et *prédicat* par *argument* et *fonction*» (1999[1879], p. 9), jointe à une représentation formelle adéquate, permet d'élaborer des modèles catégoriels algébriques à visée universelle (Lambek, 1958) qui, à l'heure actuelle, représentent le paradigme dominant en matière de formalisation et d'implémentation des langues naturelles (cf. Godart-Wendling, 2002). De même, la différenciation carnapienne entre règles de formation et règles de transformation (1934, p. 123), conjuguée à la distinction russellienne entre forme grammaticale et forme logique, initia – via Zellig Harris – l'idée mise en pratique par Chomsky (1957) qu'une phrase pouvait être la résultante de diverses transformations grammaticales sous-jacentes. Sans entrer dans le détail de ces

deux types de conceptualisation formelle des langues naturelles, l'important est ici que le passage entre la visée logique de la philosophie du langage et la modélisation des langues conserva une idée très réductrice de celles-ci, réalisant – sans pour autant en être conscient – le programme d'embrigadement des langues naturelles préconisé par Willard Quine dans *Word and Object* (1960, p. 228-232). En effet, malgré le caractère très provocateur de certaines thèses de Quine vis-à-vis de la conception référentielle de la sémantique prônée par la philosophie du langage de son époque, ce philosophe-logicien argumenta en faveur d'une reconstruction paraphrastique des langues naturelles dans le langage de la logique du premier ordre⁴ afin de pouvoir disposer d'un langage doté d'une structure philosophique et logique claire et économique du point de vue du symbolisme utilisé et de l'ontologie engagée. Or cette tentative d'épuration des langues naturelles se retrouve dans les modélisations proposées de celles-ci, en empruntant des chemins certes différents, mais qui conduisent tous à l'obtention d'une image très simplifiée et réductrice du pouvoir expressif des langues naturelles. Ainsi, même si d'un point de vue intuitif, la troisième règle de la Méthode de Descartes : «commencer par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu, comme par degrés, jusqu'à la connaissance des plus composés» semble séduisante, il reste qu'appliquée aux langues naturelles – tel que le pratiquent sans le dire les formalistes – le résultat obtenu n'équivaut qu'à l'explication syntaxique et sémantique de phrases très simples des langues naturelles ; phrases qui, de plus, correspondent encore le plus souvent à des exemples forgés qui pourraient être dits, mais qui – en pratique – ne le sont pas. Autrement dit, la visée de construire un langage parfait prend maintenant la forme d'une élaboration de «langues naturelles basiques» reposant sur des constructions syntaxiques simples et ne demandant pour être interprétées qu'une sémantique de type référentielle. Depuis le déclin assez récent du chomskysme et la mise en évidence par Christian Retoré et Edward Stabler (1999) que le dernier modèle de ce paradigme – le programme minimaliste (1995) – convergeait en certains points avec les positions théoriques des grammaires catégorielles (lexicalisme, règle d'assemblage des constituants, ...), les approches catégorielles les plus élaborées (par exemple, la théorie multimodale des types de Michael Moortgat (1996), la grammaire des prégroupes de Lambek (2000), ou encore la logique linéaire non commutative de Claudia Casadio (2001)) ne reconnaissent de fait que des tournures syntaxiques assez élémentaires en regard de la complexité dont peuvent faire montre les langues naturelles. La simple prise en compte des clitiques – dans un énoncé français aussi banal que «je *la lui* ai donnée» – conduit à complexifier l'architecture de la grammaire (cf. par exemple, Bargelli et Lambek, 2001) et, au vu des ajouts incessants des nouvelles règles

⁴ Étonnamment, le philosophe analytique Robert Brandom (1994) continue de nos jours d'argumenter que la logique du premier ordre pourrait permettre une représentation formelle des langues naturelles.

et/ou méta-règles, le linguiste est en droit de se demander si les formalismes contemporains réussiront à modéliser autre chose que des fragments de langues naturelles. On touche ici à une autre forme d'écueil de la philosophie de langage, qui caractérisait déjà la grammaire de Montague (1974) ; à savoir que l'approche formaliste des langues naturelles n'offre d'elles qu'une cartographie fragmentée, faite de sous-ensembles de phrases disjoints où l'exception devient le fait qui retient toute l'attention. En effet, on évalue l'intérêt de la grammaire de Montague à résoudre formellement les cas d'ambiguïté de portée : *a woman loves every man* correspondrait à deux lectures : a) il y a une femme qui aime tous les hommes (cette femme aime chacun d'entre eux) et b) quel que soit l'homme considéré, il y a toujours une femme qui aime cet homme (Montague 1974, p. 268). Mais ce type de phrase à double lecture quantifi-cationnelle est de fait très rare en langue naturelle et ne représente donc pas l'usage courant ou le parler ordinaire, qui est l'objet d'étude du linguiste. Il ne s'agit que d'une prouesse logique qui – en tant que telle – n'est pas représentative de la structure logique des langues naturelles, mais témoigne de la non-différenciation explicitement posée par Montague entre les langues naturelles et les langages artificiels : «I reject the contention that an important theoretical difference exists between formal and natural languages» (1974, p. 187). Cette revendication de Montague signifie que l'élaboration d'une règle syntaxique ou sémantique n'a pas à prendre en compte la psychologie, c'est-à-dire le fait qu'il soit plausible qu'une telle règle régit effectivement dans le cerveau humain le comportement linguistique des locuteurs. Pour Montague, contrairement à Chomsky, la syntaxe et la sémantique sont une branche des mathématiques et non de la psychologie et cette importante différence est en soi un risque de malentendu entre la linguistique et toutes les tentatives de formalisation qui émanent du projet logiciste de la philosophie du langage. Encore actuellement, aucune syntaxe ou sémantique formelle n'est apte à dépasser cette politique du fragment que Montague explicite en ces termes : «I have restricted myself to a very limited fragment, partly because there are portions of English I do not yet know how to treat, but also for the sake of simplicity and the clear exposition of certain basic features» (1974, p. 188-189). L'élaboration des différents modèles s'effectue par induction en allant du simple vers le complexe, et cette méthode – totalement réductrice vis-à-vis de l'analyse des langues naturelles – se heurte inévitablement au problème de la surgénération de ces systèmes devenus, de par le trop grand pouvoir expressif de leurs règles, incapables de déceler les séquences de mots syntaxiquement ou sémantiquement déviantes. En contraste, l'approche du linguiste se caractérise par le holisme qui la sous-tend, car lorsque celui-ci focalise son attention sur certaines propriétés de la langue qu'il étudie (la spécificité des temps verbaux, le fonctionnement de certains adverbes, etc.), son étude s'effectue toujours dans une perspective qui appréhende la langue comme un système.

A ce stade, il est également important de souligner qu'avant la grammaire de Montague (1974), célèbre dans le monde des linguistes pour avoir établi une procédure en tandem permettant de calculer conjointement l'interprétation sémantique et la bonne formation syntaxique des phrases, le passage entre les thèses logicistes de la philosophie du langage et la linguistique ne concerna que le versant syntaxique de ces « morceaux de langues naturelles basiques ». En effet, la conception de la sémantique léguée par Frege (1892), Russell (1905) et Wittgenstein (1922) repose essentiellement sur trois thèses : – la signification d'un énoncé correspond à ses conditions de vérité, c'est-à-dire à la mise à plat des circonstances dans lesquelles l'énoncé est vrai, – la valeur sémantique d'une expression complexe dépend de la valeur sémantique de ses constituants (principe de compositionnalité), et – la signification ne relève pas de l'ordre du mental. Mais cette approche vériditionnelle et référentielle de la sémantique n'intéressera la linguistique que dans la seconde moitié du XX^{ème}, et ne remportera jamais l'adhésion des linguistes, car celle-ci deviendra l'occasion de réfléchir sur le caractère compositionnel et/ou contextuel des langues naturelles ou de dénoncer l'aspect très réducteur d'une sémantique calculant le sens des phrases en fonction d'un monde référentiel, correspondant soit au monde actuel soit à des mondes possibles⁵. La sémantique, telle que la conçoit Montague en lien avec le courant logiciste, correspond en effet à des univers figés, où tous les objets et propriétés sont préalablement posés comme existant dans un monde donné, et ces « images » – pour reprendre un terme cher à Wittgenstein (1922, § 4.021) – présentent le défaut de ne pas pouvoir rendre compte des inférences qui jouent un rôle essentiel dans la structuration de la signification des langues naturelles⁶ (cf. Godart-Wendling et Facchini, 2014).

2. L'OUVERTURE VERS LE LANGAGE ORDINAIRE

Si les prises de position très fortes de la première période de la philosophie du langage envers le rejet ou la réforme des langues naturelles permet d'expliquer la méfiance, voire même l'indifférence, des linguistes non formalistes pour ce type d'approche, la perspective centrée sur le langage ordinaire – inaugurée avec les travaux de Wittgenstein (1953, § 116 « nous reconduisons les mots de leur usage métaphysique à leur quotidien »), Grice (1957,

⁵ A cet égard, il est d'ailleurs révélateur de noter que les formalismes syntaxiques et/ou sémantiques actuels ne sont pas élaborés par des linguistes, mais par des mathématiciens ou des informaticiens.

⁶ C'est la raison pour laquelle, Marconi estime que « la sémantique dominante, fondée sur le concept de conditions de vérité, n'est pas en mesure de spécifier véritablement les conditions de vérité de la plus grande partie des énoncés : dans un certain sens, elle ne sait pas faire la distinction entre la signification de 'Le chat est sur le tapis' et celle de 'Le livre est sur la table' » (1997 : 115), car elle en propose la même formalisation.

1968) et Austin (1962) – ne pouvait par contre qu'intéresser les linguistes. Emile Benveniste, dans son article «La philosophie analytique et le langage» (1963) se fait le porte-parole de ce «pareil programme» qu'il qualifie de «plein d'intérêt» (1963. p. 268), car écrit-il :

C'est la première fois, compte tenu des essais antérieurs, autrement orientés, de Wittgenstein, que des philosophes se livrent à une enquête approfondie sur les ressources conceptuelles d'une langue naturelle et qu'ils y apportent l'esprit d'objectivité, la curiosité et la patience requise ... (*ibid.*)

Charles Fillmore (1969), Robert Stalnaker (1970), Oswald Ducrot (1972) ou encore Robin Lakoff (1973) furent ainsi les premiers linguistes à intégrer dans leur perspective la théorie des actes de langage d'Austin ou les postulats conversationnels de Grice pour élaborer de nouvelles analyses de la présupposition ou rendre compte de l'agencement des tours de parole dans une conversation, car le recours à la philosophie du langage leur offrait la possibilité de rendre compte du fait que : «l'une des caractéristiques principales du langage est que l'essentiel de ce qui est communiqué l'est en réalité de manière implicite et doit donc être inféré d'après le contexte» (Hanks, 2009 : 88). L'ouverture se fit donc du côté de la sémantique et conduisit à intégrer la dimension pragmatique à l'étude des langues naturelles⁷ ; cette première étape conduisant alors à examiner la question de la frontière (souhaitable ou non) de la sémantique avec la pragmatique⁸. La primauté donnée à l'«usage» par Wittgenstein (1953), l'idée gricéenne de maximes réglant la logique de la conversation ou encore la décomposition de l'énoncé par Austin en au moins deux actes (le locutoire, l'illocutoire et dans certains cas le perlocutoire) ont ainsi conduit certains théoriciens à soutenir que durant la période 1960-1980 :

La philosophie du langage a donc fonctionné comme suppléance par rapport à la linguistique dans l'aire de la théorie sémantique, et elle fut, en même temps, le lieu principal de la discussion méthodologique et épistémologique la concernant» (Marconi, 1997, p. 19-20)

Actuellement, le rapport de synergie de la philosophie du langage envers la linguistique semble cependant nettement plus mitigé, comme si l'effet sur le long terme des propositions de la philosophie du langage ne se faisait plus guère sentir. En effet, si la plupart des linguistes descriptivistes déclare que ces approches du langage ne sont pas dépourvues d'intérêt, il

⁷ Les travaux de Stalnaker furent en ce sens décisifs, puisqu'ils mirent l'accent – conformément aux idées de Grice – sur la nécessité d'intégrer dans le calcul du sens les intentions des locuteurs, leur connaissance respective du monde et de leurs interlocuteurs.

⁸ En témoigne, par exemple, le parcours de Ducrot qui en vint à défendre l'idée d'une pragmatique intégrée.

reste qu'il est en pratique difficile de les convaincre d'utiliser des concepts – tels la notion d'acte de parole, d'implicature ou même de présupposition – pour analyser la langue qu'ils étudient (que ce soit le russe, l'arabe, le japonais, les langues africaines, le chinois, etc.). Leur réticence s'explique dans un premier temps par la relative méconnaissance qu'ils ont de ces concepts élaborés principalement à partir d'exemples forgés de la langue anglaise ; méconnaissance qui, une fois dépassée, ne les empêche pas de rester perplexes quant à la manière d'appliquer ces concepts à leur langue. La raison en est – ainsi que l'a souligné Carlo Severi (2009, p. 13) – que :

[...] la pragmatique a longtemps suivi deux parcours divergents. Elle s'est attachée soit à l'analyse de situations de communication extrêmement simples (ou fictives) permettant de développer des hypothèses raffinées (Grice, 1989 ; Sperber et Wilson, 1986), soit à la mise en évidence de facteurs sociolinguistiques complexes, à l'aide de dispositifs explicatifs spécifiques ou localisés. (Labov, 1972)

Autrement dit, le point d'achoppement entre la philosophie du langage et la linguistique est que les positions théoriques de la philosophie du langage sont :

– soit trop générales et normatives ; atteignant ainsi un niveau d'abstraction qui ne permet pas «d'interpréter les données fournies par la recherche de terrain» (*ibid.*)⁹ ;

– soit trop spécifiques, si bien qu'il est rarement possible «d'en généraliser, du point de vue anthropologique, les conclusions» (*ibid.*).

Ce dilemme entre théories et empirie¹⁰ trouve son origine – ainsi que l'a explicité et illustré Alessandro Duranti (1993, p. 222) à propos du couple conceptuel illocutoire / perlocutoire – dans le fait que les concepts de la philosophie du langage sont posés comme étant universels, alors qu'ils sont censés s'appliquer à des langues qui participent à des systèmes sociaux très spécifiques. Dès 1976, Elinor Ochs avait déjà remis en question l'universalité des postulats conversationnels de Grice en mettant en évidence les différents paramètres (les attentes des locuteurs, leurs relations interpersonnelles, leur différence de sexe, etc.) qui, en malgache, rendent peu significative la maxime «be informative». Ce faisant, elle rendit patent que «the expectations of interlocutors, then, differ in the [European and Malagasy] societies. And consequently, conversational implicatures differ in these societies» (1976 : 75). Plus précisément, pour Ochs, les difficultés proviennent du fait que «the conversational maxims are not presented as working hypotheses but as social facts» (1976, p. 79) et que :

⁹ Toutes les analyses de Wittgenstein (1953) portent ainsi sur des situations totalement fictives qui s'apparentent plus à des expériences de pensées qu'à de véritables contextes. Sur ce sujet, cf. Godart-Wendling (2014).

¹⁰ Cf. également Gardner (1983) sur ce sujet.

In testing the maxim 'Be informative' cross-culturally, we do not expect to find that in some societies the maxim always holds and in some society the maxim never holds. It is improbable, for example, that there is some society in which being informative is categorically inappropriate. Differences between societies, if there are any, are more likely to be differences in specification of domains in which the maxim is expected to hold and differences in the degree to which members are expected to conform to this maxim. (1976, p. 69)

L'universalité devient donc paradoxalement une affaire de domaines et de degrés. Cette critique, émise principalement par les ethnolinguistes, vise à dénoncer le caractère trop occidental de la philosophie du langage qui élabore ses concepts en fonction des valeurs socio-culturelles qui sont les siennes. Les concepts de la philosophie du langage souffriraient donc du même défaut que la notion de «partie du discours» qui, élaborée à partir des langues indo-européennes, se vit appliquée abusivement à l'étude de toutes les langues naturelles (cf. Ochs, 1976 : 67). Travaillant sur la langue des Ilongots aux Philippines, Michelle Rosaldo (1982) mit ainsi en évidence que «Searle uses English performative verbs as guides to something like a universal law» (1982, p. 228) et argumenta que :

One reason to attend some of the ways in which Ilongot notions of linguistic action differ from the select Western notions documented by Searle is thus to show that certain of our culturally shaped ideas about how human beings act have limited our grasp of speech behavior, leading us to celebrate the individual who acts without attending to contextual constraints on meaning. (1982, p. 228)

La difficulté qui se profile dans cette nécessaire prise en compte d'un contexte élargi est que le linguiste ne doit plus s'en tenir aux conditions du contexte d'énonciation qui sont explicitement formulées grâce aux moyens propres des langues naturelles, mais prendre en compte ce que les anthropologues appellent «le champ de l'indexicalité sociale» (Severi, 2009, p. 15). Autrement dit, il doit se démarquer de la position de Stephen Levinson : «these usages are only relevant to the topic of social deixis in so far they are grammaticalized» (1983, p. 89) et redéfinir les limites de son appréhension du sens.

En conclusion, les points d'achoppement récurrents entre la linguistique et la philosophie du langage dans ses versions logiciste et ordinariste sont que la philosophie – par souci d'universalité – propose des grilles d'analyse conceptuelles trop générales et excessivement simplifiées qui ne peuvent de ce fait s'appliquer qu'à des fragments de langage idéalisé. L'approche formaliste des années 1892 à 1950 ne réussit ainsi à gérer que la partie grammaticale de «morceaux de langues naturelles basiques» qui, mis bout à bout, ne réussissent qu'à former des sortes de «pidgins» ; et le retour au

langage ordinaire n'est pas exsangue des mêmes problèmes, puisque cet «ordinaire» auquel nous sommes censés revenir (et qui en soi n'est jamais défini¹¹) se doit étonnamment d'être atteint à partir de l'analyse d'un ensemble très réduit de phrases-types, qui sont soit forgées soit figées («le chat est sur le paillason», «je te baptise Queen Elisabeth II», etc.). Dans cette perspective, on comprend que l'usage en français du terme de «langage» perdure, puisque la philosophie ordinariste ne peut revendiquer avoir pour fondement l'étude des langues naturelles. La difficulté est donc que la théorie philosophique est première, au sens où son élaboration ne résulte pas d'un maillage entre positions théoriques et observation de l'empirie, mais d'une déconnexion non négligeable avec les phénomènes linguistiques qui auraient dû lui servir d'assise.

Après l'euphorie des années soixante et soixante-dix envers la philosophie du langage, celle-ci semble être actuellement dans la position de la jungle de Calais vis-à-vis des linguistes, car les philosophes de cette mouvance sont perçus par les linguistes comme une masse indifférenciée et peu intéressante *a priori*. Il suffit de citer des noms de philosophes analytiques contemporains pour prendre la mesure de la méconnaissance par les linguistes des travaux philosophiques actuels et cette inattention témoigne du peu d'attente des linguistes vis-à-vis des réflexions menées dans le champ de la philosophie du langage. Un certain retour en arrière s'observe donc, et l'affirmation de Benveniste selon laquelle «les interprétations philosophiques du langage suscitent en général chez le linguiste une certaine appréhension» (1963, p. 267) dépeint avec une certaine véracité la situation actuelle.

© Béatrice Godart-Wendling

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUSTIN John, 1962 : *How to do things with words*, J. O. Urmson (ed.), Oxford: Clarendon Press.
- BARGELLI Daniele et LAMBEK Joachim, 2001 : «An Algebraic Approach to French Sentence Structure», in *Logical Aspects of Computational Linguistics*, Berlin-Heidelberg: Springer-Verlag.
- BENVENISTE Emile, 1966 : «La philosophie analytique et le langage», *Problèmes de linguistique générale*, tome 1, Paris : Gallimard, p. 267-276.

¹¹ Le philosophe américain Stanley Cavell (1979) parle même de l'« inquiétante étrangeté de l'ordinaire » ...

-
- BRANDOM Robert, 1994 : *Making it Explicit*, Cambridge, Mass. : Harvard University Press. Trad. fr. de Anna-Gaëlle Argy et al., *Rendre explicite*, 2010, Paris : éditions du Cerf.
- CARNAP Rudolf, 1928 : *Der logische Aufbau der Welt*, Berlin: Weltkreis ; réédition (avec une nouvelle préface) 1961, Hambourg, Felix Meiner. Trad. fr. de Thierry Rivain, *La Construction logique du monde*, 2002, Paris : Vrin.
- , 1934 : *Die logische Syntax der Sprache*, Wien : Verlag von Julius Springer.
- CASSADIO Claudia, 2001 : «Non-commutative linear logic in linguistics», *Grammars*, vol. 4, p. 1-19.
- CAVELL Stanley, 1979 : *The Claim of Reason*, New York & Oxford : Oxford University Press. Trad. fr. de Sandra Laugier et Nicole Balso, *Les voix de la raison*, 1996, Paris : Seuil.
- CHOMSKY Noam, 1957 : *Syntactic Structures*, La Haye: Mouton & Co. Trad. fr. de Michel Braudeau, 1969, Paris : Seuil.
- , 1995 : *The minimalist program*. Cambridge, M. A.: MIT Press.
- COMETTI Jean-Pierre, 2010 : *Qu'est-ce que le pragmatisme ?*, Paris : Galilimard.
- DUCROT Oswald, 1972 : *Dire et ne pas dire*, Paris: Hermann.
- DUMMETT Michael, 1978 : *Truth and Other Enigmas*, Londres : Duckworth.
- DURANTI Alessandro, 1993 : «Truth and Intentionality: an Ethno-graphic Critique», *Cultural Anthropology*, vol. 8, n° 2, p. 214-245.
- FILLMORE Charles 1969 : «Verbs of Judging : an exercice in semantic description», *Paper in Linguistics*, vol. 1, n° 1, p. 91-117. Trad. fr. «Verbes de jugement. Essai de description sémantique», *Langages*, 1970, n° 17, p. 56-72.
- FREGE Gottlob, 1879 : *Begriffsschrift*. Nebert, Halle. Trad. fr. de Corine Besson, 1999, *Idéographie*, Paris : Vrin.
- , 1892 : «Über Sinn und Bedeutung», *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik* 100, p. 25-50. Trad. fr. de Claude Imbert dans *Ecrits logiques et philosophiques*, 1971, Paris : Seuil, p. 102-126.
- GARDNER Daniel, 1983 : «Performativity and Ritual : The Miammin Case», *Man*, vol. 18, p. 346-360.
- GODART-WENDLING Béatrice, 1997 : «Carnap et Ajdukiewicz : deux conceptions mathématisées de syntaxe», dans *Le formalisme en question : le tournant des années trente*, D. Vernant et F. Nef (dir.), Paris : Vrin, p. 313-326.
- , 2000 : «Nom et classe chez Carnap», in *Essais sur le nom et la nominalisation*, D. Miéville (ed.), *Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques*, n° 67, Neuchâtel : CdRS, p. 55-74.
- (dir.), 2002 : *Les grammaires catégorielles*, *Langages*, vol. 148.

- , 2014 : «L'hypothèse de Firth : Wittgenstein, héritier de Malinowski ?», *Historiographia Linguistica*, vol. 14, n° 1, p. 79-107.
- GODART-WENDLING Béatrice et FACCHINI Alessandro, 2014 : «Stop thinking that I am only speaking about the world, go further : infer ! A short history of formal semantics of the twentieth century», *Beiträge zur Geschichte der Sprachwissenschaft*, vol. 24, n° 2, p. 267-282.
- GODART-WENDLING Béatrice et RAÏD Layla, 2016 : «Presupposition and Implicitness in the 20th century. From logic to linguistics», *History of Linguistics 2014*. Assunção, Carlos, Gonçalo Fernandes & Rolf Kemmler (eds). Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins. p. 257-268.
- GRICE Paul, 1957 : «Meaning», *Philosophical Review*, vol. 66, p. 377-388.
- , 1968 : «Logic and Conversation», repr. in Grice, 1989, *Studies in the Way of Words*, p. 22-40, Cambridge, Mass. : Harvard University Press.
- , 1989 : *Studies in the Ways of Words*, Cambridge Mass. : Harvard University Press.
- HANKS William, 2009 : «Comment établir un terrain d'entente dans un rituel ?», *Cahiers 05 d'anthropologie sociale, Paroles en actes*, Paris : L'Herne, p. 87-113.
- LABOV William, 1972 : *Sociolinguistic Patterns*, University of Pennsylvania Press.
- LAMBEK Joachim, 1958 : «The Mathematics of Sentence Structure», *American Mathematical Monthly*, vol. 65, p. 154-170.
- , 2000 : «Pregroups : a new algebraic approach to sentence structure», in *Recent Topics in Mathematical and Computational Linguistics*, C. Martin-Vide & G. Paun (eds.), Bucharest : Editura Academici Romane.
- LAUGIER Sandra et PLAUD Sandrine, 2011 : *Lectures de la philosophie analytique*. Paris : Ellipses.
- LAKOFF Robin, 1973 : «The logic of politeness : or minding your P's and Q's», *CLS 9*, Chicago Linguistic Society, p. 292-305.
- LEVINSON Stephen, 1983 : *Pragmatics*, Cambridge : Cambridge University Press.
- MARCONI Diego, 1997 : *La philosophie du langage au XX^e siècle*, Paris : L'éclat.
- MONTAGUE Richard, 1974 : *Formal Philosophy. Selected Papers of Richard Montague*, Richmond Thomason (ed.), New Haven and London : Yale University Press.
- MOORTGAT Michael, 1996 : «Multimodal Linguistic Inference», *Journal of logic, Language and Information*, vol. 5, p. 349-385.
- OCHS Elinor, 1976 : «The Universality of Conversational Postulates». *Language in Society*. vol. 5. n° 1. p. 67-80.
- QUINE Willard van Orman, 1960 : *Word and Object*, Cambridge Mass. : MIT Press. Tr.fr. de Joseph Dopp et Paul Gochet, *Le mot et la chose*, 1977, Paris : Flammarion.

-
- RETORE Christian et STABLER Edward, 1999 : «Resource Logics and Minimalist Grammars», *Rapport de recherche INRIA*, n° 3780.
 - ROSALDO Michelle, 1982 : “The Things We Do with Words: Ilongot Speech Acts and Speech Act Theory in Philosophy”. *Language in Society*. vol. 11. n° 2. p. 203-237.
 - RUSSELL Bertrand, 1905 : «On Denoting». *Mind*, vol. 14, p. 479-493. Trad. fr. «De la dénotation». dans B. Russell. *Ecrits de logique philosophique*. 1989, Paris : Presses Universitaires de France, p. 203-218.
 - —, 1989 : *Ecrits de logique philosophique*, Paris : PUF.
 - SEARLE John, 1976 : «The classification of illocutionary acts», *Language in Society*, vol. 5, n° 1, p. 1-23.
 - SEVERI Carlo, 2009 : «La parole prêtée. Comment parlent les images», *Cahiers 05 d'anthropologie sociale, Paroles en actes*, Paris : L’Herne, p. 11-41.
 - SPERBER Dan et WILSON Deirdre, 1986 : *Relevance*, Cambridge Mass. : Harvard University Press. Trad. fr. de Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, *La pertinence*, 1989, Paris : éditions de Minuit.
 - STALNAKER Robert, 1970 : «Pragmatics», *Synthese*, vol. 22, p. 272-289.
 - TARSKI Alfred, 1933 : «Le concept de vérité dans les langages formalisés», dans *Logique, Sémantique, Méta-mathématique*, 1972, Paris : Colin, p. 157-269.
 - WHITEHEAD Alfred North et RUSSELL Bertrand, 1910-1913 : *Principia Mathematica*. 3 volumes. Réimprimé en 2009, Merchant Books.
 - WITTGENSTEIN Ludwig, 1922 : *Tractatus Logico-Philosophicus*. Repr. in 1961 London: Routledge Kegan Paul LTD. Trad. fr. de Pierre Klossowski, 1961, Paris: Gallimard.
 - —, 1953 : *Philosophical Investigations*, New York: Macmillan. Tr. fr. de Françoise Dastur et al., *Recherches philosophiques*, 2004, Paris: Gallimard.



Gottlob Frege (1848-1925)

Sommaire

P. Sériot :	<i>Présentation</i>	1
S. Auroux :	<i>Le mode d'existence de la 'langue'</i>	5
Lia Formigari :	<i>Philosophie du langage et linguistique : binôme ou antinomie ?</i>	25
G. Graffi :	<i>Between Linguistics and Philosophy of Language : the Debate on Chomsky's Notion of 'Knowledge of Language'</i>	39
C. Majolino :	<i>Réflexions sur le problème 'philosophique' des impersonnels</i>	59
S. Raynaud :	<i>Philosophie du langage et linguistique générale : différentes ? complémentaires ?</i>	87
C. Stancati :	<i>Quelle philosophie pour les sciences du langage ?</i>	105
B. Godart-Wendling :	<i>La philosophie du langage : une jungle de Calais pour la linguistique ?</i>	105
	Sommaire.....	147